

4e Année - No 3

Mars 1911

NOTRE ROMAN COMPLET

L'EAU QUI DORT

PAR ROGER DOMBRE

La Revue 10¢ Populaire

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. Séguin



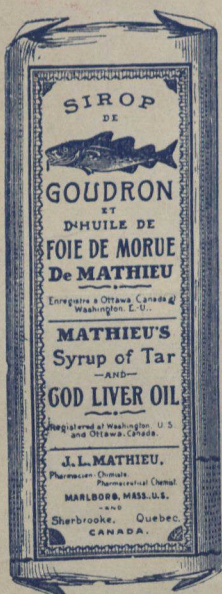
UN CAMP INDIEN SUR LA ROUTE DU SAGUENAY (Voir intérieur)

Sommaire: D'Argenson: Les voleurs de gloire; Mistigris: Comment voyagent les tramps; Ed. Cabrette: Pourquoi jurer? P. Voyer: A propos de bons chemins; Le Chercheur: D'où viennent nos fourrures? L. Fréchette: Souvenirs sur Kreighoff; Geneviève: Le notaire du village; A. Descarries: Le mariage de Jacques; N. Legendre: Les pauvres en habit noir; Cousine Yvonne: La dame qui parle de soi; Les bagues; Le charme du livre; Oh! ces savants! L'art de vivre vieux; Poésies spéciales; Canadorama; Faits et anecdotes, etc.

POIRIER, BESSETTE & C^o,
Edit.-Props.
200 Bld. St-Laurent, Montréal.

TOUX REBELLES

Le plus léger Rhume, lorsque vous le négligez, favorise le développement de la Consomption; à plus forte raison, convient-il de soigner sérieusement une Toux Rebelle aux remèdes simplement calmants et de faire prendre régulièrement aux malades



LE Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et

autres Extraits Médicinaux, qui soulage immédiatement, soutient, remonte l'organisme et hâte la guérison de toutes les Maladies de Poitrine.

EN VENTE PARTOUT

GUERISSEZ votre MAL DE TÊTE, MIGRAINE, NEURALGIE avec les **POUDRES NERVINES DE MATHIEU**, exemptes d'Opium, de Chloral et autres Drogues dangereuses.

25 cts la Boîte de 18 Poudres Nervines

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIÉTAIRE
SHERBROOKE, P.Q.



Un Buste Bien Dessiné

fait valoir la beauté, la grâce de la Taille

Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse,

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

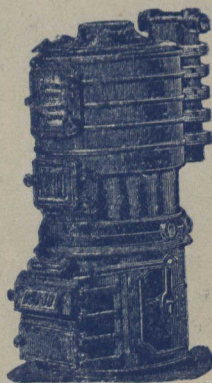
Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ des PRODUITS PERSANS
Boîte Postale 1031,
Dépt. A., Montréal.

Raoul Lebœuf

ENTREPRENEUR PLOMBIER



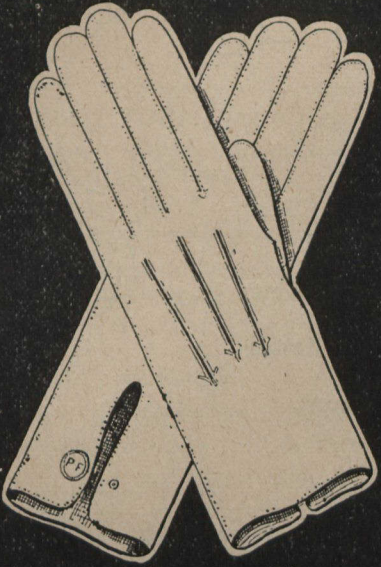
Poseur d'Appareils à Gaz et Eau Chaudes

Réparations de toutes sortes une spécialité.


Brûleurs et Mantoux à Gaz à bas prix.



NO 442,
RUE RACHEL EST,
(Entre St-André et St-Hubert)



GANTS PERRIN



FIL . SOIE . CHEVREAU
GLACÉ ou SUEDE

QUALITÉ ET COUPE GARANTIES

EN VENTE
PARTOUT

The Canadian Advertising Ltd.

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

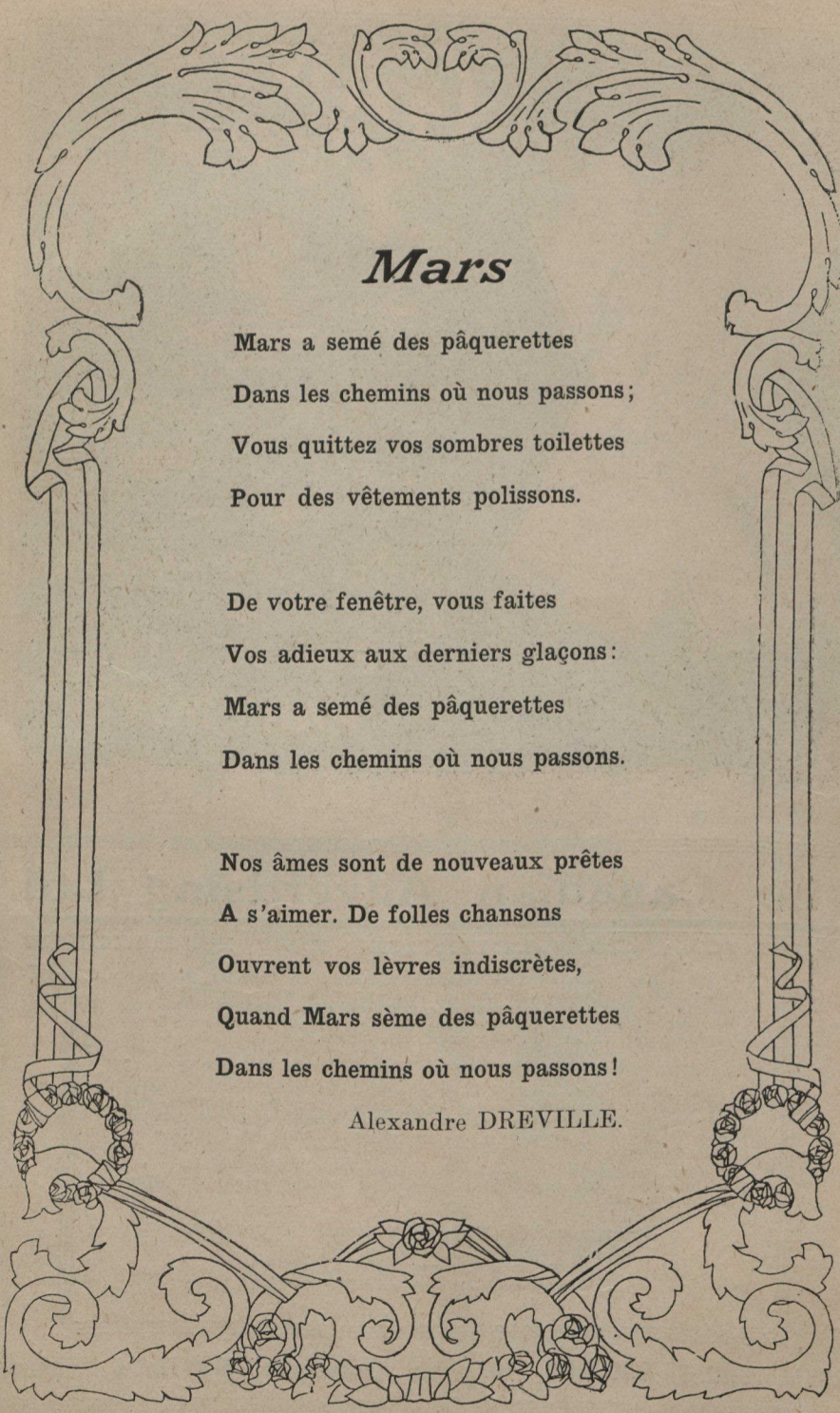
Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

Références: La Banque Nationale, Montréal.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

ROYAL TRUST BUILDING, 107, rue St-Jacques, MONTREAL, Canada



Mars

Mars a semé des pâquerettes
Dans les chemins où nous passons ;
Vous quittez vos sombres toilettes
Pour des vêtements polissons.

De votre fenêtre, vous faites
Vos adieux aux derniers glaçons :
Mars a semé des pâquerettes
Dans les chemins où nous passons.

Nos âmes sont de nouveaux prêtés
A s'aimer. De folles chansons
Ouvrent vos lèvres indiscrètes,
Quand Mars sème des pâquerettes
Dans les chemins où nous passons !

Alexandre DREVILLE.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 4, No 3, Montréal, Mars 1911.

Voleurs de Gloire

VOUS et moi, nous nous sommes plus ou moins intéressés au débat si passionnant, pendant quelques mois, sur la question de savoir si le pôle Nord avait été découvert par Peary ou par Cook. Aujourd'hui, et sans que ce dernier le conteste, ce mérite revient à Peary. C'est officiellement admis. S'il n'a pas pratiquement touché du pied ou de la main le point plus ou moins fixe qui est le pôle, Peary l'a approché suffisamment pour avoir droit au titre de découvreur.

Ce que je veux faire comprendre aujourd'hui, c'est la facilité avec laquelle il y a toujours un certain public pour seconder les voleurs de gloire au détriment des vrais méritants, tel Cook contre Peary. Le premier a eu des partisans nombreux. Au commencement, la chose était justifiable, mais aujourd'hui? Aujourd'hui que le mérite de Peary est reconnu par une commission de savants américains et que Cook admet n'avoir que "cru découvrir", il

reste des gens pour dire au lieu de réviser loyalement leur première opinion: Bah! en définitive, Cook et Peary sont deux farceurs; ils n'ont pas plus été l'un que l'autre au pôle Nord. La commission américaine enrégistre le succès de Peary parce qu'il faut établir à tout prix la priorité d'un Américain; des preuves irréfutables, on n'en aura jamais."

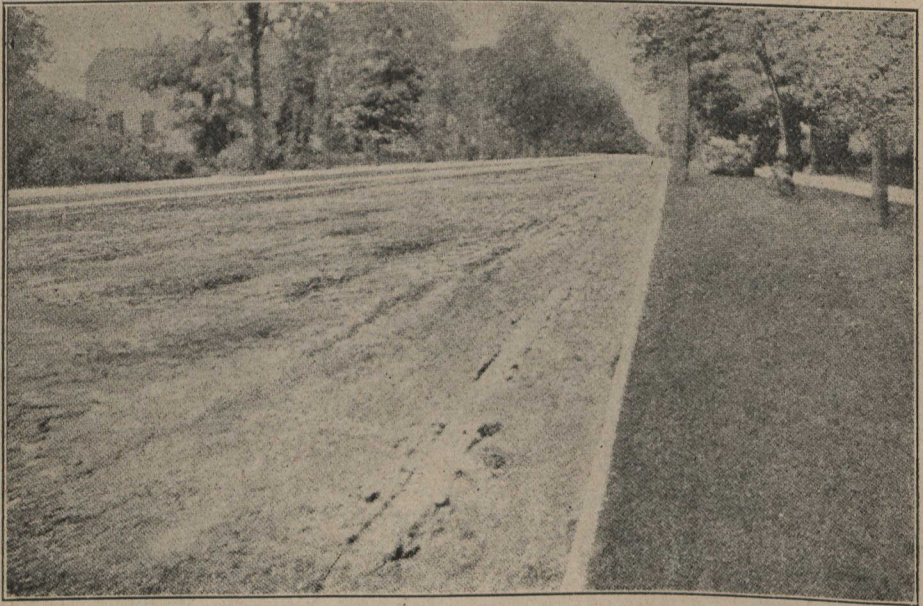
Donc, pour Peary, la joie de la victoire est mêlée d'écoeurement.

Ce qui fait dire à Jean d'Orsay: Combien de fois se répète cette aventure sous d'autres formes! Que de grands hommes, de bons citoyens, de nobles penseurs, de savants, d'inventeurs ont éprouvé les mêmes dégoûts, parce que rien ne les protège et qu'ils ne savent pas eux-mêmes se défendre contre l'audace des charlatans!

Un inventeur, au prix d'un demi-siècle de labeur et de sacrifices, établit une formule ou construit une machine qui procurera aux hommes un surcroît de bien-être. Est-il payé par l'honneur, par la fortune? Non. Le lendemain, une nuée de corbeaux se sont abattus sur son idée; les contrefaçons pullulent; cent ingénieurs, mille hommes d'affaires gagnent réputation et richesse aux dépens du malheureux, qui meurt pauvre, obscur, désespéré. Cent ans plus tard, justice lui est rendue dans un rapport académique, et la municipalité de son village achète un bus-te pour y graver son nom.

Pour un Peary qui l'emporte à la fin (et au prix de quelles avanies! et pas dans l'esprit de tout le monde), pour un Peary en somme réhabilité et récompensé, combien succombent en route.

D'Argenson.



Une route en macadam ruiné par l'usure.

A PROPOS DE BONS CHEMINS

Par Pierre Voyer

NOTRE province s'est améliorée sous bien des rapports, mais remarquablement peu en ce qui se rattache à sa voirie. J'ai assez voyagé sur ce continent pour pouvoir assurer qu'elle est en arrière, et beaucoup. Quelques rares paroisses ont le goût et le souci de la belle et bonne route ; quelques particuliers, très clairsemés, soignent "leurs devants" ; mais ces exceptions ne servent qu'à faire paraître le reste plus pitoyable.

Nous n'avons pas l'amour-propre civique bien développé ; autant dire que, presque partout, cet amour-propre ne se voit pas même en germe. N'ayant, pour la plupart, jamais voyagé et ignorant ce que d'autres pays, ce que d'autres provinces ont accompli, nos gens naissent, vivent et meurent sans tenter quoi que ce soit, sinon pour embellir, du moins pour rendre praticables en toutes saisons les routes principales.

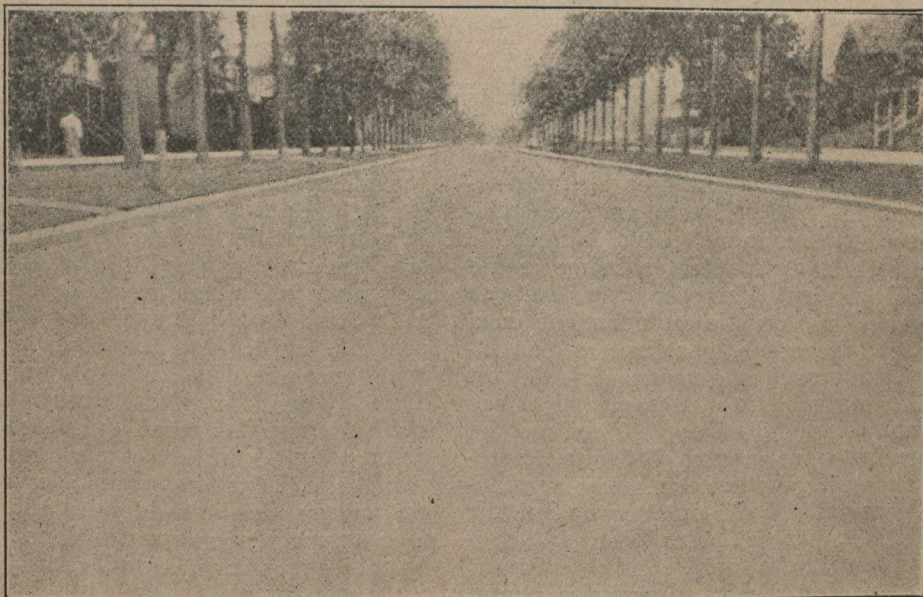
Depuis des générations, on casse des voitures dans les mêmes trous ; depuis des générations on contourne les mêmes fondrières ; depuis des générations on évite ou heurte la même roche. Il n'est venu à l'idée de personne de boucher le trou, d'aveugler la fondrière et d'extraire la roche. Et cela dans des paroisses riches. Si vous voyez, par hasard, un habitant réparer son bout de route, c'est qu'il est poursuivi pour dommages par un passant ou menacé de l'être.

Mais une ère nouvelle s'ouvre. Le gouvernement provincial offre une aide graduée et fort généreuse aux paroisses qui s'occuperont sérieusement de réparer et d'entretenir leurs chemins. C'est une oeuvre vraiment nationale ; c'est aussi une mesure d'ordre économique, car on ne saurait calculer combien coûte par an, en argent, en embarras, en perte de temps, le mauvais

A propos de bons chemins



La même route immédiatement après que l'huile a été répandue.



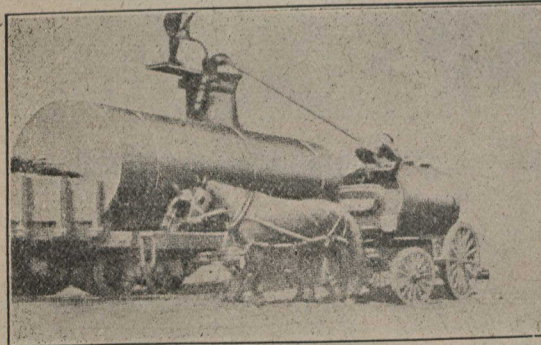
Puis, trois semaines après que l'huile a été répandue.

état de la voirie rurale. Je n'ai pas à m'appesantir là-dessus : conférenciers et journaux à nouvelles s'en chargent. Il s'agit ici d'une découverte qui n'est pas d'hier, mais dont l'application est assez rare aujourd'hui en attendant de devenir de pratique courante.

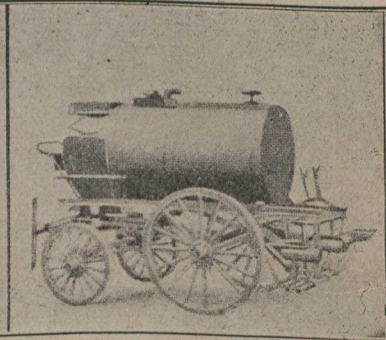
Car il ne suffit pas de mettre une route en bon état, il reste à l'y maintenir. Or le maintien revient toujours très cher, si on ne suit pas quelque méthode bien raisonnée. Jusqu'ici, on n'a pas trouvé de meilleure méthode que de réparer au fur et à mesure les détériorations. Mais a-t-on bien appliqué ce qui rendrait ces détériorations moins fréquentes et moins nombreuses ?

ne produit ni bruit, ni boue, ni poussière. Le procédé, découvert par hasard, est très en vogue dans l'ouest américain.

Prenons le cas d'Evanston, ville de l'Illinois, population de 30,000 âmes, absolument résidentielle, sans une seule manufacture. Les 45 milles de macadam y étaient, il y a deux ans, dans l'état indiqué par notre première gravure ; aujourd'hui, malgré le passage de milliers d'automobiles, vous avez des chemins comme celui que montre la troisième gravure. On n'a à mettre de l'huile qu'une fois par année ; on n'arrose pas. Evanston retire \$10,000 par année des taxes sur les véhicules, des



L'arroseuse prenant son huile du wagon-réservoir.

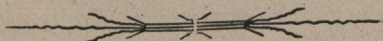


L'arroseuse.

La gravure qui sert d'entête à cet article nous fait voir une route macadamisée et en mauvais état ; la seconde gravure nous montre la même route que l'on vient d'arroser d'une huile de pétrole telle qu'elle est quand on en a retiré "kerosene, gasoline et paraffine". La troisième gravure étale devant nos yeux surpris et charmés la même route six semaines après l'huilage. La dernière nous montre, à droite, l'arroseuse et, à gauche, cette même arroseuse recevant l'huile du wagon-réservoir qui l'a apportée des raffineries.

Grâce à cette huile, vous obtenez une route qu'on dirait en asphalte et qui

amendes pour infractions au règlement sur la circulation et cet argent couvre 40 pour cent de la dépense pour l'huilage, les citoyens payant la balance. Le coût pour une verge carrée de ce macadam est de 2½ à 5 cts, ce dernier prix n'étant atteint que pour le premier arrosage. La ville obtient son huile à 3 cents le gallon. Huit hommes suffisent pour le travail qui ne se fait qu'en temps bien sec, et c'est un travail facile. Détail important : les roues des automobiles, loin de nuire à la surface de pareilles routes, lui donnent la dernière "touche", le fini.



OH ! CES SAVANTS !

SCENE I

Mme Fortebrise.—Tu sais, Armandine, qu'il n'y a plus de beurre...

Armandine.—Déjà!

Mme Fortebrise.—Comment, déjà ! Il y a huit jours qu'on tape à trois sur une malheureuse livre!... Et plus de saindoux non plus!... Quelle maison, Seigneur! Ah! tu as été bien inspirée d'épouser un homme de lettres... Comme si c'était un métier, ça!... D'abord, Valentin, ce n'est pas un nom d'écrivain!... Quand on s'appelle Valentin... (Changeant de ton.) Qu'est-ce qu'il fait, Valentin?

Armandine.—Je ne sais pas, maman. Il est dans la salle, je pense qu'il travaille.

Mme Fortebrise.—Tu penses?... Eh bien! va donc t'en assurer, et au besoin secoue-le un peu, hein? Il serait vraiment temps qu'il porte un article à son journal et ramène un peu d'argent. S'il s'imagine que c'est avec des briques qu'on va lui faire à déjeuner!

SCENE II

Valentin.—C'est toi, mon amie ? Qu'y a-t-il ?

Armandine.—Je venais voir où tu en étais.

Valentin.—Où j'en suis? Page 127. C'est captivant au possible!

Armandine.—Il ne s'agit pas de ça... Il n'y a plus de beurre à la cuisine.

Valentin.—Plus de... Qu'est-ce que ça fait!

Armandine.—Plus de saindoux, non

plus!

Valentin.—Ceci est peu! Bien peu!... Par contre, écoute...

Armandine, (avec impatience).—Quoi?

Valentin, (lisant).—“Bien après Bichat, après Schleiden, de 1860 à 1870, Koelliker et Virchow, étudiant au microscope les tissus du corps humain, ont démontré que ces tissus ont une structure et une composition identiques à celles des autres vertébrés.”

Armandine.—Hein!

Valentin, (radieux).—La première conclusion qui s'impose est que nous ne sommes pas autre chose que de simples vertébrés.

Armandine.—De simples quoi?

Valentin.—Vertébrés! Oui, ma chère... Je suis, tu es un vertébré!...

Armandine.—Je ne plaisante pas, tu sais!

Valentin.—Bigre!... Ce n'est pas de la plaisanterie non plus! Ecoute la suite. (Il lit.) “Le processus biogénitique de la vie organique a exigé des millions d'années. Finalement, dans cette lutte pour l'évolution, le groupe des vertébrés a affirmé sa supériorité. Parmi ces groupes, la classe des mammifères...” car tu es encore une mammifère...

Armandine, (blanche de colère concentrée).—Ah! je suis une mammifère, à présent?

Valentin.—Sans aucun doute. (Il continue.) “...Puis, au sein de cette classe, l'ordre des Primates apparut seulement au début de la période tertiaire, représenté par l'ordre des singes anthropoïdes...” dont tu es issue...

Armandine.—Qu'est-ce que tu dis?

Valentin.—Je dis que tu es issue d'un singe anthropoïde.

Armandine, (suffoquée).—Oh! C'est trop fort! (Elle sort en coup de vent.)

Valentin, (candide).—Elle est ren-



—Je dis que tu es issue d'un singe anthropoïde.

versée!... C'est qu'il n'y a pas à le nier, c'est renversant!

SCENE III

Mme Fortebrise.—Eh bien! a-t-il terminé son article?

Armandine, (en furie).—Non!

Mme Fortebrise.—Où en est-il?

Armandine.—Il n'a pas commencé.

Mme Fortebrise.—Pas commencé!... Mais qu'est-ce qu'il fait?

Armandine.—Il farfouille dans les livres.

Mme Fortebrise.—Tu lui as dit?

Armandine.—Pour le beurre... oui!

Mme Fortebrise.—Qu'est-ce qu'il a répondu?

Armandine.—Il m'a traité de vertébré.

Mme Fortebrise.—L'insolent!

Armandine, (prête à pleurer).— Et puis de mammifère!

Mme Fortebrise.— Mammifère !... Ma fille, une mammifère!... Oh! le goujat! Mais ça ne se passera pas ainsi...

Halte-là! Tu vas aller immédiatement exiger des excuses. Si tu ne l'arrêtes pas dès le début sur la pente des injures, il en viendra bien vite aux coups. Je les connais les hommes! Il descendra jusqu'au crime.

Armandine, (éclatant en sanglots).— Et il a encore ajouté que... que... tu... tu... étais... un singe anthropoïde!

Mme Fortebrise.—Un singe anthro... Ah! mon Dieu!... (Elle va pour s'évanouir, mais se reprend aussitôt, vide dans la soupière la boîte de sel qu'elle tient à la main.) Tiens donc... Si seulement c'était de l'arsenic! (Défait son tablier d'une main rageuse.) Attends! Laisse-moi faire..., c'est moi qui vais aller le trouver!... Un singe... moi!... Le misérable! (Elle quitte la cuisine le front chargé de tempêtes.)

SCENE IV

Mme Fortebrise, (qui s'est composé un maintien, très digne).— Monsieur mon gendre, ma fille m'a tout dit.

Valentin.—Quoi donc?

Mme Fortebrise.—Vertébré, mammi-fère, et... le reste.

Valentin.—Ah! oui!... C'est intéres-



—Vous m'avez entendu? En voilà des manières!... Dirait-on pas?... Savez-vous à qui vous parlez, seulement?...

sant, n'est-ce pas?

Mme Fortebrise.—Je ne sais pas si votre mère était une singesse, ni de

quelle espèce...

Valentin.—De quelle espèce?... Il n'y a pas de doute. Nous appartenons à l'ordre des Catarrhiniens, et, parmi ceux-ci, au groupe des Anthropomorphes. Nous avons les mêmes deux cents os disposés dans le même ordre et associés de la même façon, les mêmes trois cents muscles, le même groupe de cellules ganglionnaires, le même cœur à quatre cavités, les mêmes glandes salivaires, les mêmes vingt dents de lait, et 32 définitives... En résumé, nous sommes de purs anthropomorphes.

Mme Fortebrise, (abasourdie).—Anthropo...

Valentin.—Anthropomorphes ! Autrement dit, des singes sans queue. Hœckel est formel sur ce point.

Mme Fortebrise.—C'est un de vos amis de café, celui-là ?

Valentin, (souriant). — Non, belle-maman. Hæckel (Ernest) est un savant, un grand savant.

Mme Fortebrise.—Eh bien ! Au lieu de s'occuper de pareilles bêtises.



La puce martienne (*pulex martius*) est un insecte!...

Valentin, (l'interrompant).—Des bêtises ! Des bêtises qui ont fait sa gloire et sa fortune.

Mme Fortebrise, (sursautant).—Sa fortune ?

Valentin.—Eh oui ! Et qui vont faire sinon la mienne, du moins me fournir



—Je voudrais bien l'examiner.

le sujet d'une suite d'articles, de bons articles, avec, au bout, de la galette (geste des doigts), de cette chère galette que vous aimez tant, belle-maman, avec laquelle vous pourrez acheter du beurre et du saindoux, autant de saindoux que vous voudrez.

Mme Fortebrise.—Des articles sur les anthro... choses...

Valentin. — Anthropomorphes, oui, belle-maman ! Articles commandés, s'il vous plaît, et sur lesquels j'ai déjà reçu un chèque que je toucherai ce soir. (Tirant un chèque de son portefeuille.) Le voilà le chèque, belle-maman... le joli chèque... Voyez deux cents francs, deux cents ! (Changeant de ton.) Et maintenant, au travail !

(Il attire un cahier de papier, plonge sa plume dans l'encrier et se met à écrire. Mme Fortebrise, soudain pénétrée de respect, sort doucement sur la pointe des pieds.)

SCENE V

Armandine, (dans la cuisine, sanglote dans un torchon).—Vertébré... Mam-

mifère... Oh!... non... Jamais... je ne pourrai le digérer!...

Mme Fortebrise, (qui vient d'entrer).—Eh bien! il a raison! Tu es un vertébré, ma fille... et aussi une mam-mifère. Chose..., Ernest, est formel sur ce point. Ça rapporte même beaucoup d'argent.

Armandine, (ahurie).— Que dis-tu, maman?

Mme Fortebrise.— Nous avons les mêmes dents et les mêmes définitives... En résumé, nous sommes de pur... je ne sais plus!

(On sonne, paraît l'employé du gaz.)

L'Employé.—C'est pour le gaz, Madame!

Mme Fortebrise.—C'est bon, on passera demain matin.

L'Employé.—Ah! mais non, Madame. Le dernier délai est écoulé... On va vous couper.

Mme Fortebrise.—Je vous dis qu'on passera.

L'Employé, (élevant la voix).—Mais Madame...

Mme Fortebrise.—Vous m'avez entendu? En voilà des manières! Dirait-on pas? Savez-vous à qui vous parlez, seulement?

L'Employé.—Je... Je parle...

Mme Fortebrise.—Vous parlez à... à une... (Retrouvant soudain le mot, avec orgueil) à une anthropomorphe, Monsieur.

(Elle lui pousse la porte au nez. L'employé part, vaguement inquiet et impressionné.)

L'Employé, (à part).—Je vais dire à la Compagnie qu'on doit être prudent et indulgent ici. Une anthropomorphe!... Ça ferait des histoires. Elle se plaindrait à son ambassade.

* * *

Il est bon, que dis-je, il est indispensable de se spécialiser si l'on veut acquérir quelque notoriété aujourd'hui.

Se spécialiser dans quoi?

Dans tout.

Autrefois nous avons vu, sinon nous, nos pères, le barbier être en même temps coiffeur, apothicaire, droguiste, médecin, chirurgien, dentiste.

Maintenant il est des spécialistes pour la barbe, pour les cheveux, pour les dents, pour les yeux, pour les oreilles, etc.

De même, il est des spécialistes dans la peinture, dans la littérature, dans la science.

Celui-ci ne peindra que des canards aux petits pois... de l'année.

Un autre, des femmes blondes de 35 ans et 6 mois.

Cet autre n'écrira que des pièces militaires dont l'action se déroulera entre artilleurs exclusivement.

Cet écrivain n'étudiera que la coupe de cheveux des Capétiens. Et il noircira un gros volume, s'il a devouvert que, contrairement à la croyance générale, Charles IV, enfant, portait la raie sur le côté.

* * *

En sa qualité de savant, M. Polyandrus s'était spécialisé dans l'étude de la planète Mars, et notamment dans celle des êtres animés vivant à sa surface, en particulier des animaux et surtout de la puce.

Son rapport à l'Académie sur des récentes découvertes dans cet ordre d'idées fut un triomphe.

Qu'on nous permette d'en citer quelques extraits:

«Messieurs, la planète Mars a traversé les mêmes phases d'évolution que la terre. Par conséquent, sa composition étant la même, on y retrouve les mêmes êtres que ceux qui vivent sur notre planète, entre autres, la puce. Mais tons ces êtres diffèrent des nôtres par certains détails qui peuvent être dans une certaine mesure précisés.

«Mars est plus éloigné que nous du soleil, 227 millions au lieu de 169 millions. Il y fait donc plus froid. Les poils de la puce doivent, en conséquence,

être plus longs et plus fournis.

“La pesanteur sur Mars est beaucoup moins intense que sur la terre. Cela provient de son poids beaucoup plus faible. Son diamètre n'étant que de 6,735 kilomètres au lieu de 12,736 chez nous, il en résulte qu'à force égale, une puce martienne saute presque deux fois plus haut qu'une puce terrestre. Cette agilité augmente la difficulté qu'ont les Martiens de la saisir, et par suite de l'exterminer. Il est donc à prévoir qu'elles sont en nombre considérable parmi eux. Par suite ils se grattent davantage. De ce fait, leur peau... Mais ce sera l'objet d'une communication ultérieure. Revenons à la puce.

(Bravos prolongés).

Mars, Messieurs, a son axe plus incliné sur le plan de l'orbite d'environ quatre degrés. La durée de l'année est à peu près le double d'ici-bas, 668 jours $\frac{1}{3}$, au lieu de 365 $\frac{1}{4}$. De cela, il ressort qu'une puce de dix ans chez nous, n'aurait que cinq ans sur l'autre planète.

(Bravos répétés).

“Mais, et ceci est plus intéressant, il en ressort surtout que les saisons étant beaucoup plus longues, la puce a beaucoup plus de temps pour procréer et se développer avant que les rigueurs de l'hiver ne viennent détruire les jeunes individus.

“Si l'on rapproche cette constatation de celle plus haut qui a trait à leur agilité, on voit que le nombre déjà considérable de puces sur Mars s'en accroît d'autant. La guerre que les Martiens leur font doit donc être acharnée. Ici intervient la loi de sélection des espèces.

“Les individus les plus robustes et les mieux armés pour la lutte seuls s'échappent ou résistent. Aussi les types

de puces qu'on y rencontre sont-ils les plus beaux de l'espèce. Ils sont certainement d'une taille beaucoup plus élevée que chez nous. Cette même loi, d'ailleurs, est commune à tous les autres insectes, et si j'osais avancer une hypothèse peut-être hasardeuse, je dirais que les canaux, les fameux canaux de Mars ont été creusés... mais je tiens à rester dans le domaine scientifique et à ne parler que de faits exacts.

“Revenons une dernière fois à la puce et concluons...”

“La puce martienne (pulex martius) est un insecte...”

* * *

A peine si l'on put entendre la fin de la lecture de l'éminent savant Polyandrus, hachée qu'elle fut par les bravos incessants de tous ses illustres collègues. Aussi, ce fut avec une fierté bien légitime qu'il parcourut, le lendemain matin, en bonnet de coton, encore sur l'oreiller, les journaux du jour qui donnaient le compte rendu de cette séance mémorable.

A un certain moment, il interrompit sa lecture. Quelque chose de noir venait de tomber sur son papier.

—Qu'est-ce que c'est que cela? fit-il.

—Ça? Mais c'est une puce! répondit sa fidèle épouse déjà levée et allant et venant, en bonne ménagère. En même temps, de son doigt mouillé, elle attrapa l'insecte.

—Tiens... tiens... s'exclama Polyandrus, c'est curieux! Je n'en avais jamais vu... Veux-tu, bobonne, aller me chercher une loupe... Je voudrais bien l'examiner.



LES DUELS TRAGIQUES

ML'ABBE Lemire, député à la Chambre de France, vient de déposer un projet de loi tendant à punir ceux qui se battent en duel. Peu de gens accordent quelque confiance aux moyens de répression contenus dans ce projet. Le duel a survécu aux punitions les plus fortes, même à la menace de peine de mort ; que pourra faire l'amende de quelques francs que propose d'imposer aux duellistes, M. l'abbé Lemire ?

Le duel entre individus est aussi cruel, aussi idiot, aussi insensé que le duel entre nations, et rien ne fait prévoir la disparition de l'un et de l'autre.

Les duels entre individus sont, à certaines époques, très nombreux dans certains pays. Nous, gens d'Amérique, sommes portés à croire qu'ils sont tous insignifiants et plutôt ridicules, comme ceux dont la France nous donne si souvent le spectacle. C'est une erreur, à preuve les faits suivants, consignés dans un article assez récemment publié.

La série rouge des duels mortels continue. Hier, c'était en Autriche ; aujourd'hui, c'est en Allemagne qu'une rencontre cause la mort immédiate de l'un des deux adversaires et, peut-être, causera la mort de l'autre. Le drame sanglant s'est déroulé à Iéna. Un étudiant eut une altercation avec quelques officiers de la garnison. Plusieurs de ses amis qui l'accompagnaient prirent fait et cause pour lui ; des coups furent échangés. L'étudiant frappa au visage un lieutenant. Un duel fut décidé : cinq balles devaient être tirées de part et d'autre. Au troisième coup, les deux adversaires furent atteints simul-

tanément : le lieutenant fut atteint au cou ; l'étudiant, frappé en pleine poitrine, mourut sur-le-champ. Ainsi se trouve augmentée la liste funèbre des duels tragiques aboutissant, pour des causes futiles, à une ou deux morts d'hommes. De tels faits sont déjà déplorables, même lorsque les rencontres semblaient exigées par des motifs sérieux : que doit-on dire lorsqu'une simple dispute amène un dénouement aussi terrible ?

*
* *

Les anciens ne connaissaient pas le "duel" proprement dit. Les combats singuliers ne sont que des épisodes de guerre. David et Goliath continuent la lutte engagée entre les Juifs et les Philistins. Achille aux prises avec Hector, c'est toujours la Grèce aux prises avec Troie. Turnus et Enée, Etéocle et Polydice, se disputant les premiers la main de Lavinie, les seconds le trône de Thèbes, avaient une armée derrière eux ; de même les Horaces et les Curiaces, Manlius Torquatus, Valerius Corvus, Marcellus et les chefs gaulois ; Scipion l'Africain et le géant espagnol. Aucune de ces rencontres n'offre de ressemblance avec le duel. Rien de réglé : on cherche à se tirer d'affaire comme on peut, sinon par la force ou l'adresse, au moins par la ruse. Pittacus, par exemple, jette à la tête de son adversaire un filet qu'il avait caché sous son bouclier, et voilà comment un des sept sages de la Grèce remporta une victoire facile sur le général athénien. L'import-

Les duels tragiques

tant est de triompher ; la défaite seule déshonore. Du reste, on accepte ou l'on refuse un défi, selon son bon plaisir. Antigone le cyclope, provoqué par Pyrrhus, César par Marc-Antoine et Métellus par Sertorius, répondent simplement : "Je ne suis pas las de vivre".

C'est au coeur de l'Europe, en Germanie, que le duel prit naissance. C'est là qu'on en rencontre les premières traces. Le point de départ du duel, c'est le jugement de Dieu. Les Germains avaient la foi naturelle à leur barbarie ; Tacite le constate. En envahissant les Gaules, ils y implantèrent le duel judiciaire. Ce combat avait lieu dans un champ clos, autour duquel était tendue une corde qui tenait la foule en respect. Les combattants, avant d'en venir aux mains, prenaient place sur deux sièges drapés de noir, puis, certaines pratiques religieuses accomplies, juraient qu'ils n'avaient eu recours à aucun sortilège. Mais on n'ajoutait foi à leur serment qu'après l'avoir contrôlé par une visite des plus minutieuses. On leur partageait ensuite, dans une égale mesure, l'espace, le vent et le soleil. Le maréchal de camp ouvrait la lutte en criant : "Laissez aller les bons combattants !".

*
* *

Des coutumes aussi barbares ne pouvaient durer et à mesure que la Gaule conquise par les Francs se reprend et revient à des moeurs plus humaines, le duel judiciaire, vivement critiqué, tombe peu à peu en désuétude. Le seizième siècle marque une étape importante dans l'histoire du duel.

De cette époque date le fameux duel de la Châtaigneraie et de Guy Chabot, sire de Jarnac. Henri II leur permit de vider leur différend en champ clos ; et non seulement il accorda cette permission, mais encore il voulut assister avec toute sa cour, au combat qui eut lieu à Saint-Germain avec un cérémonial dont on ne peut se faire une idée. On sait

que Jarnac tua son adversaire d'un coup habilement porté au jarret, d'où la locution restée célèbre de "coup de Jarnac", à laquelle on attribue trop souvent le sens de trahison ou de lâcheté, qu'elle ne comporte nullement. Le duel des mignons de Henri III est, avec celui de Jarnac, le plus célèbre de tous ceux qui se produisirent durant le seizième siècle. Il eut lieu le 27 avril 1578, à la suite d'une querelle qui, d'après L'Estoile, était née pour fort légère occasion entre Caylus, que le roi aimait singulièrement, et Anraguet, favori de la maison de Guise. Caylus eut pour seconds Maugiron et Livarot ; Anraguet amena Ribérac et Schomberg. Au premier choc, Maugiron et Schomberg tombèrent morts ; Ribérac succomba, le lendemain, aux suites de ses blessures ; Caylus, qui en avait reçu dix-neuf, vécut encore trente-trois jours, durant lesquels le roi ne laissa pas passer une journée sans aller le voir et le panser de ses propres mains ; Livarot fut malade pendant six semaines et guérit ; Anraguet seul quitta le terrain sain et sauf.

*
* *

Cette fureur des duels se calma un peu au siècle suivant, grâce aux pénalités extrêmement rigoureuses que Richelieu et Louis XIV prescrivirent contre les duellistes : on connaît l'exécution de François de Montmorency, comte de Boutteville, qui avait enfreint les édits, et l'on sait que l'un des plus beaux drames de Victor Hugo, "Marion Delorme", a pour donnée principale la désobéissance de Didier et de Saverny aux ordres du Cardinal rouge. Sous Louis XIV, presque pas de duels. Ils reprennent de plus belle avec la Régence : on alla jusqu'à se battre à midi rue Richelieu. Je me borne à rappeler, pour l'époque de la Régence, le duel de deux femmes, toutes deux éprises du duc de Richelieu, Mme de Nesles et

Mme de Polignac, et pour le règne de Louis XVI, le duel entre le duc de Bourbon et le comte d'Artois, le futur Charles X.

Au commencement de la Révolution, deux duels célèbres : ceux de Barnave et de Cazalès, de Lameth et de Castries, qui déterminent de violentes et presque unanimes protestations, à l'Assemblée comme dans le public, contre la pratique du duel "dernier reste d'un passé odieux". Sous l'Empire, où on se bat tant au dehors, on n'a pas le temps de se battre en duel, au dedans. Sous Louis-Philippe, on cite le dramatique combat au pistolet entre Carrel et Emile de Girardin, où les deux adversaires furent blessés simultanément, le premier mortellement, et des rencontres moins sanglantes heureusement où Thiers, Sainte-Beuve, Edmond Adam, Clément Thomas, Ledru-Rollin étaient des antagonistes de marque.

Pour notre époque, je mentionnerai seulement comme les plus célèbres les duels de M. de Fourtou et Gambetta, de MM. Dichard et Massas, où ce dernier fut frappé d'un coup d'épée en pleine poitrine, de M. Floquet et du général Boulanger qui faillit être fatal au général, blessé grièvement à la gorge. Je crois qu'il sied d'arrêter ici cette nomenclature.

*
* *

Toutes les nations civilisées connaissent le duel; il a lieu pour les mêmes causes, et sa répression est poursuivie à peu près de la même façon chez elles qu'en France. Parmi les contrées européennes la Suisse toutefois, se distingue à cet égard par son humeur pacifique; bien que ses vingt-deux cantons aient chacun leur juridiction spéciale,

ce genre de délit n'y est constaté que fort rarement, et dans les seuls cas où l'honneur de la femme est en jeu.

En Allemagne, les duels ordinaires sont semblables aux duels en France. On y voit aussi des duels entre étudiants, et qu'on appelle des "Mensuren".

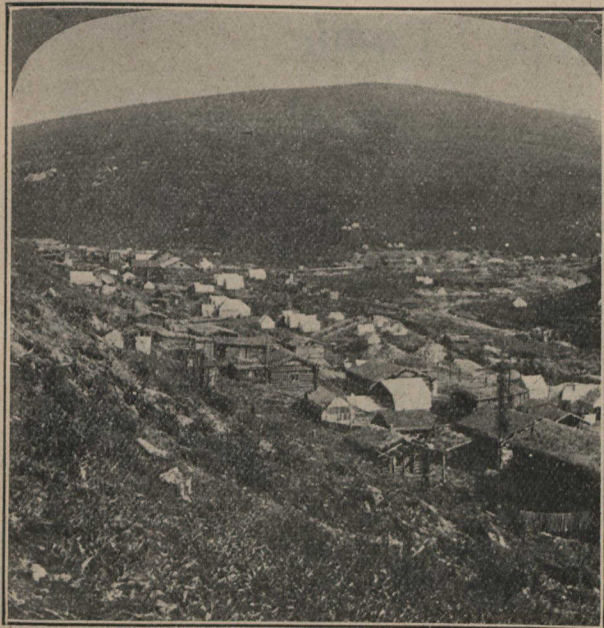
Les Etats-Unis ont eu la réputation de connaître des duels d'un raffinement féroce, ceux par exemple où l'un des deux pistolets est seul chargé, et où le sort décide qui des deux combattants s'en servira; ou bien encore les duels au fusil ou au couteau. Le duel du colonel Bowie avec un officier mexicain est resté célèbre. Attachés par les pieds et la taille sur deux troncs d'arbre, les deux adversaires s'abandonnèrent au courant du Rio-Grande, s'abordèrent et se lardèrent de coups de coups de couteau. Le Mexicain succomba et le colonel américain reçut une quinzaine de blessures. Ce ne sont là, heureusement, que des pratiques tout à fait exceptionnelles.

Et maintenant, des questions assez sérieuses pourraient être posées. Que faut-il penser philosophiquement de cette loi de la morale mondaine, de cet état de moeurs qui fait que le plus honnête homme, le plus juste et même le plus pacifique peut se croire obligé d'honneur à se battre en duel? Est-ce un pur préjugé, un reste de barbarie? Ou y a-t-il sous ce préjugé un sentiment vrai de la dignité humaine? Le duel est-il toujours condamné, ou peut-il être permis, imposé même quelquefois par la morale? Questions controversables. Peut-être pourrait-on dire, comme conclusion, que, s'il est parfois excusable en considération de l'insuffisance des lois et de l'état des moeurs, il ne saurait être érigé en principe; car il n'offre aucune garantie de justice et ne pourrait se généraliser sans danger pour l'ordre social.



LE CANADORAMA

AU KLONDIKE



A voir ce ramassis de maisons piteuses, de cabanes misérables, on croirait que c'est un coin maudit, un centre de pauvreté et de désolation. Et c'est, au contraire, le point de jonction des deux plus riches creeks du Klondike, le pays de l'or par excellence, puisqu'il en fut tiré en trois seules années pour plus de 50 millions de dollars.

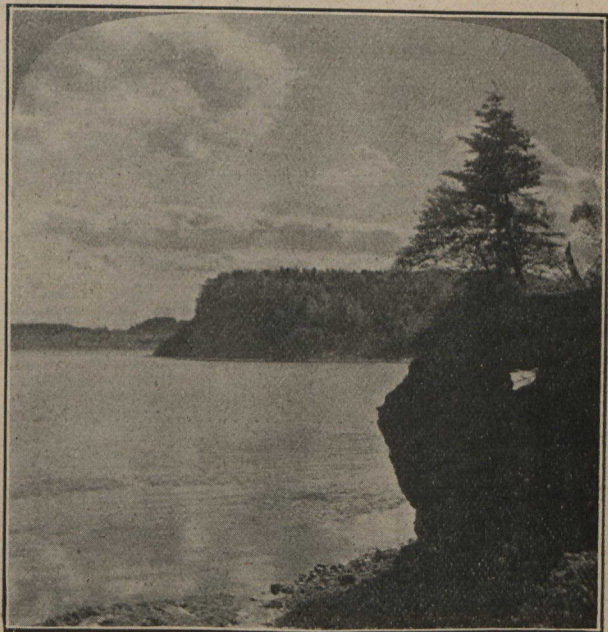
Notre gravure vous montre un vrai camp de mineurs. Il y a presque autant de tentes que de cabanes, car la tente, c'est la "maison qu'on peut emporter" et le mineur est prompt à déguerpir, s'il ne trouve pas d'or.

LA BAIE des CHALEURS

Baie des Chaleurs ! Ce nom nous est familier. C'est un des premiers qui frappent notre vue quand nous ouvrons à l'école l'histoire du Canada. Et chaque été, nous entendons vanter ses charmes, sa brise marine, ses eaux salutaires, ses beaux sites, ses plages très fréquentées.

Notre gravure nous en montre une belle partie qui se trouve dans le voisinage de Dalhousie, N. B.

Il y a des terres en culture sur ses bords ; elles sont fécondes et c'est dû, détail typique, au fait qu'on y met des harengs comme engrais. On y chasse encore le chevreuil et le caribou.



Triolets à l'Amie

Je ne veux pas que vous m'aimiez,
Je crains trop que nos amours meurent!
Il en est si peu qui demeurent:
Je ne veux pas que vous m'aimiez.
Combien de désabusés pleurent,
Sur la tombe des Amitiés?...
Je crains trop que nos amours meurent,
Je ne veux pas que vous m'aimiez!

Je permettrais que vous m'aimiez,
Si vous croyiez que je vous aime
Eperdûment, plus que moi-même,
Je permettrais que vous m'aimiez!
L'amour n'est-il pas un saint-chrême
Qui console aux jours endeuillés?...
Si vous croyiez que je vous aime,
Je permettrais que vous m'aimiez!

S'il est bien vrai que vous m'aimiez,
Je suis le plus heureux des hommes;
Et, tout fragiles que nous sommes,
S'il est bien vrai que vous m'aimiez,
Je crois que, de chez nous à Rome,
On ne verra meilleurs alliés!...
Je suis le plus heureux des hommes,
S'il est bien vrai que vous m'aimiez!

Certes, je veux que vous m'aimiez,
Vous qui savez toutes mes peines,
Les récentes et les lointaines,
Certes, je veux que vous m'aimiez!
Pour qu'avec vos paroles pleines
De baume, vous me consoliez,
Vous qui savez toutes mes peines,
Certes, je veux que vous m'aimiez.

JACQUELIN.

ROMAN COMPLET :

L'EAU QUI DORT

PAR ROGER DOMBRE

I

Il appuyait sa belle tête fatiguée sur les coussins du coupé; l'effort de la pensée mettait un pli sur son grand front sérieux, et l'arc noir de ses sourcils se contractait chaque fois que du compartiment voisin un cri d'enfant se fait entendre. De temps à autre, aux rares stations où s'arrêtait le train rapide, le jeune homme descendait de wagon et allait jeter un coup d'œil dans la voiture suivante.

—Tout va bien? demandait-il d'une voix brève.

—Oui, monsieur le comte, tout va bien, répondaient deux plantureuses nourrices vêtues de noir et de blanc, qui tenaient sur leurs genoux deux mignonnes créatures,

Et, satisfait d'avoir accompli son devoir, Royalez se réintérait dans son coupé, reprenait son journal ou sa rêverie et allumait un nouveau cigare.

Ah! combien peu ressemblait ce voyage rapide et furtif aux voyages qu'il faisait jadis, insouciant, heureux, s'arrêtant à sa fantaisie, prodiguant l'or pour contenter ses caprices, riant d'une aventure, quelquefois d'un accident; enfin rentrant chez lui, à Paris, content de ce qu'il avait vu, l'esprit et le corps rafraîchis par le changement d'air et d'habitudes; joyeux surtout à la pensée de retrouver sa mère, la comtesse de Royalez, qui attendait l'enfant pro-

digue avec une impatience bien légitime.

Ainsi rêvait le jeune homme.

Pendant ce temps, un peu plus loin, les deux jumelles dormaient, pleuraient et criaient tour à tour; et c'était à elles que songeait Royalez lorsque les nouvelles du jour ne parvenaient pas à captiver son esprit agité.

—Fernande et Yseult!... murmurait-il, Yseult et Fernande! mes nièces, oui, mes nièces, ces enfants dont l'une n'a dans les veines pas une goutte du sang des Royalez!... Royalez, c'est pourtant le nom qu'elles porteront toute leur vie!... toute leur vie!... Et il me faut mentir, mentir toujours!...

Le comte ferma les yeux, évoquant la scène qui s'était passée quinze jours auparavant dans le petit salon de l'hôtel Royalez, rue Saint-Dominique, à Paris.

Il rentrait après une magnifique chevauchée au Bois, et trouvait sa mère toute bouleversée, pâle d'émotion. Elle était venue à lui, une lettre dépliée à la main et s'écriant :

—Mort!... mort mon pauvre Sigisbert!... mort sans avoir eu mon pardon! Ah! Dieu me punit de ma dureté, de mon rigorisme!

Il avait lu la missive, datée de la semaine précédente et écrite d'une écriture tremblée, irrégulière. Elle était signée: "Carmen."

Carmen, une Espagnole à la beauté hardie et superbe, une femme frivole qui, un jour, avait ensorcelé Sigisbert

de Royalez; et Sigisbert l'avait aimée, cette femme frivole jusqu'à braver pour l'épouser la malédiction maternelle.

Et la lettre était de Carmen!

Elle y disait, la malheureuse, que son mari venait de mourir à la suite d'un accident terrible, et qu'elle-même, après avoir donné le jour à deux petites filles, agonisait à Madrid, seule et sans ressources. Elle adjurait la mère qui avait repoussé le fils et la belle-fille de recueillir les innocentes désormais sans appui sur la terre.

«Ma mère, c'est bien triste!...» avait dit le jeune comte en rendant la funèbre épître à la vieille dame et en baisant ses pauvres mains qui tremblaient.

Mais elle, se dressant devant lui, folle de douleur:

—Xavier, c'est ma faute, oui ma faute. Je les ai maudits et le malheur est tombé sur eux; cette femme, j'aurais dû l'accepter puisque mon fils la trouvait digne de lui; j'aurais dû faire taire mes répugnances, mes révoltes, et maintenant je suis cause de tout le mal. Oh! c'est horrible, horrible!... Non, ne me console pas, ne me dis pas que j'ai eu raison; encore une fois Dieu châtie ma sévérité outrée.

Puis, soudain apaisée et suppliante:

—Xavier, va me chercher les enfants.

—Les enfants, ma mère?

—Oui, ces chères petites jumelles dont je suis l'aïeule; ces filles de mon fils, ces pauvres colombes sans appui et sans abri, puisque leur père n'est plus et que leur mère va mourir. Je n'aurai pas de repos jusqu'à ce que je les voie sous mon toit, soignées et chéries avec tout l'amour que j'ai retiré à mon Sigisbert, Xavier, si tu veux que je vive, pars tout de suite pour Madrid, ramènes-en tes nièces.—Ah! Dieu fasse qu'elles me restent, au moins celles-ci, autrement je sens que je mourrai de regret et de désespoir.

Effrayé de cette exaltation malade chez sa mère, Xavier avait obéi; le surlendemain il arrivait à Madrid.

De cette ville, il télégraphia à la comtesse de Royalez:

—Enfants bien portantes; Carmen à l'agonie.

Mais voilà que l'attendait une épouvantable déception.

Une heure avant sa mort sa belle-soeur l'avait entretenu en particulier, avouant l'horrible vérité dont nul ne se doutait.

—Le prêtre ne m'absoudra, dit-elle, que si je vous confesse ma faute; je m'en irai de ce monde plus paisible, en effet, si j'en décharge ma conscience. Mon frère... c'est à peine si j'ose vous donner ce nom, je suis plus coupable encore que vous ne vous le figurez. Non seulement je suis entrée pour ainsi dire de force dans une famille dont je n'étais pas digne; non seulement poussé à la révolte un fils contre mère, mais ce mari qui avait tout sacrifié pour moi, je l'ai ruiné après trois ans de mariage, par mes folles prodigalités de coquette. Oh! ne me regardez pas avec ces yeux sévères, je vous en supplie. Je n'ai pas tout dit, et votre mépris me fait peur.

Écoutez-moi: de ces deux pauvres enfants que je lègue à votre mère et qui portent le noble nom de Royalez, l'une n'est pas ma fille.

—Pas votre fille? répéta le comte avec stupeur et croyant que la malade divaguait.

Mais celle-ci, joignant avec désespoir ses mains déjà froides:

—Que j'aie au moins la force de tout confesser avant de mourir!—Je me sens bien mal, en aurai-je le temps? Vite, écoutez et ne m'interrompez pas. Dieu m'a envoyé, comme vous le savez, deux petites filles; l'une d'elles mourut subitement huit jours après sa naissance: la nourrice (je n'en avais qu'une encore pour les jumelles) en fut tellement bouleversée qu'elle prit aussitôt la fièvre et perdit la raison; mais cette femme avait auprès d'elle son propre enfant, un bébé à peu près de l'âge des miens, une petite fille aussi. Vous devinez? Tout cela se passait dans la nuit. Les deux serviteurs qui me

L'Eau qui Dort

restent ne pensaient guère à moi ; j'ai profité de l'égarement de la malheureuse femme et j'ai mis sa fille dans le berceau où venait de mourir la mienne ; malgré ma propre faiblesse j'ai opéré la substitution avec adresse et revêtu les petits corps des vêtements échangés. Ah ! tenez, c'était horrible, et je n'ai pas fait cela sans frémir, mais nul ne s'est douté de rien. La petite morte a été inhumée.—Oh ! j'ai soigné ses funérailles ; elle en a eu des fleurs, de la musique, un joli cercueil,—et j'ai pleuré sur elle. Toujours en proie à la fièvre et à la démente, la nourrice a été conduite à l'hôpital ; on dit qu'elle restera folle ; quant à son mari, c'est un ivrogne et un débauché qui ne s'inquiète pas d'elle. J'ai pu heureusement trouver à la remplacer et les deux soeurs (qui, en réalité, ne sont pas soeurs,) boivent le même lait ; mais elles deviennent fortes ; bientôt cette femme ne suffira plus à la besogne.

—Ainsi, murmura Royalez avec colère et indignation, ainsi l'un des bébés que j'entends vagir là-bas n'est pas vôtre et porte un nom auquel il n'a pas plus droit que le premier venu.

—Hélas !

—Mais enfin, pourquoi ? Quelle est la raison de cette infâme substitution ? Ce n'est ni l'amour maternel, ni une aveugle jalousie qui vous poussait, puisqu'il vous restait une de vos jumelles ?

Carmen haletait ; néanmoins, elle réunit ses forces défaillantes pour répondre encore :

—Celle qui est morte avait pour marraine une femme âgée, malade et riche, qui devait léguer sa fortune à sa filleule... Vous comprenez : cette fortune ne pouvait m'échapper, j'en avais trop besoin pour vivre et pour faire vivre mes enfants.

—Oh ! misérable ! ne put s'empêcher de s'écrier Royalez.

Mais il se repentit aussitôt de sa dureté en voyant se contracter le visage de sa belle-soeur.

L'agonie venait ; il eut peur et ap-

pela la garde qui accourut et hocha la tête en considérant sa malade.

—Elle n'en a plus pour longtemps, murmura cette femme.

A cette parole, qui le cingla ainsi qu'un coup de fouet, Royalez se rua sur le lit comme un fou ; il voulait savoir laquelle des deux petites filles était la pièce fausse, l'enfant de la nourrice substituée à l'enfant de Sigisbert de Royalez.

—Laquelle ? Laquelle d'Yseult ou de Fernande est ma nièce, est de mon sang ? cria-t-il à l'oreille de Carmen.

Celle-ci parut s'éveiller d'un songe.

—Nul ne saura jamais rien, balbutia-t-elle comme en délire. Au nom de votre frère Sigisbert, au nom de Dieu qui voit mon repentir, emmenez les jumelles à Paris, chez vous ; donnez-les à votre mère ; élevez-les dans la simplicité, dans la retraite si vous voulez ; qu'elles soient pauvres, déshéritées, mais honnêtes... Ne vous inquiétez pas de la marraine, je ne veux pas de cet argent volé. Je vous en supplie, ne jetez pas ces chères mignonnes aux Enfants trouvés, ne les livrez pas à n'importe qui : elles sont innocentes de mes fautes, elles ne me ressembleront pas. Il faut qu'elles soient bonnes, pures, enfin tout ce que je n'ai pas été. Ayez pitié d'elles, souvenez-vous qu'elles portent votre nom et... pardonnez-moi.

—Mais laquelle ? pour Dieu ! laquelle est votre fille ? Il faut bien que je le sache ! dit Xavier de Royalez, qui voyait mourir sa belle-soeur sans que ces mots si désirés eussent franchi ses lèvres.

Elle ne comprit pas, sourit, et lui serrà la main en répétant :

—Merci, merci, vous êtes bon.

Ce fut tout ce qu'il obtint d'elle. Une heure après elle expirait sans avoir murmuré autre chose que de vagues supplications à Dieu et la Vierge de Saragosse.

Et Royalez demeura avec cette cruelle alternative : laquelle des deux jumelles était réellement sa nièce, une Royalez, l'enfant de son frère !

Il ne devait donc jamais le savoir? Cette idée le remplissait d'une colère intense.

Quand toutes les funérailles et toutes les formalités furent accomplies, il s'enquit fiévreusement de ce que devenait la nourrice folle; elle n'avait toujours pas recouvré la raison; quant à son mari, c'était un mauvais sujet qui courait on ne savait où.

Le comte ne reçut donc aucun éclaircissement de ce côté; il interrogea les domestiques et n'en tira rien; d'ailleurs, ces gens ne pensaient qu'à se replacer, maintenant que leur maîtresse était morte.

Désespéré, le jeune homme conclut que la nature même trahirait le secret tant cherché; il examina les deux petites filles, s'efforçant de saisir une ressemblance de Carmen ou de Sigisbert sur ces traits si vagues encore. Mais à cet âge, tous les bébés sont à peu près pareils, et là encore Royalez n'apprit rien.

—L'avenir me renseignera mieux, pensa-t-il, laissons-les grandir; au moins, ma mère qui a si peu de temps à vivre encore, aura-t-elle quelque joie avec ces deux petites filles.

Il découvrit une seconde nourrice, décidée comme l'autre à suivre les orphelines en France, et il les emmena à Paris.

C'est pourquoi, à chaque vagissement qui s'échappait du wagon voisin, une secousse ébranlait les nerfs du jeune homme qui répétait avec détresse: "Yseult!... Fernande!... Laquelle est la fausse, laquelle est la vraie? En laquelle reconnâtrai-je une Royalez? Et jusqu'à quand devrai-je mentir?"

Car il ne voulait pas apprendre à sa mère cette triste histoire de mensonge. Aussi, un instant, avait-il songé à revenir seul, laissant en Espagne les orpheline qu'une brave femme élèverait comme des filles du peuple, tandis qu'il dirait à la comtesse de Royalez qu'Yseult et Fernande étaient mortes aussi.

Mais il n'en avait pas le droit: l'une

d'elles était sa nièce; Fernande et Yseult étaient inscrites sous le nom de Royalez au registre civil et à l'église. Elles étaient, devant la loi, les filles de Sigisbert, de Royalez son demi-frère.

La comtesse avait épousé en secondes noces un cousin de son mari; elle n'avait donc pas changé de nom en se remariant, et ses fils, de pères différents, s'appelaient également Royalez; d'ailleurs ils n'avaient appris que fort tard cette particularité de famille et ne se quittèrent pas jusqu'au jour où la belle Espagnole tourna la tête à l'aîné des deux frères.

Sigisbert ne possédait qu'une petite fortune qui, ainsi qu'elle l'avait avoué elle-même, fut bien vite dévorée par la femme coquette et frivole. Xavier, au contraire, était riche.

Et ces petites filles, éternels mensonges vivants, perles fausses en réalité, jolies toutes deux comme des amours, entraient de force dans sa calme vie de misanthrope pour la troubler et la déshonorer, au moins à ses propres yeux.

Mais il avait sa mère! sa mère qui attendait les deux orphelines avec une impatience folle, qui allait peut-être recouvrer la santé et la joie au contact de ces frères existences, de ces mignonnes créatures, dont l'une n'avait dans ses veines fragiles pas une goutte du sang noble des Royalez.

Qu'importe! il fallait qu'elle fût consolée et heureuse, la chère vieille mère; Xavier n'ignorait pas qu'elle souffrait d'une maladie de coeur très avancée; le médecin lui avait dit:

—Monsieur le comte, veillez sur elle jour et nuit; qu'aucune contrariété, qu'aucune douleur ne la frappe trop brusquement; le moindre coup lui serait mortel; épargnez-lui toute peine si vous voulez prolonger ses jours.

C'est pourquoi Royalez lui ramenait les jumelles et lui taisait la vérité, car il avait encore dans les oreilles ce cri désespéré:

— Ramène-moi les enfants, si tu veux que je vive.

Elle avait beaucoup souffert dans sa vie déjà longue, la comtesse de Roy-

lez ; deux fois veuve, elle avait vu mourir dix ans auparavant sa fille unique, soeur de Sigisbert et par conséquent fruit aussi de son premier mariage.

Cette jeune femme avait épousé un officier de la marine anglaise, qui naviguait alors dans les mers australes, et de cette union était né un seul enfant, un garçon, nommé Harry.

A l'époque où Xavier de Royalez ramenait de Madrid les jumelles, le jeune Harry Falkman faisait ses études dans un collège de Londres ; il n'avait que douze ans et déjà son père avait dû le retirer de trois établissements où l'on ne voulait plus d'un écolier indiscipliné, menteur et paresseux.

Cet enfant était la plaie de la famille, et, par bonheur pour les Royalez, il n'habitait pas le même pays que sa grand'mère et son oncle Xavier : lassé de son inconduite et honteux de ses vices prématurés, le capitaine Falkman, au lieu de donner sa démission, comme il comptait le faire après les premières années de son veuvage, enferma le jeune rebelle dans une maison sévère où il fallait travailler bon gré mal gré, et il continua son service dans la marine royale où, s'il amassait peu de fortune, du moins oubliait-il ses chagrins dans la solitude des mers et les fatigues de son métier.

A cause de cela et aussi parce qu'il appartenait avant tout à son père, la comtesse et Xavier ne se préoccupaient pas beaucoup d'un enfant qui donnait si peu de satisfaction à sa famille ; une lettre remplie de sages conseils, de gronderies même, accompagnée d'un riche cadeau, tel était, une fois par an, le seul rapport de l'aïeule et de l'oncle avec Harry.

Invité souvent à amener à Paris, le fils de Marguerite de Royalez, le capitaine se gardait de répondre à ces instances, craignant, avec raison, que le malheureux garçon ne commit quelque faute sérieuse sous le toit de sa grand-mère.

Celle-ci connaissait peu son gendre, toujours retenu en Angleterre ou à bord par sa charge, mais elle l'estimait

et le plaignait. Quant à Xavier de Royalez, l'exemple de ce père accablé de soucis et celui de son frère Sigisbert n'étaient pas faits pour l'encourager au mariage ; aussi préférait-il passer la plus grande partie de sa vie auprès de sa vieille mère dont il avait toujours été le benjamin, le préféré, et qui, n'ayant pour ainsi dire plus que lui au monde, avait grand besoin de ses soins et de sa présence.

II

Au dire de tous, la comtesse de Royalez rajeunissait depuis qu'elle possédait ses petites-filles.

Elle passait à la nursery tout le temps qu'elle ne consacrait pas à ses devoirs de maîtresse de maison ou à ses amis ; et elle regrettait infiniment de ne plus pouvoir sortir qu'en voiture ; ce qui l'empêchait d'accompagner Fernande et Yseult à la promenade.

Mais elle se dédommageait à d'autres heures et redevenait encore jeune pour jouer avec les babys.

Celles-ci se ressemblaient peu : Fernande, la plus forte et la plus vive, avait les cheveux noirs, le teint brun, les membres robustes, les yeux ardents, d'un noir de jais ; Yseult, délicate et fine, était blonde et blanche, avec des yeux bleu foncé et des manières timides.

L'aïeule cherchait en vain à reconnaître sur ces petits visages, aux lignes encore bien vagues, les traits du cher fils perdu.

Le vieil hôtel de la rue Saint-Dominique était donc en fête ; cependant les visiteurs n'y abondaient pas beaucoup plus ; les grands salons ne se rouvraient toujours pas, puisque Xavier, le dernier du nom, persistait à demeurer célibataire ; mais les cris des bébés, les rires de cristal, l'emplissaient à toute heure du jour, et les murs antiques devaient s'étonner en entendant la voix cassée de la comtesse se rappeler une

chanson d'autrefois pour endormir les petites.

Quant à Xavier, on lui reprochait son étrange indifférence pour les enfants de son frère; jamais ses belles moustaches brunes n'effleuraient ces fronts d'anges, jamais il ne s'enquerrait de leurs nouvelles; leurs cris et leurs rires paraissaient l'énervier, et l'on disait que le beau comte Xavier de Royalez, si gai, si mondain, quelques années auparavant, devenait de plus en plus sauvage et ténébreux.

—Il fait bien de ne pas se marier, murmurait-on, puisqu'il n'aime pas les enfants; pourtant, ses nièces sont si jolies! Ce sont deux bijoux; que peut-on voir de plus gracieux, de plus charmant que ces fillettes si différentes, toutefois, au physique et au moral.

Mais le monde parlait ainsi parce qu'il ne savait pas.

Il ne savait pas ce qu'étaient pour Xavier, ces deux bijoux, les filles de son demi-frère Sigisbert.

Enfin, il ignorait que le comte avait changé de vie et de caractère depuis que la perfidie d'une femme (la seule qu'il eût aimée ou cru aimer), avait fait de lui un misanthrope et un désenchanté.

Et Xavier de Royalez n'avait pas vingt-trois ans.

Il s'absentait fréquemment, soit pour voyager, soit pour se livrer à de grandes chasses dans sa terre de la Vallière; il s'éloignait sans remords, maintenant qu'il voyait sa mère trop occupée et distraite par les babies pour souffrir de son éloignement.

Les jumelles, ces enfants du mensonge, n'absorbaient-elles pas tout le temps, toute la tendresse de la vieille dame?

Puis, tout en continuant à ne leur témoigner que de l'indifférence, il finit par s'habituer à voir ces petits êtres jouer, courir et grandir autour de lui.

Une fois même, il se surprit à lutiner gaiement Fernande et à caresser ses pieds roses, tandis qu'elle s'était sauvée de la nursery, en chemise de nuit; un

autre jour il apporta des bonbons aux deux soeurs; mais il se sentait incliné de préférence vers la brune Fernande, le Diable à quatre comme on la surnommait, car, avec ses réparties étonnantes, ses espiègleries et même ses folles colères de bambine, elle l'amusaient souvent.

Quant à Yseult, Royalez la regardait à peine.

Dès qu'elles atteignirent l'âge de six ans, leurs caractères commencèrent à se dessiner nettement.

Autant Fernande était vive, impérative, orgueilleuse et fantasque, autant Yseult était calme, douce et timide.

A mesure que la première grandissait, sa beauté s'accroissait; ses yeux violents et chauds prenaient un éclat étrange, ses lèvres rougissaient comme la fleur du grenadier, ses noirs sourcils s'épaississaient, ses formes devenaient plus potelées, ses cheveux plus fournis.

Yseult restait un peu plus languissante, ses yeux veloutés éclairaient un visage menu, d'une blancheur de lis; l'or de sa chevelure encadrait un front pensif et un peu mélancolique; son profil promettait une pureté de médaille antique.

On disait de Fernande qu'elle était un volcan et Yseult une eau dormante.

Pendant leurs jeux, c'était toujours Fernande qui commandait; l'autre obéissait, puis aussitôt retombait dans sa rêverie.

Royalez ne pouvait leur pardonner leur existence; et, cependant, il convenait que ces deux créatures délicieuses jetaient un rayon de soleil sur les dernières années de sa mère.

La comtesse était au septième ciel et gâtait affreusement ses petites-filles. Elle aimait à voir traîner çà et là un jouet, une poupée sur le tapis, une chaise de bébé renversée, enfin tout ce qui était un peu d'elles.

Tous les jours, entre quatre et cinq heures, le grand escalier garni d'un chemin de velours et protégé par une rampe ciselée, s'emplit de bruit et de doux gazouillements: c'étaient Fernande et Yseult qui revenaient de la

promenade, et Mme de Royalez se tenait sur le palier du premier étage pour les voir monter; les petites jambes aux mollets nus, avaient peine à atteindre la marche, et l'on s'aidait des arabesques de la rampe; semblables à des agneaux, dans leurs manteaux d'astrakan blanc et sous leurs toques de même fourrure, les jumelles allaient lentement, un peu lasse, poussées et gourmandées par les nounous; les petites voix d'argent, essoufflées par la montée rude à ces pieds mignons, gazouillaient en cherchant les mots qu'on écorchait encore beaucoup, ça a tant de choses à raconter un bébé qui revient de la promenade, apportant de l'air frais sur ses joues de satin.

Et puis, on apercevait grand'mère, on courait à elle, on lui tendait un bec rose, et l'on demandait à goûter.

Quant à leur oncle Xavier, il leur faisait un peu peur; c'était si effrayant, ce grand jeune homme qui avait des moustaches, une voix plus sévère que celle de l'aïeule, et qui les embrassait si rarement. Et puis il fronçait les sourcils lorsqu'on faisait trop de bruit, et lorsque sa bottine rencontrait par hasard un jouet, il le repoussait au loin avec impatience.

Fernande se préoccupait peu de cet oncle redoutable, mais elle semblait plus à l'aise lorsqu'il n'était pas là.

Yseult, elle, quand elle ne le voyait pas demandait toujours de sa douce voix :

—Où donc est l'oncle Xavier?

Et puis, lorsque le soir, le comte prenait son violon et se mettait à faire de la musique au petit salon, après qu'on avait couché les fillettes, Yseult disait à sa soeur du fond de son lit blanc où il lui arrivait de mélodieux échos :

—N'est-ce pas que c'est joli?

A quoi Fernande, moins enthousiaste, répondait en bâillant :

—Je ne sais pas, laisse-moi dormir.

Et Yseult se relevait tout doucement, et, dans sa longue robe de nuit, venait coller à la porte son oreille mignonne pour mieux entendre, car elle raffolait

de la musique et surtout de celle de l'oncle Xavier.

Chose singulière, Yseult préférait ce tuteur silencieux et sévère, qui ne l'embrassait jamais, à l'aïeule, en perpétuelle admiration devant ses petites-filles; elle cherchait son regard, épiait sur son front un signe de mécontentement, devinait ses désirs et aimait sa présence.

Quelquefois, s'enhardissant, si elle le voyait moins rigide qu'à l'ordinaire, Fernande grimpaît sur les genoux de son oncle et fourrageait dans sa moustache avec sa menotte téméraire; mais Yseult ne l'osait pas; le comte était pour elle un peu comme l'Arche-Sainte qu'on vénérât et respectait chez les Hébreux.

Lorsque, au moment des étrennes, Royalez demandait aux fillettes :

— Quel jouet nouveau vous faut-il encore, enfants gâtées?

Fernande après avoir réfléchi, annonçait vingt souhaits aussi excentriques les uns que les autres; Yseult, elle, répondait de son petit accent mélancolique :

—Ce que vous voudrez mon oncle.

Car eût-elle osé dire :

—Ne me donnez pas de joujoux; je préfère aux plus beaux présents un de ces baisers dont vous êtes si avare.

Et, plus que jamais on l'appelait : "l'eau dormante", elle qui ne savait pas seulement avoir une volonté, un désir.

Une des nourrices espagnoles, passée bonne des enfants depuis que celles-ci avaient grandi, s'était fait un devoir de leur raconter que leur oncle Xavier était pour elles comme un sauveur, un dieu; car il les avait ramenées de leur pays alors qu'elles s'y trouvaient orphelines, pauvres et délaissées.

Peu importait cette circonstance à Fernande qui avait le coeur sec, mais Yseult ne l'oubliait pas, et, quoique Royalez fût dur et insensible à son égard, elle lui vouait un culte reconnaissant.

Il ne s'en doutait pas et prêtait moins d'attention à ce petit être délicat et

aimant qu'à son lévrier qui l'eût quitté volontiers pour suivre son caprice.

III

Tandis que les jumelles croissaient, jolies et rieuses, dans le vieil hôtel des Royalez, l'oncle Xavier en était rappelé subitement, son beau-frère venant de mourir à Londres emporté en quarante-huit heures par une congestion cérébrale.

Or, le fils qu'il laissait et qui touchait à ses seize ans, n'avait d'autre parent au monde que le comte de Royalez, le frère de sa mère, et Xavier se hâta de passer le détroit afin de recueillir la tutelle qui lui incombait, tutelle peu agréable, vu les tristes antécédents du jeune homme dont il allait devenir le maître.

Un instant il conçut le projet d'amener l'orphelin à Paris, de le présenter à sa mère qui, désormais, partagerait son affection entre ses trois petits-enfants, et de lui faire achever son éducation en France.

Mais quand il eut vu son neveu et qu'il eut causé une heure avec lui, il abandonna ce plan; Harry Falkman était très beau; il était tout Royalez, et, sauf les yeux qui, chez son oncle, étaient bleus et qu'il avait gris, il semblait le portrait vivant de celui-ci; quoique adolescent encore, il atteignait presque la taille du comte Xavier, ce qui augmentait encore leur ressemblance frappante.

Mais Harry gardait constamment un regard fuyant et faux; sa voix était sourde, sa parole recherchée mais tortueuse; il n'était point sot loin de là, et plutôt à Dieu que le fils de Marguerite de Royalez manquât seulement d'esprit!

Il manquait surtout de cœur: il parla de son père en termes indifférents, de sa mère point du tout; de son aïeule pour dire qu'il comptait hériter d'une part de sa fortune.

Xavier de Royalez en fut écoeuré.

Interrogés, les maîtres répondirent au tuteur que l'avenir du jeune Falkman inspirait les plus vives craintes; son père était mort sans avoir pu éveiller en lui un bon sentiment, malgré tous ses efforts; rebelle à tout avis, fruit sec de l'école, athée d'instinct, Harry n'était pas même honnête.

Déçu dans ses rêves de dévouement, Xavier de Royalez laissa son neveu à Londres où ses professeurs consentirent à le garder encore un an ou deux, quelque tourment que leur donnât cet élève ingrat.

Mais, à peine débarqué en France, le comte reçut un télégramme lui apprenant la fuite clandestine de l'écolier rebelle; furieux, il retourna sur ses pas et s'occupa activement de faire rechercher le fugitif; il en eut enfin des nouvelles; Harry s'était embarqué sur un navire faisant voile pour l'Amérique du Sud; en qualité d'apprenti ou de passager? c'est ce qu'on ne put savoir; et avec quel argent? car au collège il en avait fort peu à sa disposition, et son oncle n'était pas enclin à encourager sa paresse et ses vices en garnissant trop largement sa bourse.

Bref, après d'infructueuses démarches pour faire revenir le tranfuge, Royalez retourna tristement à Paris, où il ne raconta à sa mère qu'une partie de la vérité; elle ne devait jamais connaître son petit-fils.

Quant au comte Xavier, il tenta d'oublier cette honte de la famille; seconde honte, hélas!

IV

La comtesse de Royalez s'éteignit doucement, un soir, entre son fils et ses petites-filles; celles-ci, qui entamaient leurs dix ans, pouvaient comprendre la perte qu'elles faisaient, et elles pleurèrent beaucoup.

Seulement, au bout de trois jours, Fernande recouvra sa gaieté; pour cette âme frivole et égoïste l'oubli venait

vite. Yseult demeura triste bien des mois.

Le comte Xavier éprouva un violent chagrin : sa mère composait pour lui toute sa famille, puisque ses nièces ne lui étaient rien, et il se sentait plus seul et plus mélancolique que jamais.

Et dire que ces enfants maudites lui restaient sur les bras ! que la loi lui en conférait la tutelle, et que la comtesse mourante lui avait dit :

“Xavier, tu n’as pas jusqu’à présent témoigné beaucoup d’affection à Fernande et à Yseult ; jure-moi de les aimer, de les protéger quand je ne serai plus ; considère-les comme tes filles.”

Et, en voyant le geste d’énergique dénégation que faisait son fils à ces mots :

“Mais qu’as-tu donc contre elles ? demanda la pauvre femme ; elles sont gentilles et jolies, elles sont surtout les enfants de ton frère... Vous vous aimiez tant autrefois, Sigisbert et toi ; pourquoi repousserais-tu ces petites filles ? Pense qu’elles sont de ton sang. Xavier tu bondis ? Ah ! je devine ; c’est la malheureuse Carmen que tu avais en aversion ; mais il faut pardonner aux morts, mon enfant ; moi j’ai bien pardonné. Ecoute, tu es intelligent et sérieux, élève ces mignonnes, qui seront tiennes, dans l’amour du bien et le respect du nom ; Royalez a pu mésallier, mais il n’y a pas de souillure dans la famille. Promets-moi de ne point les éloigner de toi, ne les mets pas en pension ; la séquestration serait funeste surtout à Fernande qui est un petit cheval indompté. Place auprès d’elle, une personne âgée et respectable qui leur donne une bonne éducation et de bons exemples. Jure-moi d’accomplir tous mes désirs, si tu veux me voir mourir en paix.”

Et, encore une fois, Xavier promit pour ne pas faire souffrir cette mère aimée qui était exigeante sans le savoir.

Lorsque tout fut fini et que le jeune comte se retrouva solitaire dans l’hôtel silencieux (car on avait éloigné les jumelles pendant les jours qui suivirent la triste cérémonie), il sentit comme un

voile de plomb tomber sur son âme.

Non seulement il avait perdu tout ce qui lui était cher, mais encore il lui fallait subir cette odieuse tutelle qui jetait dans sa vie pour de longues années encore, ces enfants d’une étrangère qu’il ne pouvait regarder sans honte !

Eh ! qu’avait-il besoin de traîner ce boulet insupportable ? Ne pouvait-il les mettre au couvent jusqu’à leur majorité, et là s’en débarrasser de nouveau en leur faisant une modeste rente pour les aider à vivre dans un coin retiré de la province. Au moins il ne souffrirait pas de leur présence continue, il n’entendrait pas sans cesse l’appeler : “Mon oncle !” ces bouches roses, faites, comme celle de leur mère, pour le mensonge et la perfidie !

Mais non il ne pouvait agir ainsi puisqu’il avait juré à leur aïeule mourante de les conserver près de lui. Dieu ! l’horrible tâche ; du moins il ne les aimerait pas ; il ne se sentait pas le courage d’accomplir cette partie d’une promesse arrachée à sa pitié.

Il finit, à force de réflexions, par former un plan qui, sans alarmer sa conscience d’homme d’honneur le mettait à l’abri d’une vie côte à côte avec les enfants de Carmen : Sa belle terre de la Vallière, toujours inhabitée, réclamaient un oeil vigilant et une main ferme pour demeurer entretenue ; Royalez trouverait une femme capable de diriger la maison, de commander aux domestiques et d’élever Fernande et Yseult. Celles-ci habiteraient la campagne et y prendraient des goûts simples ; elles avaient été gâtées par leur grand-mère ; mais maintenant on allait leur montrer que la vie n’est pas une partie de plaisir.

Pendant ce temps, il pourrait se livrer à sa passion pour les voyages et visiter l’Orient et l’Extrême-Orient qu’il désirait tant connaître. Il reviendrait bien tard, calme, apaisé, pour envisager de sang-froid l’avenir de celles qui lui étaient confiées.

Le plus difficile était de trouver une institutrice telle qu’il la désirait ; en-

fin, avec l'aide de quelques anciennes amies de sa mère, il découvrit la perle souhaitée: une veuve de quarante ans, qui aimait la jeunesse et savait s'égarer à propos pour se mettre au diapason de ses élèves, sérieuse et pratique à la fois, de façon à conduire parfaitement cette maison sans maîtresse.

Mme Léotar avait une tenue pleine de dignité, une instruction complète; elle parlait l'anglais et l'italien, dessinait un peu et était excellente musicienne.

Royalez lui offrit des appointements magnifiques, dans sa joie d'avoir rencontré un sujet aussi accompli, et il installa à la Vallière le trio destiné désormais à ne plus quitter ce pays.

Il dut passer encore dix-huit mois à Paris avant de fermer l'hôtel de la rue Saint-Dominique, car il avait à régler diverses affaires d'intérêt.

Puis il abandonna la France avec un inexprimable allègement, environ à l'époque où Fernande et Yseult se préparaient à leur première communion: elles avaient donc entre onze et douze ans; ce n'étaient presque plus des petites filles.

Royalez mit cinq années à parcourir la Chine, les Indes, les deux Turquie et l'Amérique.

Quand la nostalgie du pays le saisit, il débarqua un beau jour au Hâvre et se trouva le lendemain à Paris avec une joie indicible.

Il avait alors trente-huit ans; sa beauté mâle et sérieuse s'était développée avec ampleur, faisant ressortir piétrement les petits messieurs de la haute-gomme qui mettent leur gloire à porter des habits de groom et des cravates du "Carnaval de Venise".

Il gardait toujours son visage et sa tournure de grand seigneur, avec cette ombre de nonchalance aristocratique qui n'est que de surface et cache souvent une énergie indomptable.

Malgré son air tranquille et grave il paraissait plus jeune que son âge, mais les cheveux encore noirs et soyeux, s'éclaircissaient sur son front plein de nobles pensées.

Sa voix était toujours si harmonieuse et si vibrante que lorsqu'il parlait on en conservait dans l'oreille l'écho moëlleux. Ses membres avaient une forme si parfaite qu'un sculpteur l'eût pris pour modèle.

Et ce qui ajoutait sans contredit à sa grâce de charmeur, c'est qu'il était dénué de toute fatuité, chose rare dans notre siècle d'orgueil.

Il avait de l'esprit et ne cherchait pas à en faire; on l'admirait et il ne s'admirait pas; c'était peut-être ce qui contribuait à donner à ses actes et à ses manières cette grandeur simple qu'on aimait tant.

Et puis, chose rare aussi, il savait parler sur des sujets autres que les canons de salons, le turf et les romans à la mode; et cependant il intéressait.

Néanmoins, et quelques instances qu'on lui fit, il ne se plongea point dans le tourbillon mondain tout délaissé depuis plus de dix ans.

Il aimait la musique et fréquenta l'Opéra; il revit quelques amis, accepta quelques invitations et en refusa beaucoup; mais il se souciait peu des fêtes à grand branle-bas; il avait mené jadis assez de cotillons pour en être las; aussi, lorsqu'il crut avoir rempli ses devoirs envers la société, il pensa tout à coup, non à ses nièces, mais à sa terre de la Vallière, si aimée, où il avait joué tout enfant, puis promené ses rêves d'amoureux, et où l'appelait le souvenir de sa mère. C'était comme une voix longtemps éteinte en lui qui s'éveillait soudain.

Avec une joie de collégien il fit ses préparatifs pour la Touraine; il n'y avait qu'une ombre à son bonheur: Fernande et Yseult.

Allaient-elles être encombrantes, ennuyeuses, gênantes, ces petites filles!... Ah! quelle croix! Dieu! quelle croix! Et n'avoir pu éclaircir le mystère de leur origine!...

Tous les mois régulièrement Mme Léotar lui donnait, en une lettre concise, des nouvelles de la maison et des jumelles.

Tout marchait bien ; Yseult procurait beaucoup de satisfaction sous tous les rapports ; elle était douce, prévenante, affectueuse, et montrait du goût pour les arts.

Fernande promettait de devenir une beauté, mais son caractère ne s'améliorait pas ; elle s'emportait facilement, parlait aux domestiques sur un ton impérial, ignorait ce que c'est qu'obéir et passait de longues heures devant son miroir.

Après chacune de ces lectures, qui ne l'émouvaient guère, le comte pliait tranquillement la missive et l'ajoutait aux précédentes.

Il ne prévint personne de son arrivée et surgit à l'improviste à la gare de Fondettes, où il loua un mauvais phatéon qui le conduisit à la Vallière.

Seulement il congédia voiture et cocher à l'entrée du parc et suivit seul les sentiers perdus ; il voulait les revoir avant les visages étrangers qui ne lui rappelaient rien.

V

Tout en rêvassant, reporté malgré lui aux années écoulées, il avait pris, sans presque s'en apercevoir, le chemin du bois ; ravi de retrouver le ruisseau qui roulait ses perles sur un lit de cailloux blancs et faisait son bonheur quand il était petit garçon, il s'arrêta pour le mieux contempler.

Soudain, au murmure de l'eau se mêla le bruit lointain d'un sabot de cheval : Royalez prêta l'oreille ; un instant après, une jument blanche déboucha du sentier, menée bon train par une jeune amazone dont le voile déchiré prouvait qu'elle avait dû en laisser des lambeaux aux branchettes des arbres.

Arrivée au ruisseau, elle fit stopper sa monture et jeta sur l'étranger le regard hardi de ses grands yeux sombres.

Pour le dévisager ainsi, il fallait qu'elle eût peu l'habitude de rencon-

trer des promeneurs dans ce parc silencieux ; elle ne semblait pas le moins du monde décontenancée.

—Paix, Stamboul, dit-elle, impérieuse, en contenant l'animal qui s'ébrouait.

Dans le geste qu'elle fit pour serrer les rênes, sa cravache glissa à terre.

Royalez se baissa pour la ramasser.

L'amazone remercia à peine, en femme habituée à être prévenue et servie.

Elle allait reprendre sa course, lorsque, se ravissant :

—Vous êtes sans doute égaré, monsieur ? dit-elle, vous ignorez peut-être que ce bois est une propriété privée ?

—Je ne l'ignore pas, répondit Royalez qui goûtait un malin plaisir à intriquer son interlocutrice ; j'ai l'autorisation du maître de ces lieux de me promener ici.

Elle leva son petit nez insolent et se mit à rire, ce qui découvrit des dents magnifiques.

—Le maître de ces lieux ? alors vous l'avez rencontré en Océanie ou au Japon, car il y a longtemps qu'il est loin d'ici.

—En effet, je l'ai vu non au Japon, non en Océanie, où il n'a jamais mis les pieds, mais au Caire.

—Vraiment !

Elle jeta au voyageur un regard incrédule et fit faire deux pas à sa monture.

Royalez voulut lui donner une petite leçon :

—N'avez-vous pas peur de chevaucher ainsi seule dans ces bois, sans protecteur, et avec un cheval qui ne paraît pas facile ?

Elle eut un geste intraduisible.

—Je suis chez moi partout, répliqua-t-elle avec hauteur ; les montures les plus difficiles ne m'effraient pas ; et puis je me garde seule.

Là-dessus elle inclina légèrement la tête et cravacha Stamboul qui reprit le galop.

Royalez abandonna le bois à son tour, emportant de cette vision de quelques minutes un souvenir étrange.

En conversant avec la jeune amazo-

ne, il avait saisi les détails de cette beauté sans défaut, campée fièrement sur sa jument, là en plein soleil.

Cette délicieuse évaporée était superbe en effet avec son teint ambré animé de vives couleurs, avec ses yeux incandescents, sa bouche rouge, ses traits corrects, ses cheveux d'un noir bleu s'échappant en boucles rebelles du petit chapeau d'amazone, et même avec ce ton cavalier qui nuit pourtant aux jeunes filles.

Il se dirigea vers l'aile du château où il ne pouvait être aperçu; arrivé en incognito, il voulait suivre son rôle jusqu'au bout.

Chemin faisant, il humait avec délice cet air d'un home qu'il ne connaissait plus depuis longtemps; les petites fleurs du lilas, tombées sous les arbustes, formaient un tapis violet; l'atmosphère embaumait, le feuillage donnait une ombre douce; sur la terrasse aux azalées, le jardinier sifflait une chanson en travaillant les plates-bandes.

Royalez s'approcha d'une fenêtre du salon et regarda à l'intérieur: le piano chantait sous les doigts savant, d'une musicienne.

—Une des enfants, sans doute pensa le comte.

Devant le clavier, en effet, était assise une jeune fille de seize à dix-sept ans; Royalez ne voyait d'elle qu'une nuque blanche comme du lait, où bouclaient des cheveux blonds; ces cheveux relevés au sommet d'une petite tête ainsi que les têtes grecques, y formaient comme un casque d'or par leur profusion et leur couleur magnifique; puis, une taille encore frêle mais charmante, et de mignonnes épaules d'une coupe gracieuse sous l'étoffe légère du corsage.

—C'est Yseult, se dit le comte Xavier.

Il avait raison. Elle jouait une mélodie de Schumann avec une expression qui eût ravi l'auteur lui-même s'il eût pu l'entendre.

Cette enfant était la musique incarnée, et Mme Léotar, assise un peu loin dans un fauteuil, avait laissé tomber

son tricot sur ses genoux pour la mieux écouter.

Une porte s'ouvrit brusquement et une superbe fille brune apparut.

—Tiens! fit Royalez, l'amazone de tout à l'heure!

C'était bien l'amazone du bois; elle avait ôté son petit chapeau et levait haut son front orgueilleux; ses lèvres rouges exprimaient la résolution et le dédain; elle tenait relevée sur son bras la traîne de sa longue jupe bleue, et sa petite main gantée tordait nerveusement sa cravache souple.

—Toujours des romances mystiques, Yseult dit-elle avec humeur.

La blondine se retourna et un sourire délicieux éclaira ses traits purs.

—Oh! Fernande, répondit-elle scandalisée, ne pas aimer Schumann!

Royalez tressaillit derrière sa persienne; c'était donc sa nièce, l'intrépide amazone?

Au fait oui; il retrouvait dans les lignes arrêtées de ce visage de femme la coupe correcte de la petite Fernande d'autrefois.

La voix grave de Mme Léotar s'éleva alors:

—Fernande, je vous ferai observer que vous ne m'avez pas dit bonjour ce matin.

Boudeuse, la jeune fille présenta son front à la vieille dame.

—Et puis, continua celle-ci, vous avez profité de ce que la migraine me retenait au lit pour désobéir encore une fois et courir les bois seule à cheval.

Fernande haussa légèrement les épaules:

—Oh! fit-elle, James est assommant; il est trop vieux, on ne peut galoper avec lui; d'ailleurs je suis assez grande pour me promener toute seule.

—C'est justement pour cela que vous devez être accompagnée; vous pouvez faire de mauvaises rencontres.

Fernande, qui ne paraissait pas très contrite, éclata de rire.

—Au fait, je viens d'en faire une rencontre; un gentleman, ma fois très bien, qui semblait être chez lui et qui...

—Et qui avait le droit d'y être, ma

nièce! prononça une voix mâle et gai.

C'était le comte. Il avait gagné la porte fenêtre ouvrant sur la terrasse et se montrait soudain aux trois femmes ébahies.

Il vint d'abord à Mme Léotar, la main tendue. La digne femme le reconnut aussitôt.

—Le gentleman de tout à l'heure, murmura Fernandé!

Yseult, elle, devint toute pâle.

—Mon oncle? s'écria-t-elle, oh! quel bonheur!

—Oh! mon oncle?... reprit Fernandé en fronçant un sourcil olympien, car elle trouvait peu correcte cette manière de revenir au home après une si longue absence.

Est-ce qu'il n'aurait pas dû se faire annoncer, au lieu de tomber à l'improviste dans ce petit intérieur tranquille?

Fernandé était amie du faste, des grandes scènes, du luxe; et puis, disons-le, elle craignait un peu que cet étranger, son tuteur, dont elle se rappelait les sévérités passées, ne vint entraver ses caprices et mâter sa volonté.

La connaissance fut promptement refaite: Yseult embrassa Royalez avec tendresse: moins aimante et plus farouche, Fernandé lui permit à peine d'effleurer de ses moustaches son front orgueilleux.

—Eh bien, madame, êtes-vous contente de ces fillettes? demanda ensuite le comte à Mme Léotar.

La veuve fit l'éloge d'Yseult; puis en parlant de sa seconde élève, elle soupira et balbutia quelque chose de vague.

Elle n'avait aucun bien à dire de Fernandé, mais elle jugea que le moment de l'arrivée n'était pas opportun pour exposer ses griefs.

Le déjeuner fut très gai; Yseult causait peu, mais ses grands yeux d'azur foncé se reportaient fréquemment sur son tuteur.

Mise en bonne humeur par la présence d'un quatrième convive, Fernandé fit des frais d'esprit et fut éteincelante d'entraîn.

Pris sous le charme, Royalez écoutait cette voix métallique, un peu dure, qui raillait sans pitié son prochain, quoique avec beaucoup d'esprit; il ne pouvait détourner son regard de ce visage superbe qui l'éblouissait.

Après le repas, Mme Léotar se retira pour donner quelques ordres, et l'oncle demeura avec ses nièces.

Ils se promenaient tous les trois dans le parc; Royalez rappela en riant la scène du matin, et Fernandé s'égayait de ce qu'il n'avait pas reconnu sa pupille.

—C'eût été chose difficile, répondit le comte, j'ai quitté une bambine en robe courte pour retrouver une belle jeune fille, presque une femme.

—Je sais bien, répliqua Fernandé du ton d'une personne habituée à sa beauté.

—Ah! vous le savez bien? Est-ce qu'on vous fait des compliments?

—Mais oui.

—Qui donc? car je ne suppose pas que les chevaliers errants abondent dans votre Thébàide.

—Hélas! non. Mais mon miroir parle, ainsi que les regards d'admiration des passants.

—Fernandé, je crois que vous êtes coquette.

—Mais oui, et j'en ai le droit, répondit l'orgueilleuse créature.

Royalez la dévisagea, stupéfait: eh! quoi, voilà ce qu'en avait fait l'éducation austère qu'il avait cru leur donner.

—Quels sont donc vos goûts, Fernandé? reprit-il, amusé au fond par cette franche déclaration de ses défauts.

—Mes goûts? oh! briller, plaire, être admirée et jalouée, être riche, heureuse...

—Heureuse? de quelle façon?

—Mon Dieu, je vous le dit: avoir beaucoup d'argent à dépenser, de magnifiques diamants, des toilettes à éclipser mes pareilles, et rester belle le plus longtemps possible.

Royalez, demeura pensif une minute, puis, se tournant vers Yseult qui était silencieuse:

—Et vous, Yseult; quels sont vos rêves d'avenir?

—Moi, je voudrais une vie paisible où je ferais beaucoup d'heureux, et où j'aimerais et serais aimée.

Royalez sourit sans regarder l'enfant.

—Je vois que vous êtes toutes les deux, quoique dans un sens différent, des petites filles romanesques, dit-il. J'aurais cru que Mme Léotar ferait de vous des femmes positives.

—Mme Léotar est parfaite! s'écria Yseult; si nous sommes ce que nous sommes, la faute n'en est qu'à nous, car elle a tout fait pour nous rendre bonnes.

—C'est bien, Yseult, reprit le comte, c'est bien de défendre vos amis et de se montrer reconnaissante envers ceux qui se sont occupés de vous: ce que je disais était pour plaisanter. Et vous Fernande, aimez-vous autant votre institutrice?

Fernande allongea ses lèvres rouges:

—Moi, fit-elle, je n'ai pas l'engouement si facile que ma soeur. Mme Léotar est souvent ennuyeuse et contraariante; ainsi, elle n'a pas voulu m'élever à l'anglaise: elle se figure que j'ai encore douze ans et que j'ai besoin de tutelle, quand, en réalité, je suis d'âge à m'en passer.

—Vous me paraissez très indépendante.

—L'indépendance est une belle et bonne chose! s'écria Fernande, en arrachant de sa tige une magnifique rose qui semblait s'offrir à la main du passant.

Tout à coup, le comte aperçut une sorte de procession qui venait de la grille et semblait se diriger vers le château.

—Qu'est-ce que cela? demanda-t-il, on dirait un pensionnat.

—Oh! fit dédaigneusement Fernande, c'est jeudi, le jour des pauvres; Yseult a la toquade de la charité. Figurez-vous, mon oncle, que, une fois par semaine, elle réunit les enfants de l'école, au moins les plus indigentes, et elle leur accorde deux heures de récréation dans le jardin du nord; puis elle

distribue des brioches et des vêtements achetés sur ces propres économies.

—C'est très bien, cela, mignonne, dit Royalez en passant la main sur la tête dorée de la jeune fille.

Yseult rougit sous cette caresse, et suppliante:

—Maintenant que vous êtes de retour, mon oncle, vous ne m'empêcherez pas de continuer? Ces pauvres petites attendent leur congé du jeudi comme une fête, et...

—Non seulement je ne vous en empêcherais pas, Yseult, mais encore je m'engage à fournir le goûter du jeudi; vos protégées n'y perdront pas.

—Merci mon oncle.

—Moi, reprit Fernande de sa voix pleine de mépris, je trouve fort déplaisante cette troupe de sauvageonnes qui sont mal mises et parlent mal. Les pauvres, dans un lieu coquet et somptueux, me font l'effet de haillons sordides semés dans un parterre de plantes rares.

—Oh! s'écria Yseult, est-ce leur faute s'ils sont nés sans fortune? Raison de plus pour les soulager, nous qui avons le bien-être et les douceurs de la vie.

—Yseult est "peuple"! fit la belle fille brune avec plus de dédain encore. Croyez-vous, mon oncle, qu'elle embrasse les marmots barbouillés et mal peignés, et va faire la soupe des vieilles femmes malades, ou s'asseoir à leur chevet pour leur raconter je ne sais quoi?

—Yseult est un ange, dit le comte de sa voix harmonieuse et grave; que ne l'imitiez-vous, Fernande, au lieu de parler comme vous venez de le faire? Vous voulez donc que je vous croie le coeur dur?

Elle répliqua avec son sang-froid un peu cynique.

—J'aime mieux ne pas lui ressembler elle est une eau dormante, elle est "peuple", encore une fois; moi je hais la pauvreté, les larmes, enfin tout ce qui est triste et laid. Je suis aristocratique jusqu'au bout des ongles.

—Ne dites pas cela, s'écria le comte avec fougue; Fernande, votre mère n'était pas noble.

La jeune fille mordit ses lèvres pourpres, puis repartit :

—Mais mon père l'était!

—Hélas! pensa Royalez, qui peut dire qu'elle était sa mère? et Dieu sait qui est son père!

—Je tiens de lui, continua Fernande, moi je n'ai rien de ma mère, je suis une vraie Royalez.

Secoué par un frisson de révolte, le comte Xavier tressaillit et son visage devint pâle; il saisit le bras de Fernande et le pressant violemment :

—Ne prononcez jamais ces mots, vous entendez, jamais! murmura-t-il, les dents serrées.

Effrayée, l'enfant se tut. Yseult ramena adroitement la conversation sur un autre sujet; mais son oncle gardait les sourcils froncés, les traits sévères, comme autrefois.

Il avait semé dans les contrées parcourues son ressentiment contre Carmen et ses deux jumelles; il revenait chez lui avec des pensées de miséricorde et d'oubli, et voilà que cette folle créature, en jouant à plaisir à l'égoïste et à l'orgueilleuse, renversait toutes ses bonnes résolutions et lui remémorait son origine équivoque.

Il leva les yeux sur elle.

Boudeuse, elle déchiquetait entre ses doigts fins les pétales d'une fleur parfumée; mais, même ainsi, elle était si jolie, avec ses yeux sombres qui lançaient des éclairs, et ses cheveux noirs moussants très bas sur le front, qu'il sentit s'évanouir toute sa colère; ils reprirent leur causerie amicale, et, sentant qu'elle avait quelque chose à réparer, Fernande se montra aimable.

—Mon cher tuteur, dit-elle, en se penchant familièrement au bras qu'il ne lui offrait pas, je suis bien contente que vous soyez de retour.

—Vraiment? et vous, Yseult?

L'enfant ne répondit point, mais elle leva sur Royalez ses grands yeux bleus où rayonnait une joie intense.

—Parce que, continua Fernande, vous allez nous arracher à la vie de cloître que nous menons ici...

—Je croyais qu'elle était fort douce?

fit le comte avec un sourire.

—Oh! oui, dit Yseult.

—Trop douce, écoeurante, mon oncle, s'écria Fernande avec une grimace éloquente; je veux m'amuser; vous ne mènerez dans le monde, n'est-ce pas?

—Vous vous figurez donc que je viens vivre avec vous? répondit Royalez.

Du côté d'Yseult on entendit un faible soupir. Sa soeur frappa du pied.

—Vous le devez, cria-t-elle, vous ne devez pas toujours nous tenir enfermées comme dans un couvent; il faudra bien que nous nous mariions: donc vous serez obligé de nous conduire à Paris.

Puis, s'apercevant qu'il recommençait à s'irriter devant ce sans-gêne d'enfant gâtée, calme, ensorcelante, elle jeta ses beaux bras autour du cou de son oncle et approcha ses lèvres fraîches de sa joue mâle.

Il ne la gronda pas, il était sous le charme.

—Je causerai de votre avenir avec Mme Léotar, dit-il enfin, mais rappelez-vous que vous n'êtes encore que des petites filles, et que vous n'avez pas à songer aux fêtes mondaines, et encore moins au mariage.

Là-dessus, il alla trouver l'institutrice de ses nièces, et Yseult courut à ses protégées.

VI

L'été s'écoulait, et le comte Xavier de Royalez, qui avait projeté un nouveau voyage, ne parlait plus de repartir. La Vallière lui plaisait sans doute et la présence de ses nièces lui était agréable, car il n'allait que rarement à Paris.

D'ailleurs, Paris en juillet n'offre pas beaucoup d'attraits.

Quelques jours après son arrivée, le soir, tandis que les deux soeurs s'étendaient dans leurs lits jumeaux, Fernande demanda à Yseult.

—Comment le trouves-tu?

—Qui ?

—Notre oncle, notre tuteur.

—Oh ! fit la blondine avec enthousiasme, il est bon et il est beau.

—Beau, je ne dis pas, quoiqu'il ne soit plus de première jeunesse à présent. Bon ? nous verrons ça ; je le proclamerai exquis lorsqu'il fera ce que je désire.

—Et que désires-tu donc ? N'a-t-il pas tout fait pour nous, déjà ? Il nous a donné une éducation distinguée, nous a laissées à une vie douce et facile quand il pouvait nous mettre en pension ; nous avons eu les jouets à foison ; la plupart de nos fantaisies ont été satisfaites, nos...

—Mais ça ne me suffit pas à moi ! C'était bon quand j'étais une enfant, tout cela ! Maintenant que me voilà une jeune fille, il me faut Paris et ses fêtes splendides, puis les saisons à Trouville ou à Biarritz, les soirées passées au théâtre...

A quoi donc nous serviraient nos beaux cheveux et nos grands yeux, si ce n'est à nous montrer, à nous faire admirer ?

—Mais moi je n'y tiens pas, fit Yseult avec un bâillement d'ennui qui montra ses dents de perles et ses gencives roses.

En effet, que lui importait tout cela ? Il n'y avait pas un atome de coquetterie dans cette âme angélique ; pourvu qu'elle pût aimer et se dévouer, que lui faisait l'admiration d'autrui ?

—Toi, tu ne seras jamais qu'une eau dormante, fit la brune Fernande avec dédain. Moi je suis créée pour autre chose, pour le succès, le triomphe, l'encens.

Yseult ne répondit pas, étonnée de cet orgueil sauvage et incompréhensible pour elle.

—Ecoute, reprit Fernande en s'accroupissant sur les soyeuses couvertures il faut que je te fasse part d'un secret que j'ai surpris.

—Comment cela.

—Quand je dis un secret j'exagère ; c'est un lambeau de conversation entre Mme Léotard et l'oncle Xavier.

—Oh ! Fernande, s'écria Yseult, tu as écouté aux portes ?

Elle savait sa soeur capable de tout. Fernande haussa les épaules.

—Laisse donc de côté tes ridicules scrupules, Yseult. On parlait de nous, il fallait bien savoir. Or, te doutais-tu de cela ; nous sommes pauvres.

—Mais oui, je m'en doutais. Mme Léotard nous répète sans cesse que nous devons tout à mon oncle.

—Mme Léotard rabâche et ne sais pas toujours ce qu'elle dit.

—Oh ! Fernande ! traiter ainsi notre meilleure amie !

—Parle pour toi, tu es sa favorite et tu fais d'elle une merveille ; moi je lui trouve des idées bourgeoises et étroites. L'essentiel est ceci : nous sommes pauvres.

—Mais nous ne sommes pas plus à plaindre pour cela, ma petite soeur, puisque mon oncle subvient à tous nos besoins.

—Oui, mais ça c'est le nécessaire avec un peu de superflu, je le veux bien ! Or, à moi il faut, je le répète, le luxe fou, envié, le tourbillon mondain.

—Comment veux-tu avoir cela, Fernande ?

—Voilà mon plan ; je vais être très gentille, avec mon oncle ; mais gentille, là, comme tu ne m'as jamais vue.

Ainsi je l'amènerai à mes fins ; c'est si facile à ensorecler, un homme, quand on sait faire.

Yseult ouvrit tout grands ses yeux bleus. Moins femme que sa soeur, elle ne comprenait pas ses détours ; rusée comme un petit renard, Fernande était apte à tromper tout le monde, tandis qu'Yseult allait droit.

—Alors, continua la folle enfant, il nous emmènera à Paris, à Trouville, à... je ne sais plus où, enfin, partout où l'on s'amuse.

—Et tu y gagneras des goûts de luxe et de dépense, quand tu dois mener une vie simple.

Fernande leva ses bras au ciel dans un geste tragique.

—Où prends-tu que je vais mener

une vie simple, mon Dieu? s'écria-t-elle. Me vois-tu tirant l'aiguille pour gagner mon pain? Mon oncle nous donnera une dot, tu comprends bien; c'est son devoir, et, si minime que soit cette dot, les demoiselles de Royalez trouveront chaussure à leur pied. Moi, d'abord, je veux être marquise ou duchesse.

Yselut eut un frais éclat de rire.

—Je ne dis pas que tu doives te mésallier, fit-elle, mais avant de te voir marquise ou duchesse il peut se passer des années. En fait de marquis, nous ne connaissons que le vieux M. de Vassy; en fait de duc que M. d'Altenont qui a au moins cinquante ans.

—Il n'a pas cinquante ans, Yseult, et puis il y en a d'autres que lui dans le monde. Après tout, le duc d'Altenont n'est pas de beaucoup plus âgé que notre oncle.

—Oh! s'écria Yseult indignée, si l'oncle Xavier est autour de la quarantaine, son visage ne porte pas plus de trente ans. Tu le prends pour un patriarche, je crois.

Fernande se mit à rire à son tour.

—Il serait flatté, sais-tu, s'il t'entendait; en fin de comptes, c'est en nous produisant, comme dit Mme Martelli, la mère de nos amies, qu'on marie ses enfants; donc mon plan est bon. D'ailleurs, nous ne pouvons toujours vivre comme nous vivons, des orphelines, c'est délicat; mon oncle est encore assez jeune pour se marier; que deviendrons-nous alors?

—Tu crois? fit vivement Yseult en se dressant sur ses oreillers.

—Si je crois, quoi?

—Que mon oncle se marierait?

—Pourquoi pas? ça ne doit pas l'amuser de jouer toujours au père de famille sans en avoir les bénéfices; nous ne sommes pas ses véritables filles, il peut avoir envie de se créer un intérieur, et il lui sera facile de satisfaire cette envie; il a tout ce qu'il faut pour plaire: la fortune, le nom, l'extérieur.

—Et ses nobles qualités, Fernande.

—Et ses nobles qualités, comme tu

dis. Il paraît qu'il est très aimé dans le monde et qu'il y tournerait encore bien des têtes s'il daignait le vouloir. Il monte supérieurement à cheval, et il passait autrefois pour un homme d'épée accompli.

Yseult savait tout cela, et de plus elle savait que ce charmeur possédait de belles et puissantes vertus d'honneur, de vaillance, de générosité. Elle l'avait connu doux avec sa mère, modeste en ses succès, libéral envers les malheureux, tolérant avec tous.

Il y avait longtemps qu'elle le chérissait, ce tuteur aimable, la petite Yseult, dans le silence de son cœur, sans le divulguer à personne; on aurait ri si l'on avait su! Elle ne le disait même pas à sa soeur, cette folle qui s'aimait d'abord avant tout.

Et maintenant que s'éveillait son cœur de jeune fille, de femme même, elle pensait sans savoir ce qu'il y avait au fond de cet aveu:

“Celui-là est le seul être duquel, jusqu'à présent, j'aie reçu de la joie ou de la peine; je n'en trouverai pas de plus digne que lui de mon admiration. Dieu l'a fait, puis a brisé le moule. Est-ce que tout le monde ne dit pas qu'il est au-dessus de tous?”

Pauvre petite Yseult! elle le chérissait en effet, comme un être surnaturel; la force et la beauté de ce mâle visage la charmaient; ses qualités exquises la touchaient profondément; il était pour elle plus qu'un mortel.

Mais elle était mal payée de retour, elle restait l'effacée, “l'eau qui dort”; Fernande accaparait tout Royalez.

Les natures peu élevées, a-t-on dit quelque part, préférèrent la domination à la tendresse.

Fernande cherchait avant tout à dominer, afin de tirer le plus grand profit possible de cet esclave qu'elle devenait gagné par sa beauté jeune et hardie.

Yseult demeurait dans l'ombre, se dévouait sans bruit et sans qu'on le sût.

Mais combien souvent elle pleura en voyant la partialité involontaire de

son tuteur ! Pour Fernande les caresses, les attentions courtoises, les sourires, les regards admiratifs.

Le jour de sa fête, Fernande fut gâtée outre mesure ; son oncle la combla de présents ruineux.

Six semaines après environ, eut lieu celle d'Yseult.

Mme Léotar lui fit cadeau d'une boîte à aquarelle, mais elle trouva son élève favorite toute triste.

—C'était ma fête et il m'a oubliée, lui dit l'enfant avec un soupir.

Néanmoins, elle n'éprouvait ni rancune contre cet homme partial, aveugle sans le savoir, ni jalouse contre sa soeur, l'accapareuse, l'enjoleuse.

—Si seulement j'étais aussi jolie qu'elle, murmurait-elle, sans se douter que sa beauté à elle était infiniment plus fine, plus distinguée que l'éclat trop capiteux de Fernande.

—Si j'avais son esprit ! disait-elle aussi.

Il est vrai que Fernande avait des saillies originales qui amusaient Royalez ; cette sagesse jouait parfois avec cette folie ; il l'écoutait avec une indulgence un peu railleuse, trouvant délicieux chaque mot qui tombait de ses lèvres.

Mais il ne remarquait pas qu'Yseult possédait le charme suave, l'intelligence profonde et non superficielle, enfin les talents sérieux qui mettaient cette jeune fille au-dessus de ses pareilles.

Et puis, elle avait ce qui est plus adorable encore : la bonté.

Fernande était dure de coeur, impérieuse avec les domestiques, et elle fermait sa bourse aux indigents.

De plus, elle n'avait aucune pitié ; quelque exemple qu'elle eût sous les yeux de son institutrice et de sa soeur qui savaient prier et priaient avec toute leur âme, Fernande bâillait à l'église, gardant le coeur aussi sec que les lèvres, raillant les cérémonies trop longues à son avis ; et enfin elle ne remplissait ses devoirs de chrétienne qu'avec ennui et indifférence, tandis qu'Yseult y apportait une ferveur d'ange.

Vainement Mme Léotar tentait de lui

mettre entre les mains un de ces ouvrages simples destiné à recouvrir les membres frileux d'un pauvre bébé, ou ceux d'une vieille femme infirme ; Fernande rejetait ce travail en disant :

—Je ne dois faire que de jolies broderies ou de belle tapisseries aux couleurs riantes ; tout le reste me fatigue les doigts et m'attriste les yeux.

Et lorsque, mécontente, elle conta ses griefs, à sa soeur en lui répondant pour la vingtième fois qu'elle n'avait qu'un désir : changer de vie, qu'elle s'ennuyait à mourir et voulait quitter La Vallière, Yseult ne lui répondait pas, mais elle pensait :

—Comment oses-tu te plaindre, toi la plus aimée, donc la plus heureuse ?

Mme Léotar gémissait tout bas sur cette préférence si marquée entre ses deux élèves ; elle connaissait Fernande à fond, souffrant de cet orgueil de déesse que le comte encourageait malgré lui, de cet égoïsme incurable, écoeurant ; elle se demandait avec un étonnement mêlé d'un peu de dédain comment un homme aussi intelligent que Royalez pouvait trouver quelque charme en Fernande, âme insignifiante et vide habitant un corps gracieux, et passer sans la voir à côté d'une nature exquise et rare comme Yseult.

Mais Royalez était aveugle parce qu'il était homme et, partant, faible comme beaucoup de ses pareils, il se laissait séduire par un éclat factice, une ivresse dangereuse qui lui préparait un triste réveil.

Maintenant il n'interrogeait plus le visage de ses nièces en se posant la terrible question : "Laquelle est Royalez ? Laquelle a droit à ma tendresse, à ma fortune, à mon nom ?"

De temps à autre, encore un peu de révolte soulevait son âme à la pensée qu'une des jeunes filles usurpait une place à son foyer ; mais cet éclair de fierté blessée, ce ressouvenir du péché de Carmen s'effaçait aussitôt. Il se disait :

—A quoi bon me tourmenter l'esprit ?

Par sa beauté brune d'Espagnole, Fernande rappellerait ma belle-soeur ;

mais par son coeur d'or et sa douceur, Yseult est le portrait de mon demi-frère Sigisbert. Dans le doute, fermons les yeux ; celle-ci est l'ange de la maison ; celle-là le charme de la vue et l'orgueil de la famille, gardons-les donc.

VII

Elle était peut-être très amusante, cette folle de Fernande, lorsqu'elle était de bonne humeur, ce qui n'arrivait pas tous les jours, mais ses fantaisies eussent été ruineuses si le comte de Royalez n'eût possédé une fortune susceptible de résister à bien des caprices.

Et puis Royalez n'avait guère la force de rester sourd à une supplication, à un désir de Fernande.

Un jour, il prit une envie à la jeune écervelée de dîner sur une table semée de feuilles de roses : les fleurs étaient capiteuses, leur parfum trop violent rendit malade Yseult qui dut quitter la salle à manger, mais sa soeur ne s'en préoccupa même pas.

Une autre fois elle voulut absolument avoir son portrait peint par Carolus Durand, fantaisie franchement coûteuse et qui prouvait l'orgueil effrené de la jeune fille ; mais là son oncle ne se laissa pas fléchir.

—Vous me demanderiez de faire faire le portrait d'Yseult, dit-il, que cela me semblerait naturel, mais le vôtre ! quelle vanité féroce ! Non certes, je ne céderai pas à un caprice aussi étrange.

Fernande bouda son oncle pendant plusieurs jours, mais il lui acheta un nouveau bijou et elle daigna faire la paix avec lui, en se disant :

—Bah ! je ne sais pas pourquoi je suis si pressée : lorsque je serai mariée, mon mari me fera peindre de toutes les façons, cela vaudra mieux que de perdre mon temps à poser maintenant.

Si encore elle eût témoigné quelque gratitude à Royalez, lui eût manifesté quelque tendresse, donné quelques soins ! mais non, cela était bon pour

Yseult, l'Eau dormante, l'ange de la maison, pour qui le dévouement était un besoin, une nécessité.

Une après-midi le châtelain, souffrant de maux de tête, était allé se reposer et chercher un peu de sommeil sur son lit ; Fernande, qui trouvait la chaleur trop forte pour sortir, se mit paisiblement au piano, au grand scandale de sa soeur.

Le piano était justement situé au-dessous de la chambre du comte, qui l'entendait presque aussi bien que s'il eût été au salon même, surtout lorsque les fenêtres demeuraient ouvertes.

Cette fois, la douce Yseult ne put cacher son indignation, et les yeux brillants, le visage enflammé, elle dit à la musicienne.

—Oh ! Fernande ! tu ne penses donc plus que mon oncle a la migraine ? tu devrais t'en souvenir pourtant.

—Bah ! fit Mlle de Royalez, en haussant les épaules, j'en vais peut-être me priver de musique parce que mon oncle a la tête un peu lourde ? Laisse, il faut que je déchiffre ces nouvelles valse ; le bruit le bercera. Et d'ailleurs, je m'ennuie, il faut que je m'amuse.

Par bonheur pour Royalez, Mme Léotar vint fermer le clavier avec un air d'autorité qui cloua le murmure sur les lèvres de l'égoïste ; elle alla chercher ailleurs un autre sujet de distraction, tandis que son institutrice soupirait en la regardant s'éloigner :

—Dieu a oublié de mettre un coeur dans ce corps superbe. Ah ! la pauvre enfant ! la pauvre enfant ! que je la plains !

A quelque temps de là, un sinistre éclata dans le pays, non loin de la Vallière. Une rivière, rompant ses digues, et grossie par les pluies précédentes, inondait la campagne, submergeait tout, emportant sur son passage, arbres, maisonnettes, bétail.

Prévenu en hâte, le comte partit immédiatement pour le lieu du désastre, emmenant ses nièces. Yseult espérait se rendre utile ; Fernande se sentait curieuse de voir un spectacle nouveau pour elle.

En effet, c'était un tableau navrant que celui que présentait la plaine inondée, où l'eau rapide, mugissante, brisait tout, enlevait tout dans son cours désordonné.

Le comte organisa des secours, distribua de l'argent, fit donner un abri à ceux qui n'avaient plus de logis.

Yseult se multipliait au milieu de ces braves gens, vidant, elle aussi, sa petite bourse, et surtout consolant les affligés, de sa voix douce qui savait trouver de bonnes paroles encourageantes.

Tout à coup, les jeunes filles levèrent la tête aux cris poignants de la foule arrêtée sur la rive. Du doigt, on montra au comte de Royalez une chose flottant sur l'eau; cette chose était un berceau contenant un bébé. Prendre un bateau et courir au secours du pauvre petit était impossible, il fallait trop de temps; déjà le berceau tourbillonnait sur les remous de la rivière; quelques minutes encore et il serait trop tard.

Alors on vit le châtelain de la Vallière jeter bas son habit, plonger bravement dans l'onde écumeuse.

Un cri d'admiration et d'angoisse jaillit de toutes les poitrines; seule Yseult ne cria pas. Elle s'attendait à cet acte accompli si simplement par cet homme courageux; seulement ses lèvres blanchirent en proférant une prière fervente.

Quant à Fernande, elle regardait cette scène, un peu pâle elle aussi, mais elle murmurait en levant les épaules:

—Quelle sottise! s'exposer pour un petit enfant!

Le nageur, cependant, luttait de toutes ses forces contre le formidable courant et ce fut au prix de luttes terribles qu'il disputa le frêle berceau et son contenu à la mort. Enfin, il eut la joie de remettre l'un et l'autre à la mère, folle d'anxiété et de joie, qui accourait de loin; mais, épuisé et grelottant, il accepta l'hospitalité d'un paysan qui l'aïda à se sécher, puis il remonta en voiture avec ses nièces pour rentrer à la Vallière. Chemin faisant, Fernande le gronda, avec un peu de sarcasme, d'exposer sa vie "pour si

peu"; Yseult, elle, ne dit rien, mais elle colla ses lèvres chaudes sur les mains encore humides de son tuteur.

VIII

Elle le regardait: adossé à la cheminée où flambait un bon feu, il tenait entre l'index et le médium une cigarette qu'il portait par instants à ses lèvres pour en tirer une bouffée; il se dressait droit comme uni, élégant et svelte dans son veston de drap bleu; de la main qu'il avait de libre, il jouait avec la chaîne d'or qui pendait sur son gilet; de la pochette de l'habit, sur la poitrine, passait l'extrémité d'un fin mouchoir au coin armorié.

Royalez parlait; sa voix mâle, d'une mélodie infinie, s'élevait dans l'air attiédi du salon. Cette voix était grave, car il racontait une anecdote un peu triste, et cette fois, son rire, souvent amer, ne sonnait pas à travers les paroles.

Voilé par un large abat-jour de dentelle rosée, le rayon de la lampe esquissait vaguement, sur le fond assombri, le beau profil de Royalez; ce profil correct et moelleux tout ensemble, d'une distinction absolue. La lueur douce rosait en même temps son teint mat et caud; seul le front, de jour en jour plus dégarni de cheveux, demeurait blanc comme l'ivoire au-dessus des sourcils noirs et des yeux largement fendus; les plus beaux yeux du monde, disait Fernande, quand elle daignait donner son appréciation.

Ce que disait le comte étant sérieux, Fernande ne l'écoutait pas, tandis qu'Yseult buvait ses paroles, ne détachant pas son regard du bien-aimé tuteur.

Fernande jouait avec une miniature qu'elle avait décrochée du mur et qui représentait Xavier de Royalez à l'âge de vingt-deux ans.

Le peintre qui avait produit ce chef-d'oeuvre avait admirablement rendu sur l'émail poli la beauté noble et gra-

ve de son modèle : c'était bien Royalez ; quoique plus de seize années se fussent écoulées depuis, on le reconnaissait au premier coup d'oeil. Ses traits n'avaient pas changé, si le teint s'était hâlé davantage et le front dépouillé ; seulement le regard du portrait avait plus de douceur et de confiance.

— Mon oncle, dit tout à coup Fernandé avec son franc-parler d'enfant gâtée et en éloignant d'elle la miniature pour la mieux considérer, vous étiez très beau, mais très beau quand vous étiez jeune.

Pour elle, quarante ans semblaient presque la vieillesse.

— Et savez-vous que vous êtes encore très joli ?

Interrompu par cette boutade, le comte sourit en haussant légèrement les épaules ; il ne poursuivit pas son récit et demeura plongé dans une méditation profonde.

Yseult attendit en vain la suite de l'anecdote ; alors, elle aussi considéra la miniature et l'original alternativement ; et elle se disait :

— Oh ! oui, vous étiez beau et vous l'êtes peut-être plus encore, maintenant que la vie vous a mûri ; vous êtes pour moi ce qu'il y a d'admirable et de meilleur sur la terre.

Mais Royalez ne se doutait pas de ce que pensait Yseult la blondine, l'"Eau dormante", la fille positive et silencieuse.

Quelques instants après, lassé de voir rêver les autres, Fernandé s'écria à brûle-pourpoint :

— Mon oncle, pourquoi ne vous êtes-vous pas marié, vous qui aviez tout ce qu'il faut pour cela ?

A cette question d'une indiscretion brutale, Royalez pâlit et regarda durement sa pupille.

Fernandé comprit ce muet reproche, et redevenant câline et souple, car elle savait que c'était le moyen de l'apaiser, elle l'embrassa comme pour demander pardon.

Touché, comme chaque fois que la jeune fille se livrait à cette expansion,

Royalez l'éloigna avec douceur, mais sa colère était tombée.

Seulement il demeura songeur.

Pourquoi il ne s'était pas marié ? Eh ! mon Dieu ! parce qu'il ne pouvait avoir d'amour pour la femme ; la femme, cet être frivole et menteur, qui ne méritait que son mépris ; elle l'avait trompé une fois, une seule fois, et il était sorti de cette épreuve guéri pour toute la vie.

A vingt-deux ans il aimait, oui certainement, comme on aime à cet âge, croyant que ce serait l'unique, l'éternelle passion de son existence ; mais l'indigne objet de cet amour s'en était amusé un instant, pour le rejeter ensuite quand un prétendant plus riche se présentait.

Depuis, chose singulière pour un homme de son âge, Royalez n'avait pas jeté les yeux avec tendresse sur une seule femme.

A part sa mère, à part un petit noyau d'épouses fidèles et honnêtes, il les enveloppait toutes dans la même indifférence dédaigneuse ; sa politesse pour le "beau sexe" restait cependant proverbiale, avec des nuances toutefois ; mais cette politesse paraissait souvent empreinte de fierté et de froidur.

L'histoire de sa belle-soeur Carmen n'avait pas peu contribué à engendrer chez lui cette singulière misanthropie.

Certes, il n'ignorait pas que l'on peut trouver des anges parmi les femmes, mais lui en eût-on montré cinquante, de ces anges, qu'il s'en fut détourné bien vite de peur de voir désillusionné, une ombre à leur vertu, une tache à leurs ailes immaculées.

Aussi, pendant des années, nous le savons, avait-il vécu sans autre affection que celle de sa mère, affection qui lui manquait à présent, et s'en allait à la dérive comme un marin sans boussole, un voyageur sans but, un oiseau sans nid.

Instruit, mais non amoureux de la science au point d'y consacrer ses jours ; chrétien et croyant, mais sans pratique, hélas ! enfermé dans une indifférence presque absolue ; patriote,

mais sans ambition, et dégoûté d'une politique mesquine et partielle, il ne se sentait de véritable attrait pour rien; il en voulait à la vie et à l'Auteur de la vie.

Il faisait le bien par habitude, parce que c'était dans son caractère d'agir droit; il ne priait pas, parce qu'il n'avait plus confiance pour puiser dans la prière un peu de consolation et d'espoir; il donnait aux malheureux par goût, par pitié et par générosité; mais cette existence, qui eût pu être si belle, si remplie, il la voyait s'écouler morne, vide, incomplète, en un mot, et infructueuse aux yeux de Dieu.

S'il eût eu la vocation du missionnaire, du soldat ou du médecin, il l'eût donnée avec bonheur, cette vie à laquelle il tenait peu, en somme; mais il n'était rien de tout cela et n'avait pas même la joie de fonder une famille unie, chrétienne, heureuse.

Il avait cheminé des années ainsi, seul et indifférent, croyant ne jamais changer; et voilà que, depuis son retour à la Vallière, il se sentait tout autre, il s'irritait secrètement de ce que ce cœur, qu'il croyait cadennassé, muré, s'éveillait et cherchait à connaître les joies qui lui avaient été refusées dans la jeunesse.

—Ah! se disait-il, combien l'homme vaut peu de chose, même lorsque l'expérience et l'âge devraient le rendre fort contre les circonstances!

Mais il ne se disait pas:

—Combien l'homme vaut peu, tant qu'il n'appuie pas sa vie sur Dieu, et que l'amour divin ne comble pas le vide de cette vie désorganisée par la déception et le chagrin!

Car, nous le répétons, Royalez, qui respectait la religion et la défendait vigoureusement si on l'attaquait, s'en allait à la dérive, la foi vivace encore, mais l'espérance et l'amour endormis dans son âme.

Maintenant une jeune fille insouciant et superbe s'installait dans son cœur; l'amazone hardie qui l'avait fait tressaillir à leur première rencontre.

L'enfant jadis détestée, l'usurpatrice peut-être du nom de Royalez, allait régner désormais en vainqueur sur cette vie brisée qui se relevait pleine d'une ardeur nouvelle; et cela en vertu de sa beauté uniquement, puisqu'elle ne possédait, à part son joli visage, aucune des qualités qui font chérir la femme.

Aussi pour secouer ce charme bizarre dont il se sentait envahi chaque jour davantage, Royalez tentait de reprendre son existence aventureuse, de s'exiler encore de la Vallière et redevenir l'errant d'autrefois.

Vainement. Il n'avait pas fait sa malle qu'il la défaisait aussitôt, rien qu'en entendant sous ses fenêtres le rire éclatant de Fernande.

D'autres fois, il se rendait à Paris; mais une journée passée dans la grande ville bruyante lui donnait le spleen, et il revenait à la Vallière.

Il prêtait peu d'attention à Yseult; et cependant, c'était Yseult qui l'aimait, Yseult qui devinait ses désirs, veillait à son bien-être, admirait ses actes et ses paroles, et se fût jetée au feu pour lui.

Il lui était reconnaissant de ses prévenances délicates, rendait justice à son joli minois, à ses talents, à ses qualités exquises, mais il eût donné cent fois Yseult pour Fernande, car l'affection ne raisonne pas, et la splendeur de celle-ci l'avenglait.

Mme Léotar commençait à voir clair dans le cœur du châtelain, et elle aussi se disait:

—Ah! les hommes! les hommes!... ils n'ont pas assez de leur jeunesse pour aimer? Qu'est donc venu faire ici ce malheureux!...

Dans son expérience de femme et d'épouse, elle savait que l'amour de l'âge mûr est souvent le plus profond.

Mais elle ne savait pas que Royalez, trop sevré de tendresse depuis longtemps, livré au vide d'une existence d'où était exclue toute pratique religieuse, éprouvait en ce moment un grand besoin d'affection et d'amitié.

Cet homme n'était ni banal, ni égo-

iste; son devoir accompli, il lui fallait la récompense, et cette récompense il l'enviait proportionnée à ses propres mérites.

Il avait gardé son cœur comme son âme des vulgaires attachements qui perdent et abrutissent les plus forts, et maintenant il lui fallait une douce tendresse; il la ressentait déjà avec une ardeur douloureuse; seulement, il en choisissait mal l'objet.

Un jour, une fillette charmante, mais qui n'était peut-être qu'une étrangère, après tout, s'était dressée devant lui, déjà jolie et presque femme, et le sentiment d'admiration qu'il avait éprouvé d'abord à sa vue se changeait peu à peu en quelque chose de plus sérieux.

En vain essayait-il de reprendre ses anciennes occupations; s'il se mettait à travailler, l'enfant gâtée surgissait à ses côtés et il ne voyait plus qu'elle.

Peu à peu il devint plus froid et plus réservé avec ces fillettes qui se transformaient en jeunes filles, et avec l'une desquelles il ne pouvait alléguer aucun lien de parenté, en définitive.

Il n'avait plus le droit, à ses propres yeux, du moins, de les traiter en nièces ni de leur donner des caresses, si douces quand elles s'adressaient à Fernande.

Mais il est avec le cœur des accommodements comme avec le ciel, et Royalez se dit que les jeunes filles ignorant le secret fatal de leur naissance, il pouvait continuer à recevoir leurs naïves démonstrations.

Fernande poursuivait son plan à son égard; tantôt douce et soumise, tantôt impérieuse et cabrée comme un étalon sauvage, elle enveloppait son oncle de ses filets charmeurs pour obtenir qu'enfin il les conduisit dans le monde et la délivrât, elle surtout, de "cette vie de couvent" qui lui pesait si fort.

Royalez commençait à se laisser persuader, mais en promettant vaguement les fêtes tant désirées, il se disait:

—Si je lui fais goûter à l'existence mondaine à laquelle elle aspire, elle ne reviendra plus la même ici; l'encens la

grisera et elle perdra cette fleur d'innocence qui est de son âge.

Ah! qu'il s'abusait! Depuis longtemps "la fleur d'innocence" était tombée chez Fernande, en dépit de l'exemple d'Yseult et des efforts de Mme Léotar.

IX

Il n'était pas à la Vallière; une affaire l'appela à Paris, et les deux jumelles demeuraient sous la garde de Mme Léotar.

Il pleuvait bien fort et le vent faisait rage au dehors.

Les trois femmes se tenaient au petit salon; l'institutrice assoupie sur son journal; Fernande, de mauveuse humeur, tapotant au piano une polka; Yseult, assise à terre sur un coussin, devant le feu; mélancolique, elle regardait le jeu des flammes multicolores.

On touchait à la belle saison, mais la campagne était triste parce qu'il pleuvait.

Il était parti, et son dernier regard, son dernier baiser avait été pour Fernande; Fernande qui, en le voyant prêt à s'éloigner, lui criait:

—Mon oncle, pourrai-je aller aux Gorges?

—S'il fait beau temps, oui! avait répondu Royalez.

Et là-dessus, Fernande s'était mise à sauter de joie, comme si le départ du comte lui devenait indifférent.

En réalité, elle n'avait plus qu'une idée en tête: aller aux Gorges.

Royalez était parti en refoulant un soupir; il voyait bien qu'elle ne l'aimait pas.

Sans bruit, Yseult avait veillé à ce que le voyageur ne manquât de rien; c'est si insouciant les hommes! Elle était montée chez lui pour suppléer à ce que l'étourdi valet de chambre pouvait avoir oublié, remplaçant le pardessus trop léger par un vêtement plus chaud; glissant dans la valise un livre

nouveau et des pastilles de gomme ; car Royalez toussait un peu ces derniers jours ; mettant des gants frais à la place de ceux qu'il avait pris machinalement.

Pour tous ces soins dont il s'était aperçu, il l'avait remerciée, effleurant avec distraction sa joue rose de confusion, et murmurant :

—Toujours la fée prudente, Yseult ; en vérité vous pensez à tout."

Maïs rien de plus, et la caresse du regard, le sourire, tout cela pour cette linotte de Fernande qui, pas une minute, ne regrettait l'absent, sauf s'il lui faisait défaut pour un de ses jeux ou de ses plaisirs.

Justement la pluie était venue entraver ses projets ; c'est pourquoi elle boudait contre tout le monde, et en particulier contre son oncle qui ne lui permettait pas d'aller voir ses amies par un temps trop pluvieux.

Elle avait bien envie de désobéir, mais malheureusement Mme Léotar était là pour faire respecter l'ordre du châtelain.

Yseult rêvait donc, ses yeux bleus fixés sur les cendres rouges, sa tête blonde appuyée au bras du fauteuil où Royalez avait coutume de prendre place chaque soir, où ses mains se promenaient sur les accoudoirs ou jouaient avec les glands.

Yseult aimait à se pénétrer de tout ce que touchait l'absent, à l'ordinaire ; si elle n'eût craint d'être surprise par les domestiques, elle fut montée à la chambre de son tuteur et, dans le désordre du départ, elle eût retrouvé les traces aimées : les vêtements jetés au hasard, la brosse posée là, le cigare inachevé ; elle se plaisait même à respirer l'odeur de cet appartement toujours imprégné de la fumée d'un fin tabac oriental. De plusieurs jours elle ne le verrait pas ; Dieu ! que ce serait long ! une éternité !

—Que fais-tu donc, Yseult ? demanda tour à coup Fernande en quittant le piano pour se rapprocher de la fenêtre et montrer le poing au ciel chargé de nuages.

Yseult tressaillit, et une nuance rose envahit son blanc visage.

Ce qu'elle faisait ? Dieu lui pardonne ! elle songeait, encore oisive, elle tous jours occupée habituellement.

Elle leva la tête vers sa soeur avec indolence.

—Tu le vois, Fernande, je ne fais rien, répondit-elle.

— Alors, amuse-moi ; je m'ennuie, oh ! je m'ennuie !

—Moi aussi. Mon oncle laisse un vide après lui !

—Ça n'est pas qu'il soit très divertissant, reprit Fernande en s'étirant ; quand il a ses jours noirs, il n'est pas drôle.

—Que veux-tu, Fernande, il souffre peut-être.

—Bah ! je ne le plains pas ; il a le moyen de se distraire, au moins, lui.

—Veux-tu que nous fassions de la musique à quatre mains ?

—Non, merci, tu vas trop en mesure pour moi qui n'aime pas à compter ; et puis aux "andantes" tu joues trop lentement, et aux "presto", je ne peux pas te suivre.

—C'est généralement ainsi qu'il faut agir en musique, Fernande, fit en riant Mme Léotar qui, tirée de sa somnolence, entendait ce colloque.

La jeune fille secoua les épaules et garda le silence.

—Veux-tu faire une partie de billard ! dit encore la douce Yseult qui avait horreur de ce jeu ; cela remplacera le "lawn-tennis".

—Tu y joues si mal ! répliqua aimablement Fernande.

—Ce n'est pas ma faute si j'y suis maladroite, ce jeu n'est pas de notre compétence.

Fernande s'approcha de la fenêtre en bâillant ; il pleuvait toujours et la campagne humide semblait triste.

—Oh ! s'écria-t-elle, être enfermée ici comme des prisonnières ! La Vallière et toujours la Vallière ! Je hais ce pays.

— Pas moi, murmura doucement Yseult.

—Mon oncle aurait bien dû retar-

der son départ jusqu'à demain.

—Pourquoi?

—Pourquoi? pourquoi? tu ne comprends rien, toi aussi, eau dormante! Eh! bien, j'aurais pu aller aux Gorges; mon oncle m'y aurait conduite en voiture, tandis que Jacques, étant malade, ne peut mener.

Yseult ne répondit pas; cet égoïsme, cet ingratitude l'écrasait.

Pendant le ciel se chargea de désempayer l'enfant gâtée; bravant la tempête, les dames Martelli firent une longue visite à la Vallière.

Aussi lorsque le comte revint au château, il ne trouva point sa favorite trop boudeuse.

Trois jours plus tard il exposait ses plans aux deux jeunes filles.

—Je compte achever l'été au bord de la mer, puis j'irai en Italie dès que l'hiver apparaîtra.

—Oui, fit tranquillement Fernande, je le veux bien, mais avant d'aller en Italie si nous passions par la Suisse?...

Royalez leva les sourcils, stupéfait,

—“Nous?” tu dis “nous?” mais je ne compte pas vous emmener.

—Je m'invite, si vous le permettez.

Là, bien franchement mon oncle, vous plaisantez si vous pensez nous abandonner dans ce tombeau comme vous l'avez déjà fait? A quoi servirait votre bel hôtel de la rue Saint-Dominique, si non à héberger vos nièces au moins pendant l'hiver? Voyons, je suis raisonnable, je renonce à la Suisse et à l'Italie pourvu que vous nous fassiez prendre quelques bains de mer, et qu'en automne (après les chasses bien entendu) vous nous installiez à Paris.

Royalez ne se fâcha pas; il demanda à réfléchir et quelques jours après il annonçait à ses nièces et à Mme Léotar qu'elles eussent à s'occuper de leurs toilettes; on commencerait par Trouville.

Mme Léotar soupira, Yseult se résigna et Fernandé bondit de joie.

Trouville fut un triomphe pour les demoiselles de Royalez, comme le présumait Fernandé, mais leur oncle ne les “produisit” pas autant que l'espé-

rait celle-ci; il permit les promenades à la plage et quelques concerts au casino. et ce fut tout.

Fernande s'en consola, comptant se dédommager à Paris. D'ailleurs, elle était fort admirée aux bains de mer. et ses toilettes faisaient merveille. Il est vrai qu'Yseult partageait ses succès, mais bah! Yseult ne pouvait lui porter ombrage; elle était si peu coquette! Une eau dormante!

—Le comte de Royalez a de bien jolies nièces, disait-on, mais combien la blondine est plus intéressante que la brune, cette orgueilleuse qui dévisage tout le monde avec une audace incroyable, et qui se croit tout permis parce qu'elle est belle.

Avide de louanges, d'admiration, Fernande recherchait la société des flatteurs, et souvent Mme Léotar était obligée de l'arracher à la petite cour indiscreète qu'elle écoutait avec trop d'indulgence.

L'excellente femme n'était jamais obligée de surveiller Yseult sous ce rapport; digne et facile à froisser. Yseult savait, d'un regard, arrêter un compliment trop vif. Aussi la respectait-on plus que sa soeur qui ne possédait pas son charme suave et captivant.

Il n'y avait pas jusqu'aux vieux pêcheurs de la côte qui n'aimaient à la voir venir et à la promener dans leur barque, rien que pour le plaisir de la voir sourire et d'écouter le son de sa voix.

D'ailleurs, elle n'oubliait jamais de leur apporter quelques menus présents; du tabac, une pipe, un béret, un tricot bien chaud.

Maintenant que Fernande avait goûté à l'encens, grisée, folle, elle en voulait encore.

—Comment ai-je pu vivre si longtemps de la vie fade de la Vallière, pensait-elle. Vraiment, mon oncle a agi en égoïste en nous y confinant aussi loin du monde.

Yseult ne se disait pas cela, elle; elle soupirait souvent en songeant à sa douce et chère existence des mois passés; elle ne mettait pas son bon-

heur, elle, à se parer de jolies robes, à attirer les regards et à s'entendre débiter des fadeurs. Elle aimait à regarder la mer, à s'y baigner, non pour faire admirer la souplesse de ses membres, mais pour s'y plonger avec délices et nager au large; elle jouissait d'une soirée passée au casino si la musique y était bonne, ou d'une course dans la campagne lorsqu'on lui signalait une infortune à soulager.

En quittant la Normandie, Fernande jeta cette phrase orgueilleuse à son tuteur :

—J'espère que vous êtes content de vos nièces? Ai-je eu assez de succès, dites, mon oncle? et vous ai-je suggéré une bonne idée en vous parlant de Trouville?

A Paris ce fut bien autre chose. Royalez ni Mme Léotar ne purent contenir la frénésie mondaine qui saisit Fernande.

On invita beaucoup les nièces du comte, et celui-ci ne pouvait refuser aux uns et accepter les invitations des autres.

Ce fut une période de plaisir poussée à la fougue, Fernande se sentait belle, fêtée, admirée; éclatante dans les salons aristocratiques sous la lumière ruisselant des lustres, gracieuse en dansant; fière et hautaine quand elle chevauchait au bois en compagnie de sa soeur et de son oncle, enfin séduisante partout et toujours.

Yseult, elle, s'amusait sans emportement; elle jouissait des succès de sa soeur, mais elle tenait plus à distance ses propres admirateurs; ceux-ci ne l'en estimaient que plus et l'en respectaient davantage.

Ce qu'Yseult préférait à toutes les soirées, tous les bals et toutes les kermesses, c'était une séance à l'Opéra. Là où bâillait sa soeur, qui n'avait pas une goutte de poésie dans l'âme, elle buvait l'harmonie avec délices, la savourait, et, en cela, se rencontrait toujours avec Royalez, artiste aussi et passionné pour la musique.

Emporté parfois par l'amour de l'art, le comte, oubliant de couvrir des

yeux son idole, ne se rappelait plus sa présence et se laissait entraîner dans le même rêve mélodieux qui berçait Yseult.

—C'est beau, oh! que c'est beau! disait la mignonne musicienne en se retournant de temps à autre vers son oncle qu'elle devinait partager son sentiment.

Et il lui répondait en pressant la petite main appuyée au rebord du fauteuil :

—C'est beau, c'est magnifique. Fillette, tu me joueras cela demain, n'est-ce pas?

Et tandis qu'en quittant le théâtre, une fois le rideau tombé, Yseult s'en allait, la tête dans les nues, comme son tuteur, les oreilles encore pleines de divines mélodies, le cœur palpitant et léger, tandis que sa soeur s'appliquait à s'entourer savamment des plis neigeux de sa sortie de bal et jetait de côté et d'autres le regard de ses yeux hardis pour compter ceux qui l'admiraient.

Le lendemain matin, pendant que Fernande dormait encore pour deux ou trois bonnes heures, la paresseuse Yseult, au milieu d'une tournée charitable chez les indigents du quartier, stationnait chez Durand et achetait la partition qu'elle allait travailler en rentrant.

Avant midi, Fernande s'habillait, lente, baillant encore, ne s'animant que pour organiser sa toilette pour la promenade de l'après-dîner; alors, perdus tous les deux dans leur enthousiasme, Royalez et Yseult déchiffraient, jouaient, chantaient, elle assise au piano, lui, penché au-dessus d'elle, tournant les feuillets du cahier; ils recommençaient les passages préférés, admiraient le grand maître dont le génie les avait conçus, et projetaient de retourner à l'Opéra le même soir.

Puis, Jacques annonçait le déjeuner, rompant le charme tout à coup; Royalez, ravi, prenait Yseult par les épaules et la baisait au front en s'écriant :

—Petite eau dormante, Meyerbeer a fait passer son âme dans la tienne; tu

es une véritable artiste!

Mais Fernande entraît aussitôt, les cheveux en boucles folles, le teint reposé, les yeux ensorceleurs, et Royalez ne voyait plus qu'elle.

Fernande était donc dans son élément; Paris la grisait, mais ni princes, ni ducs, ne venaient encore déposer leurs couronnes à ses pieds; nul ne demandait sa main.

—Ils n'osent pas, se dit-elle, ou bien je suis trop jeune; attendons, je sens que cela viendra.

Elle n'était pas facile à déconcerter et permettait qu'on l'admirât de près. Elle buvait le nectar de la louange et, loin de se blaser, y prenait goût de plus en plus. Et puis, amoureuse d'elle-même, quand personne n'était là pour l'aduler, la contempler, elle s'adulait et se contemplait seule, passant des heures à étudier devant un miroir ses toilettes et ses poses. tandis que sa soeur portait dans les mansardes un peu d'or avec de douces paroles, ou retrouvait sur son piano les mélodies recueillies la veille au soir et fidèlement gardées dans sa mémoire de musicienne.

Au lieu de rêver et de discuter chiffons, Yseult se reposait du monde en jouant et chantant avec son tuteur; puis ils parlaient art et talent; elle l'écoutait, ses grands yeux avides attachés sur lui, ne se rassasiant pas d'entendre cet accent pur, harmonieux, grave, qui était une caresse pour son oreille. Dans les salons du Faubourg, où le comte chaperonnait ses nièces, elle voyait combien il était aimé, estimé, admiré.

Elle comprenait cette belle tête, sérieuse et noble aux efféminés qui l'entouraient, et, de plus en plus, elle se disait:

—Il n'y en a pas un qui le vaille.

Trois fois, cependant, on demanda au comte la main d'Yseult; une fois celle de Fernande et le parti n'était pas brillant.

Il s'en étonna mais s'en réjouit.

Ceux qui désiraient épouser la première n'étaient pas, pourtant, n'importe qui: le baron Trézern, homme d'une

trentaine d'années et d'une grande valeur, tout à fait conquis par la beauté un peu languissante d'Yseult, par sa douceur divine et sa modestie absolue.

Il fut éconduit et il souffrit.

Puis, ce fut un artiste fort en vogue; Jacques Legrand; son nom roturier valait un titre, et il était en même temps homme de coeur.

Yseult ne lui accorda pas sa main; non qu'elle ne le trouvât de naissance trop peu illustre, mais elle n'éprouvait pas d'amour pour le peintre, pourtant beau et estimé, qui parvenait au pincelle de la gloire et de la fortune.

Jacques Legrand, de chagrin plus encore que de dépit, abandonna son atelier du boulevard Malesherbes et emporta en Orient le souvenir de Mlle de Royalez. Il jura que ses pinceaux ne reproduiraient plus une figure de femme depuis qu'il avait peint la Vierge sous les traits d'Yseult.

Enfin M. de Sambré, ami du comte Xavier, se vit pareillement éconduire. Il avait cependant tout ce qu'il faut pour rendre heureuse une épouse aimée; mais Yseult dit à son tuteur qu'elle ne sentait pas encore d'inclination pour le mariage et que, selon toute probabilité, elle ne se marierait jamais. Royalez s'en étonna peu; la petite eau dormante pouvait-elle ressentir de l'amour pour d'autres que pour Dieu?

On retourna donc à la Vallière sans que Fernande eût reçu d'autre demande. Elle s'inquiéta et son humeur déjà fort capricieuse et brusque s'altéra davantage. Pour se consoler, elle retrouva à la Vallière un vieil ami de son oncle, le duc d'Altemont, qui se faisait volontiers son chevalier servant.

Celui-là ne s'effrayait pas trop des défauts de Fernande, défauts qui n'avaient point échappé aux yeux des Parisiens et avaient découragé bon nombre de soupirants. Elle, on ne pouvait l'aimer réellement comme Yseult.

—Bah! pensait-elle, je n'ai qu'à vouloir pour être duchesse; ce vieux troubadour d'Altemont se déclarera bien un jour; et puis j'ai le temps. L'été prochain nous ramènera à Trouville vail-

leurs, et cette fois je remporterai tous les suffrages. Je me suis trop montrée telle que je suis; on ne fait jamais cela. Ai-je plu ainsi; et n'ai-je pas un peu fait peur à quelques-uns? "That is the question". Une autre fois, je serai plus sage.

Yseult revint au château avec bonheur; là où était son cœur était sa vie, et elle avait mieux Royalez à elle dans l'existence intime de la campagne que dans le tourbillon mondain où elle le sentait trop loin.

X

Trois fois déjà, un homme était venu trouver Royalez: il avait le type d'un bohémien et des restes de beauté sur un visage ravagé par le vice et par la misère.

De ces entretiens, Xavier de Royalez sortait toujours pâle comme un mort, les lèvres comprimées par l'effort qu'il lui fallait faire pour contenir sa colère.

Cet homme, un Espagnol, était le père de l'une des jeunes filles que l'on croyait jumelles et qui portaient également le noble nom de Royalez.

Et il connaissait le secret du comte, ce secret dont le pauvre Xavier se figurait être le seul possesseur.

Après avoir roulé de ville en ville, de prison en prison; après avoir gaspillé le peu d'argent qu'il ramassait de-ci de-là, cet homme, appelé Calvarès, apprit que sa femme, jadis nourrice chez Mme de Royalez, avait recouvré la santé et la raison.

L'intérêt, plus que l'amour conjugal, le porta à la rejoindre; il espérait vivre de son travail à elle. Il eut mieux qu'il ne pensait.

L'Espagnole lui apprit une chose singulière: la nuit même où était morte l'enfant qu'elle nourrissait, déjà malade elle-même et prise d'hallucinations et de divagations intermittentes, elle avait vu de ses yeux sa maîtresse échanger le petit corps inerte et froid contre celui du bébé de la servante;

placer dans le berceau des jumelles la petite étrangère qui allait désormais passer pour une Royalez; puis, sa tâche accomplie, mettre le cadavre pauvrement vêtu sur le lit modeste d'où il passerait dans la bière.

Ce tableau, cette scène de fraude et de rapt s'était gravée profondément dans l'esprit de la femme malade; elle n'avait eu ni la force ni l'idée de crier, de défendre son enfant; la fièvre redoublait dans ses veines, la folie atteignit son cerveau pour le posséder pour longtemps.

—Mais je saurai reconnaître ma fille! disait l'ancienne nourrice à Calvarès, je sens que je la reconnaitrai si elle vit encore et si je la revois.

L'Espagnol réfléchit; il avait, certes, là, matière à une belle fortune; il exercerait du chantage si l'enfant se retrouvait riche et heureuse... On verrait.

Néanmoins, ce projet n'eût pas mûri dans sa tête s'il n'eût eu d'autre base que les racontars d'une femme naguère encore privée de la raison: il possédait d'autres preuves, d'autres témoignages.

En même temps que la nourrice des jumelles, le domestique de Mme de Royalez avait tout vu, caché dans l'appartement voisin; si cet homme n'avait pas parlé plus tôt, c'est qu'il détestait Calvarès qu'il connaissait autrefois, et, heureux de voir jouer un tour au bohémien espagnol, il s'était tu et avait cherché du service ailleurs.

Puis, l'âge était venu et le remords avec, l'ancienne nourrice, sortie de l'hospice des aliénés, le rencontra un jour; ils causèrent ensemble, et la paix fut conclue entre lui et Calvarès.

Fort de ces renseignements, celui-ci fit écrire une déclaration que signèrent sa femme et l'ancien serviteur des Royalez; il leur promit une fortune à tous les deux, les promesses ne lui coûtant rien, plaça la première dans une famille où elle exerça l'état de lingère, conseilla à l'autre de travailler toujours en attendant l'argent qui lui reviendrait dans l'"affaire", et quitta

l'Espagne muni de quelques cents francs ramassés on ne sait où.

Il s'instruisit adroitement sur le sort des orphelines laissées par Carmen de Royalez "la voleuse d'enfants," comme il l'appelait en lui-même; il apprit ainsi que les jumelles, recueillies par leur oncle, un noble français, fort riche et célibataire, étaient élevées dans un château de Touraine appartenant au comte Xavier.

Il prit quelques renseignements plus précis et partit pour la Vallière.

Ce n'était pas l'amour paternel qui s'éveillait tout à coup dans son cœur; cet homme allait, pour un peu d'argent, vendre l'honneur et le repos de sa propre fille.

Hélas! il possédait des armes terribles.

D'abord, il examina l'aspect des lieux, vit le beau château fièrement planté au centre d'un parc splendide; il vit les chevreuils aux yeux clairs venir manger dans les mains des jeunes châtelaines; il aperçut les silhouettes élégantes de celles-ci, il entendit leurs rires frais, leur joyeux babillage.

Un jour, il parvint à se glisser dans un taillis avoisinant l'espace consacré au "lawn-tennis"; les joueurs étaient au nombre de quatre; Xavier de Royalez en costume de flanelle rouge, en souliers à semelle de caoutchouc; un inconnu qui n'était autre que le duc d'Altemont; Yseult blanche et rose, paisible en ses mouvements et toujours souriante; Fernande enfin, souple comme une panthère, bruyante, échevelée, dans la chaude pâleur de sa joue un peu moite apparaissait comme une valkyrie emportée.

De temps à autre, pour se reposer, les joueurs se tournaient vers un guéridon supportant des rafraîchissements, et se versaient un verre de sirop et d'eau de seltz. Calvarès grommelait:

—Elles sont là, belles, heureuses, épanouies, quand je suis, moi, repoussant, misérable, en guenilles; elles vivent dans le luxe; rien ne leur manque, elles ont de l'or à loisir, elles dorment sous un dais de velours; elles se nour-

rissent de mets délicats pendant que je me traîne dans la poussière, manquant de tout, pendant que je dors à la belle étoile et que je ne mange que du pain noir; et l'une d'elles est ma fille!

Le soir même, il alla trouver le comte. Au premier abord, celui-ci le reçut fort mal et même fit mine de le jeter à la porte. Mais, au fond, Royalez était inquiet, car Jaime Calvarès lui avait raconté une histoire, et, cette histoire il la connaissait déjà.

Puis, le bohémien montra ce qu'il appelait "son dossier", papiers précieux pour lui, terribles pour l'une des pauvres enfants.

Devant un tel témoignage, qui pouvait nier la vérité? Et le misérable menaçait de révéler la honteuse action de Carmen de Royalez!

Après tout, il était dans son droit; seulement, il ne demandait pas sa fille, il demandait de l'argent pour se taire.

Au fond, il eût peut-être été embarrassé pour désigner laquelle de Fernande ou d'Yseult était l'enfant de la fraude; il aimait donc mieux laisser le mystère envelopper l'origine des deux jeunes filles, et, chose singulière, Royalez aussi aimait mieux cela.

Il lui eût été pénible "de savoir"; et, si la descendante des bohémiens espagnols se fût trouvée être Fernande, il n'eût pas supporté la vue de sa colère et de son chagrin; car il la connaissait assez pour deviner combien elle souffrirait dans son orgueil.

Ce ne fut qu'à la troisième sommation que Royalez, effrayé, céda.

Que faire, en effet? Fermer l'oreille aux exigences du vagabond: il parlerait.

Le renvoyer: il reviendrait.

Le livrer à la police sous accusation de chantage: il étalerait les preuves qu'il possédait.

Royalez paya donc le silence de cet homme, la sécurité de Fernande et d'Yseult.

—Chère bien-aimée! pensait-il, que dirait-elle si elle savait tout? elle si fière, si aristocratique! ce serait un

coup terrible.

Il ne songeait qu'à Fernande. Mais Yseult? Eh! bien, Yseult, l'Eau dormante, elle souffrirait peut-être, puis se résignerait et finirait par s'accoutumer à cette idée.

Calvarès revint trois fois, puis cinq, puis six; le comte eut beau alléguer de graves embarras dans sa fortune, ce qui était vrai, il fallait donner, donner toujours.

Enfin il dut s'arrêter; la faillite d'un grand banquier parisien entraînant sa ruine, au moins partielle, il ne lui restait plus que son château de la Vallière, (et encore le conserverait-il longtemps?) et une rente insignifiante.

Ce n'était pas ce que Royalez considérait comme le pire malheur; il était homme à savoir faire contre fortune bon coeur et nous n'ignorons pas que ses goûts étaient simples.

Mais que deviendraient ses nièces? Yseult, elle, avait aussi des aspirations modestes, mais Fernande? Fernande avec son amour passionné du luxe, avec son besoin de richesses, sa soif insatiable de plaisirs coûteux?

Et puis, les chères petites n'étaient-elles pas menacées, maintenant que le bohémien Calvarès n'avait plus d'or à soutirer du comte.

Royalez prit un parti énergique: s'il fallait que les enfants apprissent quelque chose, mieux valait que ce fût de sa bouche à lui.

Enfin, ne devait-il pas leur annoncer à la fois sa ruine et la demande du duc d'Altemont?

Pauvres petites! troubler leur sérénité, leur confiance! jeter cette ombre dans leur vie si douce!...

Ce fut le coeur palpitant et le front d'une pâleur étrange que Royalez appela ses deux pupilles dans son cabinet, à l'heure du coucher du soleil, alors que les domestiques attablés dans les sous-sols, et les fermiers rentrés, on ne pouvait craindre qu'aucune oreille indiscreète recueillit la confidence.

Royalez eut d'abord quelque peine à fixer l'esprit volage de Fernande. Cependant, la folle créature s'étonna de

la gravité de ce visage qui, d'ordinaire, souriait facilement à ses extravagances; elle pensa:

—Il a quelque chose à nous apprendre, à m'apprendre plutôt; sans doute, le duc aura fait sa demande et il vient m'en faire part. Ah! je sais bien ce que je vais répondre!

Toujours sérieuse, Yseult pressentit aussi une communication quelconque et songea également au duc qu'elle avait vu très assidu auprès de sa soeur.

Royalez prit son courage à deux mains; ah! ce qu'il avait à dire était cruel, cruel pour lui et pour ces pauvres petites! C'était certainement chose plus grave que ce qu'elles attendaient.

Fernande se trompait à demi: ce n'était pas seulement la demande de Lionel d'Altemont qu'on allait lui porter, mais un coup rude, terrible.

Il prit dans les siennes les mains de ses pupilles et parla longtemps, longtemps... Sa voix, d'une sonorité toujours si mélodieuse, trouvait des accents encore plus doux, plus tendres pour corriger l'amertume de ses paroles.

D'ailleurs, que pouvait-il préciser? Il faudrait les laisser dans le vague, dans le doute, comme il y était lui-même; l'incertitude est souvent plus pénible que l'assurance; mais, au moins, les deux jumelles demeureraient encore sur le même pied d'égalité.

Ses yeux allaient de l'une à l'autre, scrutant ces jolis visages féminins, tandis qu'il se disait alternativement:

—C'est Fernande qui est une Royalez; elle est si belle et si fière! Non, c'est plutôt Yseult; elle est si fine et si distinguée! elle rappelle ma mère.

Hélas! il ne devait pas savoir; cet homme, qui faisait payer si cher son silence, ne donnait aucune certitude.

Et d'ailleurs, que savait-il lui-même?

Les jumelles se croyaient soeurs; Royalez devinait qu'apprendre le contraire ne serait pas leur plus cruelle déception; elles s'aimaient par habitude, par conformité d'éducation, et non avec l'intimité dans les goûts et les pensées.

Enfin il parla : il leur dit que l'une d'elles n'étaient pas sa nièce ; qu'elle n'avait dans les veines pas une goutte du sang des Royalez, mais du sang roturier, plébéien, et qu'elle n'était que la petite fille adoptive de sa mère.

Tandis qu'il parlait, ses yeux bleus attachés sur Fernande, celle-ci mordillait nerveusement la tige d'une fleur arrachée à son corsage ; elle avait pâli beaucoup, et ses lèvres rouges, comprimées avec violence, montraient son humiliation et son courroux.

Yseult était devenue rose, elle, et, après un léger mouvement de surprise désagréable, un sourire effleura sa bouche.

Chose bizarre, elle se sentait heureuse de ne se savoir peut-être unie par aucun lien de parenté à cet homme qu'elle croyait son oncle.

— Oh ! pensait Fernande avec rage, dire que je peux n'être pas membre de cette grande famille de Royalez !... que je n'ai peut-être pas du sang bleu dans les veines, moi qui méprisais tant tout ce qui est plébéien ! dire que ce nom honoré dont j'étais si fière peut n'être pour moi qu'un mensonge ! Que nous ne sommes que des perles fausses, enfants gardées ici par charité, après avoir servi à amuser les dernières années de celle que nous appelions grand'mère ! oh ! c'est à en mourir de honte !

Royalez lisait toutes ces pensées sur le front révolté de sa pupille.

— Pourquoi nous apprendre cela si tard ? Il fallait nous élever dans cette idée ou vous taire toujours, et surtout, il fallait savoir la vérité complète.

Elle lui disait cela ! et voilà la récompense qu'il recevait, lui qui avait tant fait pour elles et qui aurait pu, s'il eût été moins bon, les abandonner à une vie obscure et misérable ?

— Oh ! Fernande, fit Yseult indignée.

— Laisse, Yseult, laisse ; il est naturel qu'elle parle ainsi dans le premier mouvement de sa douleur.

Hélas ! pouvait-il répondre.

— Je me serais tu toujours, toujours, sans l'homme qui a surgi soudain

pour montrer les preuves de la faute de votre mère ; mais il faut vous épargner la honte de l'apprendre de sa bouche.

— Juste ciel ! n'être que ça !... murmurait Fernande tombée du piédestal où elle adulait sa petite personne.

Royalez sut pourtant les consoler.

— Voyez-vous, leur dit-il, je devais vous instruire de cela, mais rien ne sera changé vis-à-vis du monde ; pour tous vous serez toujours l'une et l'autre Mesdemoiselles de Royalez, nom sous lequel vous êtes entrées sous mon toit.

— Ainsi cet homme et cette femme, qui sont le père et la mère de l'une de nous, ne nous revendiqueront pas ? demanda Fernande qui frémissait.

— Non ; avec de l'argent ils garderont le silence ; et, d'ailleurs, vous serez bientôt majeures ; ils savent que leur fille ne leur reviendrait pas pour longtemps.

A quoi servirait une réunion de quelques mois qui ne réjouirait ni les uns ni les autres ?

Il y eut un silence, les jumelles réfléchissaient.

— Si ce pouvait être Yseult qui ne fût pas une Royalez ! pensait Fernande. Elle a des goûts plus vulgaires que moi... et puis, je suis si fière !

Royalez leur avait dit tout ce qu'il devait leur dire concernant le secret de leur naissance, mais ce qu'il tut, ce fut cet amour dont son cœur était plein pour l'une d'elles ; ce fut sa lutte, ses combats, son dévouement de chaque jour.

Il regardait Fernande et devinait que son orgueil saignait du doute cruel qui pesait sur elle ; et il souffrait de la voir souffrir, lui qui eût donné son sang pour épargner une larme à ses beaux yeux.

— Mon Dieu ! pensait Yseult, combien nous lui devons ! car, enfin, puisqu'il savait l'un de nous étrangère à sa famille, usurpatrice de fait, puisque nous n'avons pas de fortune, qui l'empêchait de nous éloigner de lui et de nous faire élever dans un couvent pour

nous habituer à la vie modeste qui devrait être notre partage? Oh! comment lui rendre jamais ce qu'il a fait pour nous?

Fernande se disait, tandis que son front s'éclairait peu à peu:

—Bah! pourquoi tant me chagriner? je porte, sinon de droit, du moins de fait, le nom de Royalez; ce n'est pas mon tuteur qui me désavouera pour sa nièce; donc j'ai pour moi toutes les chances de bonheur et de fortune; je ferai un beau mariage, et une fois marquise ou... duchesse, nul ne pourra jamais croire que je ne suis pas noble des pieds à la tête.

Enfin Royalez reprit la parole; la bonne nouvelle allait suivre la mauvaise.

—Mes chéries, dit-il, je n'ai pas fini de tout vous apprendre. Vous verrez que malgré le... malheur du passé, votre avenir n'est pas moins riant. Yseult le sait, on m'a demandé trois fois sa main; une fois le baron de Trézern; une autre, cet artiste éminent, Jacques Legrand; enfin M. de Sambré, un de mes meilleurs amis; il lui a plu de refuser ces trois propositions: je n'ai pas à la juger ni à la contraindre, et ne puis la blâmer parce que le goût du mariage ne lui est pas encore venu. Ma petite Eau qui dort se réveillera peut-être un jour. Si Yseult se trouve heureuse ainsi, qu'elle nous reste, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

Cependant, je dois vous avouer qu'il ne faudra pas vous montrer trop difficiles, car je vous ai fait entendre, il y a quelques jours, que de graves embarras d'argent étaient venus entraver mes bonnes intentions à votre égard.

A présent, mes chéries, votre tuteur est presque pauvre; la ruine sinon totale, du moins partielle, s'est abattue sur moi. Je ne puis vous donner de dot, pauvres enfants, moi qui comptais vous doter royalement.

—Qu'importe cela? murmura la douce Yseult. Vous avez déjà fait tant pour des... étrangères; moi je n'aurais pas voulu, après ce que vous nous avez

appris, que vous vous dépouillassiez pour moi; nous savons trop combien vous êtes noble et généreux.

Et, d'un mouvement plein de grâce charmante, Yseult inclina sa jolie tête et effleura de ses lèvres roses la main de Royalez posée sur le bras du fauteuil.

Fernande, elle, fronçait le sourcil.

—Ah! fit-elle, tout nous écrase donc à la fois! Pas de naissance, pas d'argent; c'est à en mourir.

Elle ne vit pas que les yeux de Royalez se voilaient de larmes; elle était bien cruelle et bien ingrate.

—Heureusement, reprit-elle en levant la tête, heureusement que tout cela peut se réparer par un beau mariage. Je suis assez belle pour être épousée sans dot.

Royalez tressaillit: ces paroles le rappelaient à la réalité. En effet, il avait une dernière mission à remplir.

—Fernande, dit-il avec lenteur et de plus en plus pâle, sans lever les yeux sur elle, tu es à ton tour demandée en mariage: deux hommes ont sollicité ta main, te sachant pauvre: l'un a quarante ans passés... Cela ne t'effraie pas?

—Qu'importe l'âge? répondit-elle sans voir l'éclair de joie ineffable dont cette réplique irradiait le front de son tuteur. Qu'importe l'âge, pourvu toutefois qu'il ne paraisse pas trop vieux et ne soit pas trop laid.

—On affirme que son intérieur est plus jeune que le comporte son extrait de naissance, et il n'est pas plus mal que bien d'autres, dit Royalez avec un triste sourire.

Ici, Fernande eut comme l'éclair d'un soupçon:

—Il ne m'est pas parent? demanda-t-elle, ne se rappelant pas l'étourdie qu'elle ne pouvait plus alléguer aucun lien de parenté avec personne de leur société.

—Il ne t'est parent d'aucun côté, répondit Royalez qui ne mentait pas.

—Voyons, continuons, reprit la jeune fille; ce quadragénaire doit être riche et titré, autrement vous ne m'en

parleriez pas.

Yseult qui regardait son tuteur vit la sueur perler à son front livide; elle en eut pitié.

—Il est titré, oui, répondit le comte, mais il n'est pas riche. Une belle terre en province et quelques milles livres de rente, voilà tout ce qui lui reste.

—Passons à l'autre, alors, dit Fernande, avec un sang-froid cynique.

—L'autre, inutile de t'en parler, tu le connais: quarante-neuf ans, duc et millionnaire; c'est lui que tu vas accepter? n'est-ce pas? fit Royalez d'une voix sourde.

—Mon... tuteur, dit alors Yseult avec sa douceur d'ange, laissez maintenant réfléchir Fernande, elle vous rendra réponse plus tard. Allez, laissez-nous seules un instant; vous nous avez appris tant de choses... émouvantes, ce soir!...

Royalez se leva, chancelant, blême à faire croire qu'il allait tomber.

—C'est vrai, causez mes enfants; réfléchis, Fernande; le duc... tu sais le duc d'Altemont... millionnaire.

Il sortit en s'accrochant aux murs; et en s'éloignant, il murmurait:

—Elle choisira l'autre... je le sais. Enfin, qu'importe, moi, pourvu qu'elle soit heureuse!

Quand les jumelles se trouvèrent seules, Yseult s'approcha de sa soeur en joignant les mains:

—Oh! Fernande, Fernande! ne prends pas le duc!...

—Eh! pourquoi donc? fit la jeune fille avec humeur.

—Il n'est ni beau ni aimable.

—Oui, mais je serai duchesse et millionnaire, répliqua Fernande avec orgueil.

—Mais l'autre...

—L'autre? il ne me l'a pas même nommé, tant il était sûr de mon refus. Épouser un homme pauvre, moi? Quelle folie!

Puis voyant le mouvement d'Yseult qui s'appretait à supplier encore, elle ajouta méchamment:

—Qu'on ne me reparle plus de ce prétendant assez osé pour demander en

mariage une femme comme moi, sans lui offrir le bien-être et le luxe. Pas un mot de plus, Yseult, tu me ferais croire que tu aspirés à garder le duc pour toi. Mais tu sais, ma chère, que le duc n'aime pas les eaux dormantes!

Yseult haussa les épaules; que répondre à cela? Un instant elle songea à tenter un nouvel effort et à nommer cet inconnu pauvre qui adorait Mlle de Royalez. Puis elle se dit que le secret de son tuteur n'était pas le sien et qu'elle le devait respecter. Avant tout elle souffrait de voir briser ce grand coeur si noble, si généreux, mais une certaine douceur se mêlait à cette peine; Royalez lui resterait; elle savait qu'il ne l'aimerait jamais d'amour, mais elle se disait qu'elle pourrait vivre dans son ombre, le soigner, le servir, peut-être travailler pour lui à son insu, et pour Yseult c'était une consolation.

Cependant, bien résolue, Fernande alla frapper à la porte de Royalez.

—Je choisis le duc, lui cria-t-elle, vous lui porterez ma réponse.

Puis elle s'enfuit, un peu honteuse, et alla s'enfermer chez elle pour rêver à ses prospérités futures.

La nuit venait lentement, pure, lactée, radieuse. Aux fenêtres, heurtaient les papillons bleus impatients de se brûler les ailes à la lumière factice de l'intérieur.

On n'entendait plus au loin que les vagues bruits de la campagne qui se reposait après le travail du jour; les oiseaux se taisaient après avoir cherché leur place, en babillant, sous les feuilles des arbres.

Assise dans un fauteuil de bambou, sur la terrasse, Yseult laissait errer ses yeux sur la campagne environnante; les étoiles s'allumaient peu à peu dans le saphir foncé par la nuit; une brise un peu fraîche celle des soirs de printemps, agita le feuillage et les fleurs et en répandit alentour les parfums.

Tout à coup, les sons très graves et très chantants du violoncelle s'élevèrent dans le silence; ils venaient de la chambre où Royalez s'était enfermé, et

ces accords étaient tellement tristes qu'ils déchiraient l'âme.

Yseult qui, cependant, adorait la musique de son tuteur, se boucha les oreilles pour ne plus entendre, car il lui semblait recueillir un sanglot du malheureux dans chaque note navrée.

XI

Tant que le mariage n'était pas consommé, Royalez espérait; il espérait qu'elle reculerait enfin devant l'âge et le peu de charmes physiques de ce mari quinquagénaire.

Mais non: duchesse et millionnaire! ces deux mots résonnaient trop doucement à l'oreille de la fille avide et vaniteuse pour qu'elle changeât d'idée.

Quoiqu'il gardât une lueur d'espoir, Royalez souffrait le martyre. Oh! voir cette enfant adorable appartenir à un autre qui lui était inférieur à lui, Royalez!

Un soir, d'Altemont les emmena tous à Paris, où une cantatrice célèbre consentait à remonter sur les planches abandonnées depuis son mariage.

On jouait "Faust".

Assises sur le devant de la loge, dans une toilette d'un goût simple mais exquis, les demoiselles de Royalez attiraient tous les yeux.

Fernande était fière de cette admiration universelle, fière de ses beaux bras nus, ambrés, et de forme parfaite appuyés au velour rouge du balcon, fière enfin de sa grandeur future.

Yseult, elle, ne s'apercevait pas qu'elle était contemplée aussi, et avec non moins de ravissement; tout entière à la musique, elle buvait avidement chaque note égrenée par la voix magnifique des artistes et par l'archet des violons.

Fernande n'avait d'yeux que pour la salle; l'admirable harmonie du grand maître n'arrivait pas jusqu'à son âme.

Ni l'une ni l'autre ne voyait que si les regards des hommes s'attachaient à

elles, les lorgnettes féminines se braquaient volontiers sur Royalez, dont la belle stature et le fier profil se dressait au fond de la loge, à côté de la silhouette grêle et insignifiante d'Altemont.

Lui non plus ne s'en doutait guère; habitué au succès de ses nièces, il ne songeait qu'à sa propre souffrance accentuée, décuplée par la musique passionnée de "Faust". Lorsque vint la scène nocturne qui réunit Faust et Marguerite à la fenêtre, puis ce mélodieux cri de bonheur: "O nuit..." le comte sentit des larmes de révolte amères monter à ses paupières.

—Mon Dieu! ne put-il s'empêcher de s'écrier en lui-même, je dois donc seul ignorer ces joies qui sont les plus douces ici-bas, et que vous avez créées pour consoler de la vie?

Certes, lui aussi voyait de ces nuits resplendissantes qui invitent au bonheur, mais aucun coeur de femme ne battait à l'unisson du sien, nulle voix ne se joignait à la sienne pour chanter le duo des heureux.

Chaque note, chaque mélodie lui enfonçait un dard dans la poitrine, et il sortit du théâtre plus torturé encore qu'il n'y était entré.

Yseult remarquait que, chaque fois que son tuteur quittait l'Opéra, son front était plus taciturne et plus sombre.

—Il est comme moi, se disait la douce enfant, la musique l'énerve et rouvre les blessures de son coeur. O Fernande! Fernande si j'étais à ta place.

Mais la radieuse fiancée, loin de songer à Faust, s'étendait dans son lit moelleux, en combinant la toilette qu'elle arborerait à la prochaine fête, et en calculant les succès plus nombreux encore qu'elle remporterait une fois duchesse.

Cependant elle ne revenait pas du tout sur sa décision, et Royalez perdait peu à peu tout espoir, elle avait pesé longtemps ce que lui rapporterait une union avec le duc.

En se rappelant que le nom de Royalez ne lui appartenait peut-être pas

en réalité, le rouge de la honte lui marbraït le front; mais elle se disait :

—Raison de plus pour remonter l'échelle sociale; si je suis de basse origine, je veux être une grande dame tout le reste de ma vie; ne suis-je pas faite pour cela? Raison de plus, encore une fois, pour accepter le duc; s'il apprend tout, celui-ci m'aime assez pour passer outre; à son âge on est moins pointilleux sur certaines questions d'honneur ou de naissance.

Un instant, Royalez eut envie de reprendre son existence aventureuse et d'emporter bien loin son cœur brisé; mais, la pensée que sa mission n'était pas terminée auprès de ses pupilles le retint en France. Devait-il abandonner Yseult? Devait-il fuir avant de voir consommée l'union de Fernande et d'Altemont? Non; il boirait le calice jusqu'à la lie, il remettrait lui-même sa pupille aux mains de cet homme vieilli avant l'âge; il entendrait l'écho de leur première joie.

Devant ses yeux passait la vision troublante d'une jeune mariée, superbe, au bras de cet homme aux cheveux gris, cet homme qui allait la garder toute sa vie et qui l'aimait moins que lui.

Le comte emmena les trois femmes à Paris, où elles devaient courir les magasins et les couturières pendant un mois.

Au bout de ce temps, on rentrerait à la Vallière, où aurait lieu la cérémonie du mariage, et Mme Léotar resterait indéfiniment avec son élève préférée.

L'hôtel de la rue Saint-Dominique étant vendu, Royalez loua un appartement meublé rue Saint-Honoré; il s'était, de même, défait de son écurie, ne gardant qu'une victoria et son meilleur cheval pour le service de la Vallière; il avait réduit la domesticité à la cuisinière à la femme de chambre des jeunes filles et au vieux Jacques qui fût mort de chagrin si on l'eût congédié.

Il ne restait donc plus au comte Xavier que son château et le parc dont on érigea une partie en potager et en ver-

ger, les terres qui y attenaient étant vendues aussi.

Le rapport de ce bien suffrait à la vie de six personnes et à l'entretien du jardin.

Toutes ces réformes coûtaient peu à Royalez; il avait l'âme trop haute et l'intelligence trop grande pour souffrir des privations matérielles; mais ce qu'il regrettait, oh! ce qu'il regrettait, c'était de ne pouvoir donner de l'or à pleines mains pour satisfaire les fantaisies de la belle fiancée.

Il avait cependant pris sur le très maigre capital qui lui restait, afin de pourvoir au trousseau que Fernande exigeait princier.

Avait-il le courage de résister, de refuser quelque chose à cette enfant pour laquelle il sacrifiait tout son bonheur? Eh bien, il ferait des économies plus tard enfermé à la Vallière avec Yseult et Mme Léotar et pour toute compagnie Yseult, si facile à satisfaire, "l'Eau dormante", enfin qui se contentait de si peu.

En attendant, il voulut couronner son oeuvre en offrant à la future duchesse un présent digne de sa beauté, une branche de diamants dont elle ne faisait que parler depuis qu'elle l'avait vue exposée chez Fontana.

Le duc lui donnait de beaux bijoux, mais des bijoux de famille, un peu antiques et trop lourds, pour cette luxurieuse jeunesse.

C'est pourquoi, en se rendant à la Vallière où elle devait prendre des papiers oubliés, Yseult fut étonnée de ne plus trouver pendue au mur du cabinet de Royalez, une petite peinture, chef-d'oeuvre de Meissonnier, auquel Yseult savait que son oncle tenait comme à la prunelle de ses yeux.

Il avait dit un jour en riant :

—J'aimerais mieux perdre un membre que ce "Meissonnier".

Entrée dans ce sanctuaire sacré pour elle, afin d'y chercher le souvenir aimé de Royalez, la chère présence imprégnée partout, sur le papier jeté sur le bureau d'ébène, sur le fauteuil du cuir vieilli et jusque dans l'usure du tapis

à la place où il posait ses pieds, Yseult avait remarqué avec stupeur l'absence du tableau.

Il n'avait pu l'emporter à Paris pour en orner une banale chambre louée. Alors, avec cette intuition des coeurs aimants, elle devina le sacrifice de son tuteur. Elle comprit d'où provenait l'argent du bijou si ardemment convoité, et une larme tomba de ses yeux, car elle savait ce que Royalez devait souffrir.

Au retour, elle interrogea le vieux Jacques, qui connaissait les secrets de son maître...

Le brave homme hésita à répondre.

— Si c'était mam'zelle Fernande qui me demanderait ça, dit-il enfin, je garderais le silence, mais mam'zelle Yseult, c'est différent. Ben oui, je sais où est le tableau, vu que c'est moi qui l'ai porté chez M. D..., avenue de l'Opéra, même qu'il est maintenant exposé en montre et qu'on ne tardera pas à l'acheter. Aussi m'sieu le comte ne passe plus de ce côté, ça lui saigne le coeur.

Yseult comprit encore pourquoi son tuteur ne fumait plus que de médiocres cigares, et pourquoi il prenait maintenant l'omnibus au lieu d'une voiture particulière pendant ses courses dans la ville.

Tout cela, tout cela pour Fernande, pour l'ingrate qui ne songeait qu'aux chiffons, à la parure.

Et il avait été bien récompensé, vraiment ! La frivole créature lui avait sauté au cou en recevant le joyau tant envié, mais chacun de ses baisers était comme une blessure au coeur de Royalez.

Yseult ne jalousait pas sa soeur, non, elle comprenait toutes les démenées de l'affection et tous les beaux dévouements fous qu'elle suscite ; mais elle soupirait en voyant que Fernande recevait ces sacrifices comme une chose due, un hommage à sa beauté royale.

Un matin, sous prétexte de se rendre à l'église, Yseult, suivie du fidèle Jacques, courut avenue de l'Opéra, où elle trouva M. D..., seul heureuse-

ment, dans son magasin d'objet d'art.

Elle lui proposa un marché ; il s'agissait de lui céder le tableau de Meissonnier au même prix qu'il l'avait acheté au comte de Royalez.

Le marchand fit la grimace, il comptait bénéficier sur cette vente, mais cette enjôleuse d'Yseult sut le circonvenir si bien qu'il se prêta à tout ce qu'elle exigea.

Yseult devait cette faveur, d'abord à son gracieux visage et à sa voix d'ange, puis à Jacques qui, après maints signes d'intelligence faits à M. D..., entraîna celui-ci au fond de la salle et lui conta que sa jeune maîtresse rachetait le "Meissonnier" sur ses petites économies qui n'étaient pourtant pas lourdes.

Enfin, le marchand conclut le marché, et Yseult, triomphante, emporta son trésor.

Il faut dire que Jacques avait ajouté à sa confiance à M. D... :

— Voyez-vous, monsieur, laissez-nous l'objet à bas prix. Moi je vous remettrai le surplus afin que vous n'y perdiez pas ; mon maître est si généreux que j'ai gagné beaucoup à son service, et personne ne saura que j'ai retiré quelques milles francs de mon petit avoir.

Le bien du brave homme ne fut pas entamé. Yseult n'avait certes pas à sa disposition une énorme somme, mais, par un hasard providentiel, elle se trouva posséder un petit capital tombé dans ses mains comme gros lot d'une loterie de bienfaisance quelques mois auparavant. Royalez le lui laissait, la sachant raisonnable et pensant qu'elle avait besoin d'argent pour gâter sa soeur. Mais Yseult trouvait Fernande assez riche en bijoux et se contentait de lui confectionner, de ses doigts d'artiste, de délicates dentelles ou de lui peindre des porcelaines et des écrans d'un goût exquis.

Néanmoins, le gros lot, béni aujourd'hui était insuffisant ; il manquait douze cents francs !

Yseult mit Mme Léotar dans ses confidences ; mainte fois l'excellente dame avait dit à son élève préférée :

—Mignonne si vous avez jamais besoin d'argent pour votre toilette ou pour offrir un présent à votre soeur ne craignez pas de m'importuner; j'ai là quelques milles francs que je n'ai pu encore placer avantageusement.

Yseult profita de cette offre.

En retournant avenue de l'Opéra porter la somme convenue à M. D..., Yseult, qui avait son plan, lui montra quelques peintures dont elle était l'auteur: évantails, miniatures, aquarelles, etc., car elle possédait un talent réel.

Le marchand ne cacha pas sa surprise et accepta volontiers d'essayer de vendre ces objets artistiques.

Ils lui furent enlevés rapidement, et, avant de quitter Paris pour la Vallière, Mlle de Royalez se sentit désormais le travail assuré. M. D... lui prendrait régulièrement ses peintures et en remettrait le prix au brave Jacques qui, lui, viendrait quelquefois à Paris, sous un prétexte ou un autre, ou bien à Mme Léotar.

Yseult ne se possédait pas de joie; ainsi elle allait gagner de l'argent, se rendre utile à l'insu de son cher tuteur; ainsi il aurait encore de bons cigares, l'abonnement des "revues" auxquelles il pensait renoncer, et mille autres douceurs dont il croyait se priver à l'avenir!

Yseult recommanda le secret à ses complices, Mme Léotar et Jacques, qui serait aussi son commissionnaire.

Dès lors, un rayon de bonheur brilla sur le front d'Yseult. Le monde se figura que la magnifique situation de sa soeur rejaillissait sur elle, et l'on murmura:

—Elle n'a pas l'ombre de jalousie, elle se réjouit de la chance qui échoit à Fernande, et pourtant, à elle désormais la vie solitaire et sans plaisirs.

Le mariage, selon les désirs de Fernande pressée d'éblouir ce peuple qui l'avait si souvent traitée de fière et d'égoïste, devait avoir lieu à la Vallière, ainsi que nous l'avons dit.

Royalez, lui, agissait comme dans un rêve; il avait beaucoup pâli et maigri pendant les dernières semaines de son

séjour à Paris, et l'on attribuait ce changement au désastre financier qui venait de le surprendre.

Ah! si l'on eût su combien peu lui importaient les pertes d'argent!

Un jour pourtant, il recouvra son beau sourire lumineux, ce qui mit un peu de baume au coeur de la pauvre Yseult; ce fut en retrouvant, pendu à sa place habituelle, le petit tableau de Meissonnier.

Son saisissement fut tel qu'il chancela, il ne pouvait comprendre comment ce trésor était rentré en sa possession.

Yseult voulait lui faire croire que Fernande l'avait, avec elle, racheté; mais le vieux Jacques n'entendait pas de cette oreille-là: il raconta à son maître que mam'zelle Yseult était seule l'auteur de cette surprise.

Royalez pressa contre son coeur la généreuse enfant; il l'embrassa pour la première fois, avec une tendresse véritable, et, ce jour-là, Yseult fut bien heureuse.

Mais le chagrin reparut bientôt; il ne devait plus lui laisser de répit; il le dévorait à mesure que l'heure approchait où la chose serait consommée.

Dans le monde on discutait différemment le mariage de Mlle de Royalez.

—C'est l'union d'une tête folle avec un homme sérieux, disait-on.

—Le comte a trop gâté sa nièce reprenaient d'autres; il la traite trop en déesse. Le duc est très épris de sa fiancée mais ces deux natures ne sont pas faites l'une pour l'autre et un jour viendra où le pauvre Altemont regrettera peut-être cette imprudence il eût mieux fait de choisir Yseult.

—Yseult est un ange, répliquait-on, qui est digne d'elle?

La belle fiancée, cependant, s'inquiétait peu de ces commentaires; elle étalait aux yeux jaloux de ses amies les splendeurs d'une corbeille princière et d'un trousseau magnifique.

Royalez voulait le gâter jusqu'au bout; puisqu'il devait subir la douleur de la voir au bras d'un autre du moins

voulait-il avoir ses dernières caresses, ses derniers regards reconnaissants.

Fernande ne manifestait même pas de regret de quitter ce tuteur si bon, cette compagne si douce qui n'était pas sa soeur, en réalité, mais qui passait pour telle aux yeux de tous, ni Mme Léotar, qui avait pris soin d'elle pendant de longues années, ni même la Vallière, cette terre délicieuse où s'étaient écoulés ses jours les plus paisibles.

Elle ne se disait pas qu'elle avait joui de toutes les douceurs de la vie sans y avoir aucun droit, elle qui n'était peut-être que l'humble enfant d'un vagabond et d'une femme du peuple.

—C'est moi qui suis la fille des Royalez pensait-elle encore; j'ai trop de beauté, de noblesse, de fierté pour sortir d'une famille pauvre.

Dans sa loyauté exquise, le comte annonça à Fernande qu'il allait éclairer le duc sur l'étrange situation de sa future et lui révéler le mystère flottant sur l'origine des demoiselles Royalez.

D'ailleurs, Calvarès pouvait surgir d'un instant à l'autre et tout dire lui-même.

—Laissez-moi faire cette confidence à mon futur époux, supplia Fernande; de moi, le coup lui sera moins rude.

Royalez céda, s'étonnant tout bas de la sollicitude qui s'éveillait au coeur de cette fiancée si froide, en général, pour tout ce qui concernait autrui.

La nature droite de cet homme pouvait-elle croire à la fausseté chez celle qu'il aimait?

Fernande sut s'arranger si bien et déployer tant de grâces attachantes, que, pris sous le charme, le duc ne comprit qu'une chose au fatras qu'elle lui débita; c'est que sa fiancée était ravissante et l'aimait beaucoup.

Cependant Calvarès n'était plus à craindre, du moins de quelque temps; en apprenant la ruine de Royalez et comprenant l'inutilité de nouvelles réclamations d'argent, il reprit le chemin de l'Espagne et ne reparut pas à la Vallière.

Mariée du matin, la duchesse d'Altemont venait de quitter la Vallière pour un court voyage avec son époux.

Il était six heures du soir; Yseult attendait Royalez; il faisait sans doute un long détour avant de rentrer au château, car, depuis que la fête était finie, elle avait eu le temps d'enlever ses vêtements d'apparat et d'endosser une chaude robe de laine.

Yseult se trouvait seule pour quelques jours; aussitôt la cérémonie achevée, Mme Léotar avait pris le train de Paris où se mourait une de ses vieilles amies.

Enfin, au bout de deux mortelles heures, la pauvre enfant entendit la grande porte retentir bruyamment; un frisson secoua ses frères épaules.

Il entra; il avait l'air d'un homme assommé sous un coup brutal; son visage était très pâle, ses lèvres blêmes, ses yeux creusés profondément; tous ses membres tremblaient avec violence, et il chancelait en marchant.

On était en automne, et la température devenait de plus en plus froide; le malheureux l'avait bravée, il allait sans doute payer cher son imprudence.

A sa vue, Yseult se leva toute droite, prise d'une angoisse extrême et aussi d'une inexprimable compassion.

Seulement elle feignit de ne rien comprendre à cet état peu ordinaire.

—Je savais bien que vous auriez froid, lui dit-elle en prenant les mains glacées de Royalez entre ses petites mains chaudes; vous avez refusé le pardessus fourré que je voulais vous envoyer par Jacques; à présent, vous voilà malade. Asseyez-vous là; le feu est vif et le thé bouillant, cela vous remettra.

Il se laissa guider comme un enfant; il n'avait plus de force; ses dents claquaient, ses yeux étaient voilés; néanmoins, un sentiment de bien-être intime se glissa peu à peu dans ses membres réchauffés à la douce tiédeur de la chambre et par le breuvage réconfor-

tant.

Il appuya sa belle tête pâlie sur le dossier de son siège et ferma les yeux ; il craignait les questions d'Yseult où ses réflexions sur la journée qui venait de s'écouler, mais Yseult ne parla point.

Après avoir effleuré ce visage de martyr d'un regard d'inexprimable amour, elle se mit au piano et commença une de ces charmantes mélodies dont elle avait le secret, prodiguant les trésors de son rare talent pour lui seul, afin d'apaiser le désespoir de cette âme et de glisser une harmonie faite pour l'endormir.

Certes, elle aussi souffrait, et non moins que lui, et sa douleur muette et cachée, elle devait, selon toute probabilité, la conserver jusqu'à la mort.

Deux fois le dîner avait été annoncé sans que le comte remuât ; à la fin, il souleva la tête et regarda Yseult :

—Quelle heure est-ce ? demanda-t-il d'une voix qui parut brisée à la jeune fille.

—Huit heures passées ; venez, mon oncle, il faut que vous preniez un peu de nourriture, cela chassera peut-être le malaise qui vous a causé le froid de la soirée.

Il obéit machinalement et se laissa emmener par Yseult ; elle le fit asseoir et lui servit un peu de potage qu'il ne put arriver à bout d'avalier.

Vaincu par la douleur physique et morale, il quitta la table ; avec l'aide de Jacques, elle le soutint jusqu'à sa chambre où le vieux serviteur déshabilla son maître et le coucha.

Une heure après, pris d'une fièvre ardente, Royalez délirait, appelant Fernande à grands cris.

Yseult s'installa à son chevet ; il ne fallait pas que le secret de cet homme fort, broyé par la main blanche d'une femme, tombât en d'autres oreilles que les siennes.

Elle envoya chercher à Tours une religieuse garde-malade, et, en l'attendant, elle demeura auprès du lit, écoutant les divagations du fiévreux inconscient dont chacune des paroles faisait

une blessure dans ce coeur dévoué.

Lorsque le docteur arriva, Royalez ne parlait plus ; il était plongé dans cet abattement qui suit les fortes crises ; le médecin l'examina, hocha la tête et, se tournant vers Yseult.

—Mademoiselle, dit-il, enveloppant d'un coup d'oeil la forme frêle de la jeune fille, votre place n'est pas ici ; la maladie de monsieur votre oncle s'annonce comme devant être grave, peut-être contagieuse.

—Que m'importe ! Mon devoir est de ne pas quitter mon oncle pendant qu'il souffre et que personne n'est auprès de lui.

—Soit, mais il faut vous adjoindre une aide, une garde-malade.

—J'en ai fait demander une, mais je ne pourrai l'avoir que demain.

J'espère que d'ici là aucune complication n'aura lieu. Si la fièvre typhoïde se déclare, comme je le crains, vous prendrez de grandes précautions.

Le médecin s'éloigna, promettant de revenir le lendemain matin.

Yseult passa des heures lugubres : dans le chaos de son cerveau ravagé, Royalez ne reconnaissait plus personne ; il appelait l'absente avec des sanglots déchirants et des mots d'une tendresse si navrante, que la pauvre fille en avait le coeur broyé.

Un instant, il la prit pour Fernande et l'attira à lui ; elle essaya d'abord de l'en empêcher, mais voyant l'expression de douleur contractant ce cher visage, elle le laissa faire et offrit son front au pauvre halluciné.

Cette caresse, c'était, en réalité, Fernande qui la recevait, puisqu'on la prenait pour sa soeur.

Fernande ! ah ! toujours la privilégiée ! En ce moment, tout à sa nouvelle vie, l'ingrate avait chassé de sa pensée celui qui, pour faire son bonheur à elle, avait brisé son propre coeur.

Pauvre Yseult ! elle ne pouvait plus retenir les larmes qui débordaient de ses yeux ; elle s'éloigna du lit et se mit en devoir de préparer la potion qu'allait prendre son malade.

Si, au moins, elle avait eu auprès

d'elle Mme Léotar, cette amie expérimentée, à laquelle elle confiait volontiers ses peines.

Aussi se sentait-elle isolée et triste, sans compter l'inquiétude que lui causait l'état probablement très grave de son oncle d'adoption.

Elle passa la nuit debout, tantôt pressant de sa main fraîche le front brûlant de Royalez, tantôt retenant captifs ces bras qui battaient follement l'air, tantôt le faisant boire doucement. Cette jeune fille fragile devenait de fer et ne sentait plus la fatigue, du moment qu'elle soignait son cher tuteur.

De bonne heure, le médecin reparut amenant avec lui soeur Camille, qu'il avait trouvée en route, et qui désormais, allait partager avec Mlle de Royalez la tâche délicate et pénible de disputer le malade à la mort; cela dura quinze jours. Un soir même, le comte fut si mal, que les docteurs, appelés en consultation, ne donnèrent plus aucun espoir.

En entendant cet arrêt, Yseult devint blanche comme un suaire et ses petites mains se crispèrent convulsivement l'une contre l'autre.

Elle rentra dans la chambre où somnolait Royalez livide, sans force, déjà semblable à un cadavre, mais toujours beau malgré son amaigrissement et sa pâleur spectrale.

—Ma soeur, dit Yseult de sa douce voix, voilà longtemps que vous ne vous êtes pas reposée; dormez cette nuit, moi je veillerai.

—Ma pauvre enfant, s'écria soeur Camille, vous êtes si frêle et si délicate que je m'attends à avoir une autre malade sur les bras; vous n'avez pas reposé plus que moi depuis plusieurs nuits.

—Je vous en prie, répondit Yseult avec une nuance d'autorité, je désire veiller aujourd'hui.

La religieuse céda et Yseult resta seule près de l'agonisant.

Royalez allait peut-être mourir, sans que celle qui était près de lui le coeur saturé d'amertume, pût l'arracher à la

tombe.

C'était épouvantable; elle n'avait pas demandé cette affection qu'il donnait tout entière à une uatre, à une ingrate? Elle ne demandait pas même qu'il s'aperçût de son dévouement; elle trouvait sa part encore belle, de pouvoir vivre sous son toit, le voir à chaque instant, entendre sa voix; et le ciel allait le lui reprendre, à elle qui n'avait que lui, que lui sur la terre, à elle qui avait toujours souffert sans espérer aucune joie dans l'avenir?

—Mon Dieu! ô mon Dieu! murmura-t-elle, sanglotant, éperdue, à genoux contre le lit, laissez-le-moi! Je n'ai que lui, que lui! et j'ai si peu de bonheur!

Elle continua à pleurer et à prier. Tout à coup, elle sentit sur sa joue humide l'attouchement d'une main sèche et brûlante: c'était Royalez qui, réveillé depuis un instant de son assoupissement mortel, caressait la figure de la jeune fille dont il entendait les sanglots.

—Fernande, c'est toi? n'est-ce pas que c'est toi?

Yseult releva sa tête échevelée où les larmes se séchèrent soudain.

Fernande, toujours Fernande! elle aurait donc toutes ses pensées, elle qui au milieu de ses plaisirs, n'avait pu, depuis quinze jours, trouver cinq minutes pour venir prendre elle-même des nouvelles de son bienfaiteur?

Yseult regarda Royalez; ses yeux étaient clos; il avait la force de soulever la main, non les paupières... Fernande est-ce toi?

Le coeur de la pauvre enfant se brisa; mais elle eut l'héroïsme de répondre d'une voix étouffée: Oui c'est Fernande.

—Merci, enfant, dit le malade qui parut presque joyeux.

Puis, il se rendormit, et cette fois son sommeil était bon et reposant, et sa pâleur moins effrayante.

Le lendemain matin, lorsque soeur Camille, confuse d'avoir dormi si longtemps, vint remplacer Yseult, elle la trouva pâle et glacée, immobile et veillant toujours dans son fauteuil.

Elle constata avec un heureux étonnement que son malade allait mieux.

Les médecins arrivèrent à la première heure s'attendant à entrer dans une maison visitée par la mort.

Leur surprise fut grande, lorsque le comte, encore faible et épuisé, leur tendit la main et les reconnut.

—La crise est passée, dirent-ils, il est sauvé.

L'un d'eux aperçut Yseult, qui, tremblante, se soutenait à peine, et, la montrant à la religieuse :

—Ma soeur, il faut maintenant soigner cette jeune fille, car bientôt il ne sera plus temps.

Yseult se laissa emmener, déshabiller et se coucher sans résistance.

En effet, maintenant qu'elle savait qu'il vivrait, elle redevenait passive; tout ressort semblait brisé en elle.

Elle s'endormit de ce lourd sommeil d'écrasement et de fatigue qui dure des heures, et dont nul bruit ne peut tirer.

Pendant ce temps, pour la première fois depuis bien des jours, Royalez prenait un peu de bouillon et de vin de Bordeaux.

Dans l'après-midi, quoique encore brisée et faible, Yseult se leva et entra dans la chambre où reposait doucement Royalez.

Lorsqu'il s'éveilla la religieuse égrenait son chapelet dans un angle de l'appartement; Yseult était dans le fauteuil près du lit, épiant pour lui donner à boire le moment où le malade rouvrirait les yeux.

Quand elle eut rempli cet office avec la douceur qu'elle apportait en tout ce qu'elle faisait pour lui, Royalez retint sa petite main dans les siennes.

—Yseult, dit-il, reprenant le tutoiement familier d'autrefois, tu es un ange, tu me soignes d'une manière admirable.

Mais tu ne m'as pas soigné seule, n'est-ce pas?

—Non, fit Yseult qui ne comprenait pas la question; soeur Camille...

—Soeur Camille, je le sais bien! Mais je veux dire... Fernande; elle est venue t'aider à me donner des

soins?... Elle est entrée plusieurs fois ici, je l'ai sentie autour de moi, je l'ai même embrassée, et... cette nuit, cette nuit même elle était là: j'ai caressé sa figure; n'est-ce pas, Yseult, que je n'ai pas rêvé?

Il fixait sur elle ses grands yeux étincelants de fièvre et d'angoisse.

Cette fois-ci, ce n'était pas à un homme possédé du délire, à un inconscient, qu'il fallait répondre; c'était à un être doué de toutes sa raison et dont la santé, la vie peut-être, allait dépendre de ce qui lui serait répondu.

—Fernande n'était-elle pas ici cette nuit? répéta Royalez qui commença à douter et à s'agiter terriblement.

Yseult détourna la tête; elle devait donc mentir, mentir pour la première fois à celui auquel elle n'avait dit que la vérité pure?

—Oui, elle est venue, elle était là cette nuit! proférèrent les lèvres de la pauvre fille, ces lèvres qui, jusqu'à ce jour, ignoraient la tromperie.

Il savait qu'elle disait toujours la vérité, aussi fut-il satisfait.

Et pourtant elle pensait:

Depuis son mariage, depuis son retour aux Etangs, Fernande n'a pas mis le pied à la Vallière; cependant elle a appris la maladie de son tuteur; elle est chez elle depuis une huitaine de jours et elle s'est contentée d'envoyer son valet de chambre prendre deux fois des nouvelles: voilà tout.

Un jour pourtant elle fit atteler pour se rendre à la Vallière.

Royalez entra en convalescence et s'étonnait de ne pas la voir.

En traversant le parc, tous les souvenirs du passé qu'elle retrouvait à chaque tour de roue, s'élevaient à la fois comme pour lui crier son ingratitude.

Le comte était assis dans son fauteuil près de la fenêtre du salon; il tressaillit en entendant le bruit d'une voiture sur le sable humide, et il souleva le rideau pour voir qui arrivait.

—Une visite, dit négligemment Yseult dont le coeur se mit à battre; je vais donner ordre qu'on fasse entrer chez moi.

—Non, non, cria Royalez, qui avait vu Fernande sortir du coupé, tout enveloppée de ses fourrures; c'est inutile, c'est Fernande.

Mais, feignant de ne pas l'entendre, Yseult gagna le vestibule.

Trop faible encore pour marcher sans appui le comte ne put la suivre.

Ce fut donc Yseult que la jeune femme aperçut la première.

—Br! fit-elle en frissonnant, on n'a donc pas allumé le calorifère? on gèle ici.

—C'est vrai, pensa Yseult, il me semble que j'ai plus froid que tout à l'heure.

Elle était pâle et ses dents claquaient.

—Est-ée que tu es malade, toi aussi? s'écria la visiteuse à la vue de son visage défait. Comme tu as mauvaise mine!

Mais, sans répondre, et sous prétexte d'aider sa soeur à détacher ses fourrures, Yseult lui glissa à l'oreille:

Il est sauvé, il est guéri, mais il a failli mourir: écoute Fernande, s'il te remercie d'être venue le soigner pendant sa maladie, ne le détrompe pas, je t'en supplie.

—Moi? fit la jeune femme, stupéfaite, mais je ne...

—Je le sais bien, mais il le croit, laisse-le croire; il le faut, ajouta impérieusement Yseult en l'entraînant au petit salon.

Fernande enveloppa sa soeur d'un rapide regard; à la fois confuse et humiliée, elle se sentait si petite et si basse à côté de la grandeur simple d'Yseult dont elle pénétrait peu à peu le secret!

—C'est Yseult qu'il aurait dû aimer et non moi, pensa-t-elle. Moi je n'étais pas digne de son amour.

Quand Royalez, qui l'attendait avec fièvre, la vit entrer, il se souleva sur son siège et étreignit dans ses mains glacées les mains gantées de Fernande.

Ils se mirent à causer. La duchesse glissa légèrement sur les détails de la maladie de Royalez; elle savait, d'ailleurs, qu'il n'aimait pas à parler de lui.

Pour elle, ce n'était pas cela. Recouvrant sa verve de mondaine, elle dépeignit sa vie actuelle toute de fêtes et de plaisirs. Elle était de fer résistante à toute fatigue, suivant le matin une chasse à courre, jouant la comédie le soir, valsant la nuit.

Elle oubliait qu'elle trahissait ainsi son égoïsme atroce; ces mots cruels lui échappaient, elle ne voyait ni la pâleur croissante du convalescent, ni les signes de détresse que lui faisait Yseult.

Mais l'affection pardonne tout; le comte, en la voyant s'éloigner, murmura de nouveau:

—Qu'importe moi, pourvu qu'elle soit heureuse.

Le lendemain, revint Mme Léotar, qui avait dû prolonger son séjour auprès de son amie malade.

Elle gronda Yseult de ne l'avoir pas rappelée au château pour l'aider à soigner le comte.

L'excellente femme, dont les parents proches étaient morts, reportait son affection sur Yseult sa chérie, presque son enfant.

Certes, Mlle de Royalez, qui touchait à sa majorité et dont l'éducation était complète, n'avait plus besoin d'institutrice; mais elle supplia sa vieille amie de lui rester, au moins, à titre de dame de compagnie, ce à quoi la veuve consentit tout de suite, à condition de ne plus recevoir d'émoluments.

Ce lui était une joie que de ne pas quitter Yseult, à laquelle elle se sentait encore utile, au moins moralement. En effet, sans la présence de cette compagnie sérieuse et respectable, Yseult n'eût pu vivre sous le même toit qu'un demi-oncle, encore jeune et séduisant, dont la parenté avec elle était problématique.

Et Yseult ne pouvait se figurer le comte errant seul et triste dans le grand château, sevré d'entrain et de gaieté, mal soigné et livré à sa mélancolie profonde.

Mme Léotar qui avait pénétré le secret de sa chère Yseult, la laissait agir en silence, sans exciter ni modérer cet

attachement pur et silencieux, se contentant de prier Dieu tout bas.

XIII

Le comte Xavier revint à la santé mais non à la paix. Tandis qu'il se promenait, pâle, convalescent, et se chauffait aux rayons du soleil de novembre, inspectant avec mélancolie les fleurs des serres un peu désertes, Yseult reprenait sa peinture et y travaillait une bonne partie de la journée sous l'oeil vigilant de Mme Léotar.

En peu de temps, Yseult se libéra de la petite dette contractée lors du rachat du tableau Meissonnier; alors elle put gagner jusqu'à cent cinquante à deux cents francs par mois.

Royalez s'étonnait bien un peu de voir disparaître si promptement les émaux fins, les écrans, les éventails délicatement peints, mais il pensait que l'artiste en disposait en faveur de ses amies, de sa soeur, de Mme Léotar, ce qui lui semblait chose toute naturelle.

Sous prétexte de faire son apprentissage de maîtresse de maison, Yseult avait pris la direction du ménage; et Royalez s'étonnait, quand il sortait par hasard de son marasme, de voir le budget si bien équilibré, le potager donner tant de légumes, le verger de fruits, que grâce à ce rapport inespéré de la terre, sa table demeurerait aussi délicate qu'autrefois, sa nièce aussi bien mise, sa bourse consacrée aux menus frais presque aussi bien garnie.

Les bureaux des meilleurs journaux et revues continuaient à lui servir son abonnement, qu'il ne croyait pourtant pas renouvelé; bref, quantité de petites douceurs dont il avait fait le sacrifice, l'aidaient à mieux supporter la solitude de la Vallière.

Cependant Fernande, en quittant son tuteur, lors de sa première visite depuis son mariage, s'était écriée: "Je reviendrai, je reviendrai!" Mais elle ne revenait pas, l'ingrate, l'oublieuse! et Royalez, morne, accablé, indifférent

à tout, s'enfermait en une douleur farouche.

Le soleil s'était enfui de sa vie: qu'avait-il maintenant à désirer, à envier? Il voyait son coeur martyrisé, foulé aux pieds, et, il avait beau faire pour oublier, ce coeur ne voulait pas guérir.

Ainsi les jours s'écoulaient pour lui; l'âpre blessure de son âme ne se fermait pas; il apprenait par les journaux la rentrée à Paris, les succès, les conquêtes de la jeune duchesse d'Altemont; pendant qu'il pleurait, là-bas, Paris s'amusait, et celle qu'il avait fait heureuse ne pensait pas à lui.

—Ah! se disait-il, cela ne durera pas toujours; une heure sonnera pour elle où le plaisir ne la satisfera plus; alors, elle me reviendra peut-être dans le chagrin, elle qui me fuit dans la joie. Hélas! la femme est si ingrate!

Yseult se disait parfois, en regardant son oncle parcourir son parc d'un pas nonchalant ou lire ses gazettes d'un air ennuyé:

Il souffre; la vie ne lui offre plus de charmes; s'il savait prier, au moins, elle lui deviendrait plus légère; comment faire pour le ramener peu à peu aux pieuses pratiques qu'il ne négligeait pas du temps de sa mère?

Comment faire? Pauvre enfant! elle ne se doutait pas que, peu à peu, elle opérait un miracle dans ce coeur blessé; qu'on ne pouvait la regarder prosternée aux pieds de l'autel, sans se sentir envie de prier, et que Royalez pensait tout cela, lorsqu'il l'accompagnait à la messe hebdomadaire, car elle parvenait plus facilement à l'y entraîner maintenant.

En lui-même, il comparait celles qu'il appelait ses deux nièces; l'une le dévouement infatigable, la piété absolue, la charité même; l'autre l'égoïsme, l'ingratitude personnifiées.

Il voyait aussi Mme Léotar, cette noble femme qui avait consacré à ces enfants ses labeurs quotidiens, ses peines, sa science, ses soins multipliés; elle avait souffert aussi, celle-là, mais la religion la consolait et lui donnait la force d'apporter à la table de famille un

visage souriant et des manières affables.

Yseult avait été dressée à son école, s'était moulée à son image; mais, rebelle à tout enseignement, Fernande était demeurée la fille frivole et sans piété, qui devait faire la femme coquette et nulle.

Aussi Royalez n'était-il pas éloigné de revenir à Dieu.

Cependant, après quelques mois de mariage, une froideur se glissa dans le nouveau ménage d'Altemont. Le duc se surprit à soupirer maintes fois, en considérant la jeune femme dont il avait été si fier; il découvrait des défauts et des lacunes qui étaient pour lui une désillusion cruelle.

Il l'avait connue jeune fille frivole et un peu personnelle; il s'était dit :

—Mariée, elle changera devant les devoirs qui lui incomberont.

Et, dans une stupeur douloureuse, il constatait que non seulement aucune réforme n'avait eu lieu, mais que les instincts cruels, égoïstes, légers, s'accroissaient de jour en jour.

Cette jeune femme n'avait pas une minute sérieuse dans son existence, soit qu'elle vécut aux Etangs, soit qu'elle habitât Paris. Sa journée commençait après-midi et finissait à l'aube; pourvu que ses coffres fussent pleins de dentelles, ses écrans de bijoux, ses armoires de chiffons, ses salons d'admirateurs, elle était satisfaite; elle aimait sa beauté, sa personne dont elle faisait une déesse, et elle les soignait.

Déçu dans son rêve d'amour et de bonheur, Lionel d'Altemont souffrit d'autant plus que Fernande était sa dernière tendresse et qu'il l'avait chérie aussi comme un père.

A présent, il ne l'estimait plus, mais, à travers l'espèce d'irritation qu'il éprouvait contre l'égoïste et futile jeune femme, il sentait qu'il l'aimait encore, et il l'entourait toujours de soins et d'attentions qu'elle recevait avec la plus profonde indifférence.

Or, il advint que l'été suivant, la jeune et imprudente duchesse, tour à tour remarquée aux eaux, aux bains de

mer, en villégiature chez quelques amis de son mari, commit de telles extravagances, de telles prodigalités, que le duc, effrayé à juste titre, parla sévèrement pour la première fois.

L'impertinente et indomptable fillette qui, jadis, avait lassé si souvent la patience de Mme Léotar, réparaisait, dans la jeune femme.

Les observations, pourtant fort justes, de Lionel d'Altemont la mirent hors d'elle; non contente de riposter vertement à celui qu'elle eût dû respecter, elle le brava en redoublant de légèreté et d'inconséquence.

Irrité pour tout de bon cette fois, le duc lui intima l'ordre de le suivre aux Etangs, où il voulait passer la saison des chasses et même l'hiver.

L'hiver aux Etangs? à la campagne? elle Fernande! la reine de toutes les fêtes! l'idole de Paris?

La surprise fut de la stupeur; elle ne crut pas, d'abord, à cette sorte de punition; mais, lorsqu'elle vit son mari ordonner les préparatifs du départ et faire arranger son château tourangeau en vue d'un long séjour, elle tenta de se révolter.

—Allez seul aux Etangs, lui dit-elle, impérieuse et sèche; moi je me rends à Paris.

Le duc la regarda d'un air étonné :

Et avec quoi y vivrez-vous? lui demanda-t-il.

Elle pâlit et, rageuse, se soumit.

En effet, elle n'avait aucune fortune de son propre chef; si son mari lui coupait les vivres, que ferait-elle? les fournisseurs n'étaient guère disposés au crédit envers une femme qui ne payait ses notes que le plus tard possible.

Le duc espérait que cette petite réclusion d'un automne et d'un hiver, de même que l'exemple et la société de quelques honnêtes mères de famille guérirait sa chère Fernande de sa trop grande frivolité.

Il n'en fut rien. La jeune duchesse se levait à onze heures, ne s'occupait guère plus de ses invités que de sa maison, et ne songeait qu'à étaler ses

toilettes les plus fringantes pour "épater," disait-elle, ces provinciaux imbéciles.

Un jour, Royalez vint la trouver avec Yseult; elle oubliait le chemin de la Vallière; eh! bien, il le lui rappelait. C'était le jour anniversaire de la naissance de Fernande; Yseult lui apportait une petite merveille de peinture; le comte un humble bouquet de fleurs; non de ces plantes rares et superbes dont les salons de la duchesse étaient saturés, mais des fleurettes poussées dans le petit jardin qu'elle soignait jadis; une touffe odorante et fraîche que la jeune femme pressa une minute contre ses lèvres, dans un mouvement brusque et passionné.

Cela ne lui remémorait-il pas le cher temps d'autrefois, le temps béni où elle n'était qu'une fillette insouciante et folle?

Elle rêva quelques secondes sur ce souvenir parfumé; mais elle était déjà engagée dans une voie mauvaise; le loyal regard de Royalez la faisait rougir, et elle sentait gênée sous le rayon limpide des yeux de sa soeur.

Elle recouvra bientôt toute sa haute sèrenité, son sourire ironique, et, lorsque les visiteurs s'éloignèrent, elle mit une caresse distraite sur la joue d'Yseult et donna royalement sa main à baiser au comte.

Royalez s'éloigna triste; à son tour, le désenchantement emplissait son coeur où croulait l'idole d'autrefois. Il se dit, lui aussi:

—Décidément, je me suis trompé sur son compte: elle n'a que la beauté du visage; à part cela, c'est un corps sans âme, un coeur sans amour. Pauvre Lionel!

Un incident vint troubler quelques jours la fausse tranquillité dans laquelle on s'endormait aux Etangs.

Un matin, un vagabond en guenilles demanda à parler à la duchesse. Celle-ci, qui n'avait pas le coeur ouvert à la pitié, lui fit donner un morceau de pain sec. L'homme insista pour parler à la maîtresse de la maison.

Mais comme un valet rapportait ces

paroles à Mme d'Altemont, le mendiant entendit la voix de celle-ci ordonner qu'on le jetât à la porte.

—Oh! fit-il en s'éloignant, comme c'est l'accent de Mme Carmen!... comme elle est bien la fille de sa mère!

Seulement, l'après-midi, comme Fernande allait rêver au fond d'un bosquet, où elle passait volontiers une heure à se chauffer au soleil, elle y trouva, paisiblement installé et mangeant un morceau de pain et du fromage, le vagabond au teint basané.

A son aspect, elle eut un moment d'effroi et voulut fuir pour appeler ses gens, mais l'Espagnol Calvarès la retint avec tranquillité.

—Je ne vous ferai point de mal, madame, lui dit-il; ne pouvez-vous vous asseoir un instant près de moi? Ce matin vous avez refusé de m'entendre, mais il faut que je vous parle, autrement ce sera à votre mari que je m'adresserai.

En toute autre circonstance, la duchesse eût renvoyé ce misérable sans l'écouter, mais quand on n'a pas la conscience absolument nette, on a peur; intriguée au fond, mais hautaine en apparence, elle s'assit à quelque distance de son interlocuteur, ramenant autour d'elle, avec dégoût les plis de ses jupes soyeuses qui eussent pu l'effleur.

Calvarès la regardait faire ce petit manège, avec un rire ironique.

—Elle ne sera pas si fière tout à l'heure, pensait-il.

Aux premiers mots que l'Espagnol toucha à la duchesse de sa naissance celle-ci tressaillit. Eh! quoi! un autre que son oncle (que son tuteur plutôt), connaissait ce secret? Et cet autre était un misérable vagabond qui le pouvait divulguer à tous les vents?

Fernande se sentit pâle de rage.

Calvarès riait sous cape; ah! il la tenait enfin l'orgueilleuse créature qui l'avait fait jeter à la porte par ses valets.

Il lui dit, mais avec moins de précautions, et en émettant comme certitude ce qui n'était que doute autrefois, tout

ce que lui avait appris un jour Royalez, touchant sa naissance.

Pour mieux appuyer son dire il lui montra la déclaration qu'avaient signée l'ancienne nourrice et le valet de chambre de Mme Carmen de Royalez.

—Mais comment savez-vous que c'est moi qui ait été substituée à l'enfant morte? s'écria Fernande révoltée, à la pensée qu'elle n'était pas plus en réalité, que le misérable assis à côté d'elle. Pourquoi n'est-ce point Yseult, la jeune fille qui passait pour ma soeur?

Ah! ceci, c'est mon secret! répondit Calvarès, qui eût été bien embarrassé ici de fournir une preuve.

Et, voyant que la duchesse ouvrait la bouche pour protester, il ajouta :

—D'ailleurs, si vous ne me croyez pas, c'est bien facile; j'ébruie l'affaire qui ira aux tribunaux, et si, en vertu du mariage qui vous émancipe, je ne puis ravoir ma fille, au moins aurai-je la satisfaction de voir tout le monde instruit de cette histoire. Eh! ça ne me flattera pas peu de me trouver tout à coup le père d'une duchesse en Espagne surtout, cela me posera, quand je parlerai du château.

Fernande frémit; elle voyait déjà le Faubourg friant de nouvelles, s'emparer avidement de celle-ci et la commenter avec la charité habituelle du monde.

—Combien vous faut-il? demanda-t-elle brusquement, sans regarder l'homme qu'elle pouvait appeler du nom de père.

—Ma foi! la bourgeoise est là-bas au pays, qui se mine seule et sans enfants pour la soigner... c'est pas gai. Moi je ne peux plus travailler. Avec vingt mille francs, on s'arrangerait encore.

—Je ne puis disposer que de dix mille, répondit nettement Fernande, qui était sincère en parlant ainsi, car elle ne possédait qu'une somme insignifiante destinée à ses colifichets; la femme de charge, personne de confiance, avait l'argent du ménage, dont Mme d'Altemont détestait s'occuper.

Le misérable discuta quelque temps cette question, mais voyant que réelle-

ment la duchesse ne lui donnerait pas davantage, il s'écria de mauvaise humeur :

— Va pour dix mille francs, alors, mais ce n'est qu'un acompte, car je ne veux pas végéter dans la médiocrité quand ma fille remue l'or à pleines mains.

Il refusa de livrer la déclaration des deux témoins du rapt, sachant bien que ce précieux papier devenait son gagne-pain.

Il donna seulement sa parole de retourner en Espagne, vivre de la somme qui lui serait remise trois jours plus tard, car Fernande ne pouvait se la procurer immédiatement.

Il s'éloigna, cauteleux et moqueur à la fois, laissant la jeune femme dans un état de rage inexprimable.

Et maintenant, comment allait-elle avoir ces dix mille francs? Les demander à son mari? il n'y fallait pas songer, lui qui enrayait déjà ses dépenses de toilettes et de parures.

Quant à Royalez, elle le savait à peu près ruiné.

Yseult n'avait rien à elle, la pauvre fille! Et cependant il les fallait, ces dix mille francs, il les fallait à toute force!

Alors, la malheureuse eut une idée épouvantable qu'elle trouva magnifique: elle imitait parfaitement l'écriture de son mari... Il ne lui fut pas difficile de déchirer une feuille d'un carnet de chèques que celui-ci gardait dans son secrétaire, et d'y inscrire la somme exigée par Calvarès.

C'est ainsi que trois jours après, celui-ci se retirait avec le précieux chèque, content d'un côté, mécontent de l'autre: il aurait dû demander davantage, puisqu'il était si facile, avec une simple signature, d'obtenir tant d'argent; et le duc devait en avoir beaucoup!

Et puis, se disait-il avec un vilain sourire, j'ai une autre fille; il faudra aussi que celle-ci paie; je me suis renseigné sur son compte, de même que sur Fernande; je sais qu'elle n'est pas riche et qu'elle est bonne; n'empêche

qu'elle vit dans le bien-être et qu'elle habite un beau château! le superflu me revient de droit.

Mais cet argent devait lui porter malheur.

Il eut la malencontreuse idée, pour fêter sa bonne aubaine, de faire une petite noce au cabaret.

Le caboulot, il faut le croire, n'était pas fréquenté par la fine fleur de la société, car, après avoir beaucoup bu et s'être vanté de sa nouvelle richesse, Calvarès roula sous la table et se réveilla dans un ruisseau, en pleine campagne, sans portefeuille et avec un coup de couteau dans le flanc.

Dépouillé tout à fait, et blessé assez grièvement, il se releva néanmoins et se traîna le long du chemin. Sa colère épouvantable lui donnait des forces. Mais que faire? Porter plainte à la justice? Son passé était trop ténébreux, il y avait danger à y laisser fouiller les gens de police; non, décidément, il valait mieux se taire.

Désespéré, grelottant, malade, il atteignit, comme il put, le château de la Vallière et demanda le comte.

Le comte était à Tours pour la semaine; le vieux Jacques faisait mine de refermer la porte sur le vagabond, lorsqu'une douce voix se fit entendre derrière lui:

—Ne renvoyez pas ce malheureux, Jacques, disait Yseult, il a l'air si misérable!

Elle s'approcha alors de Calvarès et le fit entrer.

—Nous ne pouvons le mettre à la porte dans l'état où il est; le petit réduit attenant à la grange est toujours libre, n'est-ce pas, Jacques? Mettez-y le lit de sangle et apportez-moi du bouillon, ainsi que les cachets de quinine.

Jacques obéit en grommelant. Calvarès, qui était réellement très malade, ouvrait des yeux stupides, en se laissant soigner par les mains compatissantes d'Yseult, aidée de Mme Léotar.

Lorsque Royalez reparut à la Vallière, il fut épouvanté d'y trouver, agonisant, l'homme qui se disait le père

d'une de ses pupilles. Mais à sa vue, l'Espagnol mit un doigt sur ses lèvres:

—Chut! dit-il, quand Yseult et Mme Léotar se furent éloignées, elle ne doit pas savoir qui je suis.

—Mais pour Dieu! murmura Royalez, est-elle, oui ou non, votre fille, ou bien est-ce... l'autre?

—L'autre, fit le vagabond qui recouvra la force de ricaner à ces paroles, l'autre, elle ne vaut pas celle-ci. L'autre, c'est un démon.

Puis, un sourire plus doux effleura sa bouche déjà violette.

—Comment voulez-vous, ajouta-t-il, qu'une créature divine comme Mlle Yseult ait été engendrée par un misérable comme moi?

Il ne parla plus de cela. Encouragé doucement par la jeune fille et par Mme Léotar, il consentit à se confesser.

Le prêtre, qui lui administra les derniers sacrements, emportait sous son surplis une lettre et un papier que lui avait remis le moribond.

Le même soir, celui-ci se tourna péniblement vers Mlle de Royalez qui le veillait avec son ancienne institutrice, en égrenant son chapelet.

Voyant venir l'agonie, Yseult se pencha vers Calvarès qui semblait vouloir parler.

—Que désirez-vous, mon ami? lui demanda-t-elle de sa douce voix.

—Ce que je voudrais? oh! je ne sais, je n'ose...

—Dites toujours.

—Que vous m'embrassiez...

Yseult restait immobile, étonnée.

—Oh! dit-il, cela me ferait tant de bien! cela me purifierait de mes souillures, il me semble. Vous avez été un ange pour moi, vous m'avez ramené à Dieu; faites encore cela, je vous en supplie.

Yseult n'hésita plus; se penchant davantage, elle posa ses lèvres suaves sur le front livide du mourant.

—Merçi! proféra-t-il seulement.

Et il expira.

La semaine suivante, la duchesse d'Altemont reçut la visite d'un prêtre qui lui apportait une lettre.

Cette lettre était de Calvarès : laissant ignorer à Fernande qu'il allait mourir, il lui proposait de lui vendre le témoignage de sa naissance, en échange de la somme de vingt mille francs.

Vingt mille francs ! la duchesse les possédait encore moins que les dix mille demandés lors de sa première entrevue avec Calvarès. Et cependant, elle l'aurait donc enfin ce précieux papier, qu'elle s'empresserait de détruire, et qui annulerait à jamais la preuve de sa basse origine.

Eh bien ! elle emploierait le même moyen que l'autre jour ; il avait si bien réussi ! Dans un voyage de vingt-quatre heures à Paris, elle encaissa la somme inscrite par elle-même sur un nouveau chèque.

Le lendemain, le prêtre qui avait confessé Calvarès mourant, remettait le papier à la duchesse, puis envoyait à l'ancienne nourrice de Royalez les vingt mille francs qui assuraient le pain et le gîte à la vieille de la pauvre femme, désormais veuve.

Elle ne devait jamais connaître sa fille.

La duchesse déchira et brûla avec une joie sauvage la déclaration qui témoignait de son malheur, car pour elle, une naissance obscure était un malheur.

XIV

—L'honneur ! l'honneur ! l'honneur !

Fernande rêvait sur ces mots, couchée sur sa chaise longue, dans un élégant déshabillé de peluche rouge garni de vieilles dentelles.

Un pli était sur son front, et sa lèvre pourpre avait perdu son sourire hautain.

Elle avait failli ; elle avait commis un faux ! A cette pensée, le rouge lui montait au front. Comment, désormais, affronterait-elle le regard de Royalez, ce regard qui semblait fouiller jusqu'au fond de son être ? Comment recevrait-elle le baiser d'Yseult, de ces lèvres si

pures qui n'avaient jamais prononcé un mensonge ?

Elle vivait sur un volcan ; d'un jour à l'autre son mari pouvait tout apprendre, et alors... le monde n'ignorerait plus grand'chose, lui. Jadis on avait pour elle du respect, de l'admiration ; à présent, comment la traiterait-on ? n'était-elle pas déçue au rang des faussaires ?

Et après ? n'était-ce pas la faute de son mari ? devait-il l'enfermer ainsi à la campagne, dans la solitude et l'ennui, pendant la saison où tout Paris s'amuse et rit ?

Oh ! ce Paris, comme il lui tenait au cœur ! Sevrée de plaisirs, de succès, de louanges, elle avait soif de tout cela.

Eh ! pourquoi n'irait-elle pas goûter huit jours, un mois de cette vie enivrante qu'on lui refusait ? Son mari allait justement s'absenter pour quelques semaines, afin de régler en Bretagne des affaires d'intérêt demeurées en souffrance.

Seulement il lui faudrait de l'argent, et Lionel d'Altemont ne lui en donnerait jamais assez, pour subvenir aux dépenses qu'exigeraient plusieurs bals et beaucoup de toilettes nouvelles.

De l'argent ? Eh ! bien elle en aurait ! un chèque de plus soustrait au carnet de son mari, quelques milliers de francs de moins dans sa caisse ; il ne s'en apercevrait pas plus qu'il ne s'était aperçu des deux faux précédents.

Elle prit ses précautions, et, l'avant-veille du départ du duc pour la Bretagne, elle était en possession du précieux papier.

Elle avait besoin d'argent tout de suite, et elle commit l'imprudence de mettre le chèque sous enveloppe, en l'adressant à une amie qu'elle avait à Paris, en la priant de passer pour elle à la banque.

Ce même soir, elle se rendait avec le duc à un dîner mi-intime, mi-cérémonieux chez un châtelain du voisinage.

Un peu inquiète, et sa lettre sur la table, elle procédait à sa toilette, se demandant quelle raison ignorée d'elle asombrissait ce jour-là le front de son

mari, et le faisait paraître plus morose que jamais.

Elle ne se doutait guère que, le matin même, un billet de son banquier lui apprenait une singulière découverte ; on s'était aperçu à la caisse que, par deux fois, un chèque à la signature falsifiée avait été présenté au nom du duc d'Altemont, et l'on pria le châtelain de passer dans le plus bref délai à la banque, afin d'éclairer cette affaire.

Tandis que sa femme de chambre achevait la toilette de sa maîtresse, celle-ci fit appeler un groom, et lui ordonna d'aller jeter à la poste la lettre qui contenait le troisième chèque.

Le jeune garçon obéit ; mais, au lieu de descendre par l'escalier de service, il s'offrit le luxe de dégringoler sur la belle rampe forgée qui le laissa glisser jusqu'au grand hall où le duc, impatient, se chauffait les pieds en attendant sa femme.

En apercevant le groom qui se livrait à des exercices gymnastiques assez périlleux, le duc lui fit signe d'approcher : — "What is this paper", John ? demanda M. d'Altemont, voyant l'enveloppe que portait le groom.

— "A letter from milady d'Altemont."

— "Give me it".

John hésita, puis donna la lettre au duc qui la considéra un instant et fit signe au jeune garçon de s'éloigner.

Fernande franchissait le seuil de son appartement.

Tout à coup, son mari se dressa devant elle, si blême, si étrange, qu'elle eut peur ; en le regardant, elle sentit un frisson courir sur sa peau.

— Attendez, madame, j'ai un mot à vous dire, fit-il, en la repoussant dans la chambre.

La duchesse sentit qu'il savait tout. Mais son aplomb ne l'abandonnait pas encore.

— Nous serons en retard, Lionel, essaya-t-elle d'insinuer.

Il lui répondit dans un rire tragique :

— En retard ? vous peut-être, mada-

me, mais non moi qui irai seul chez les Marpré ; apprenez qu'il n'y a désormais plus rien de commun entre nous.

Alors, elle aperçut dans les mains de son mari le papier froissé et le chèque, le faux !

— Je me suis permis de retirer cette lettre au groom qui la portait à la poste, ajouta-t-il, j'avais le droit d'ouvrir l'enveloppe, et j'ai bien fait, puisque j'ai acquis la preuve de votre infamie.

Il chancela une minute sur ses pauvres jambes qui tremblaient sous lui, et ajouta avec plus de douleur que de colère :

— Ce matin même j'avais reçu de mon banquier un avertissement ; deux fois déjà ma signature a été contrefaite, et de l'argent livré sur un chèque portant mon nom. J'ignorais quel était le voleur, le faussaire ; à présent je le sais.

Si Lionel d'Altemont se fût refusé encore à en croire ses yeux, le doute n'était maintenant plus possible, devant l'attitude accablée, épouvantée, de Fernande.

— Pardon ! murmura-t-elle.

Le duc eut un soupir douloureux.

— C'est donc vrai ? pensa-t-il.

— Aussi, reprit-elle, revenant à l'audace et au sang-froid ; aussi c'est votre faute : on ne prive pas d'argent et de plaisirs une femme comme moi.

Ainsi, voilà qu'elle l'accusait, l'ingrate ? Oh ! alors, non, le pardon n'était plus possible. Le duc se dressa, livide, beau dans sa colère, et solennel sous ses cheveux blanchis avant l'âge.

— Madame, fit-il, en lui montrant la porte, je vous chasse ! On croira ce qu'on voudra toute autre chose peut-être... Allez, partez ! Je ne sortirai de cette maison, que lorsque je la verrai purifiée de votre présence.

Affolée, Fernande qui s'était relevée, s'accula dans l'angle de la chambre, comme une panthère blessée, et ses grands yeux dilatés supplièrent...

Mais, chez cet homme qui l'avait tant aimée, le mépris tuait l'amour ; il n'éprouvait plus qu'un immense dédain, mêlé de haine, pour cette femme

qui fauchait son honneur.

—Sortez, sortez, répéta-t-il, je ne vous connais plus.

Elle obéit et quitta l'appartement par un escalier dérobé qui conduisait dans le parc, derrière le château; nul ne la voyait.

Quand il la sut bien loin, d'Altemont descendit à son tour et monta dans son coupé.

Affolée, une expression d'horreur sinistre sur son visage décomposé, Fernande fuyait à travers le parc.

La neige tombait sur sa tête, à peine protégée par une mantille de soie, et sur sa poitrine nue que découvrait le manteau mal agrafé...

Où allait-elle? Elle n'en savait rien; ses amies n'étaient pas de vraies amies pour elle; elle devinait qu'elle serait mal reçue.

Le nom de Royalez lui vint aux lèvres.

—Il m'a aimée, murmura-t-elle, il ne me repoussera pas, lui!

Elle continua de courir sur la route, longtemps, longtemps, puis la force lui manqua et elle tomba assise sur une banne.

Une charrette passa, conduite par un gamin qui sifflait.

Elle l'arrêta et lui offrit une de ses bagues, s'il voulait la mener à la Vallière le plus promptement possible. Moins d'une heure après, la duchesse descendait à la grille du parc.

XV

Fernande connaissait l'entrée de derrière qu'on ne fermait que très tard : elle put donc pénétrer sans bruit dans cette demeure, où elle revenait en fugitive après en être sortie triomphante.

Il était dans le salon d'hiver, auprès du feu, les pieds sur les chenets. Assise en face de lui, Yseult travaillait à un ouvrage de pauvre.

Tout à coup, une porte s'ouvrit. Une femme pâle, échevelée, vêtue d'une robe de peluche bleu-clair, souillée de

boue et d'eau, entra timidement et vint s'agenouiller sur le tapis, auprès des Royalez. La flamme rouge du foyer illumina son visage.

—Fernande!... s'écria Yseult, qui jeta son ouvrage et se leva brusquement.

—Vous?... Vous, Fernande? murmura le comte, qui, la voyant dans cette posture de repentante, ne se leva point, lui.

Il y eut un silence; la duchesse n'osait parler, Yseult attendait qu'elle s'expliquât, Royalez commençait à deviner.

Enfin elle ouvrit la bouche :

—Mon mari m'a chassée, balbutia-t-elle.

—Chassée? firent à la fois le comte et Yseult.

Celle-ci s'approcha de sa soeur. La pensée que Fernande avait pu mériter ce châtement ne lui vint même pas à l'esprit.

—Pauvre chérie! Il est donc méchant? dit-elle en lui tendant les bras.

Fernande leva les yeux :

—Ne m'embrasse pas, cria-t-elle, ne m'embrasse pas, je ne mérite pas d'être effleurée par tes lèvres.

—Va, petite, dit alors Royalez à Yseult avec une douceur caressante qui l'émut profondément, va faire préparer une chambre pour... ta soeur qui, je le prévois, couchera à la Vallière. Laisse-nous, il faut que nous causions. La jeune fille obéit.

Quand ils furent seuls, le comte offrit un siège à Fernande.

—Vous allez me faire votre confession, lui dit-il, et ne me rien cacher. Votre mari vous a chassée, me dites-vous? Il a fallu que vous vous rendissiez bien coupable envers lui!

Elle esquissa un geste d'assentiment et baissa la tête.

La voix de Royalez se fit plus sévère :

—Vous avez donc oublié ce que vous lui deviez? reprit-il. Pardonnez-moi de vous rappeler cela, mais... vous étiez pauvre et... sans nom, en réalité, quand il vous a choisie pour partager

sa vie...

Fernande cacha son visage dans ses mains froides.

—Oh! fit-elle, je l'avoue, je suis une misérable; j'ai non seulement failli envers mon mari, mais envers vous! J'ai volé! j'ai falsifié l'écriture de mon mari! J'ai souillé ce nom que vous m'avez laissé porter, j'ai souillé ce foyer où vous m'avez recueillie, abritée si longtemps, et vous n'avez jamais eu pour moi un mot de reproche, pour moi qui ai été si ingrate!...

—Vous ne me devez rien, interrompit vivement Royalez, ne vous souvenez pas de ce que j'ai fait pour vous. Je ne vous demande qu'une chose : épargnez la pureté d'Yseult. Je sais que jamais une pensée mauvaise n'a effleuré cette âme d'ange, je ne veux pas qu'elle apprenne de vous le mal qu'elle ignore.

—Ah! fit soudain la duchesse en se tordant les mains, combien j'ai eu tort de lier ma vie à celle de cet homme! d'enchaîner mes vingt ans à cette précocité vieillisse!... Pourquoi m'avez-vous laissé faire cela?

Royalez tressaillit et lui jeta un regard glacé.

Il avait tout fait pour elle, et voilà qu'il recevait ce reproche, cette plainte pour remerciement!

Plus que jamais, il se sentit guéri de son attachement pour l'ingrate; quelle tendresse peut subsister sans estime? Et Royalez n'avait plus l'ombre d'estime pour Fernande.

—Et maintenant, reprit-il en se levant, vous avez besoin de repos, madame. On va vous conduire à votre chambre. Montez; on vous apportera une boisson réchauffante, car vous êtes trempée.

Il s'inclina légèrement et sonna.

Avant que la femme de chambre parût, la duchesse se rapprocha de lui, et, rapidement:

—Ne me pardonnerez-vous jamais, jamais?

Elle s'attendait à une parole consolante, à un regard plus doux; mais il se détourna sans lui répondre.

Cependant, le monde avait eu vent de cette malheureuse histoire.

—Encore un mari à la mer! disaient les hommes qui soutenaient le duc.

—Voilà ce que c'est que d'unir les cheveux noirs aux cheveux blancs, murmuraient les femmes.

—Cela devait finir ainsi, ajoutait-on; la duchesse avait engagé ses petits pieds dans une voie dangereuse.

—Sait-on où elle s'est réfugiée?

—Chez son oncle, le comte de Royalez.

—Encore un noble cœur dont elle a bien mal récompensé le dévouement.

—Messieurs, dit en s'approchant du groupe causeur un jeune officier qui était fort pâle, j'ai la douleur de vous apprendre que notre ami, le duc d'Altemont, n'est plus.

—D'Altemont? Ah!

—Un suicide?

—Non, une congestion à laquelle sa nature un peu sanguine n'a pu résister.

—D'Altemont a-t-il revu sa femme?

—Il ne l'a point voulu.

On disait vrai; le matin de ce jour où le duc avait succombé à sa rapide maladie, Royalez entra chez Fernande.

Il la trouva pelotonnée comme un jeune chat au milieu des coussins du divan, jouant avec des fleurs; un roman à couverture jaune gisait à terre, sur le tapis.

—Madame, vous êtes veuve.

—Veuve?

—Votre mari a été frappé de congestion; vous devinez quelle en a été la cause? Il est mort après une courte agonie.

—Et... il a gardé sa connaissance jusqu'au bout?

—Jusqu'au bout.

—Et il ne m'a pas appelée?...

—On lui a proposé d'aller vous chercher, il a refusé. C'était un honnête homme, madame, un cœur loyal que vous avez brisé.

Elle courba le front. Soudain, une pensée lui vint; elle était accoutumée à

dire ce qui lui venait à l'esprit, elle murmura malgré elle :

—Connait-on ses dispositions?

Royalez retint l'exclamation de dégoût qui lui montait aux lèvres. Cette nature délicate se révolta; toute sa bonté, son indulgence s'évanouit sous un souffle de colère et de dédain indigne.

Elle s'en aperçut et, le regardant, toute honteuse :

—Vous me haïssez? dit-elle timidement.

—Pas même, fit-il d'un ton glacé; je vous plains et vous méprise.

Et il sortit, la laissant seule, secouée par un spasme effroyable.

Et dire qu'il avait aimé cette femme!

Peu de temps après, eut lieu l'ouverture du testament de Lionel d'Altemont.

Encore hautaine sous ses crêpes de veuve, Fernande était retournée aux Etangs.

—Je serai toujours riche et duchesse, se disait-elle; et, une fois mon deuil expiré, je mènerai la vie qu'il me plaira.

Mais elle pensa mourir de colère en apprenant que son mari, par un acte signé la veille de sa mort, ne lui laissait absolument rien, lui qui n'avait pas un parent proche ou éloigné sur la terre.

Il laissait à son meilleur ami, le comte de Royalez, la totalité de sa fortune.

Fernande eut un accès de rage indescriptible; puis, cette volonté mobile tourna subitement.

—Après tout, pensa-t-elle, mon tuteur m'aimait autrefois, il doit rester dans son cœur une étincelle que je puis rallumer. Il m'épousera et je recouvrerai ainsi les biens qui me reviennent de droit.

Au bout d'un mois que la duchesse passa aux Etangs, sous le regard curieux et quelque peu malin des domestiques, elle s'ennuya et vint trouver Royalez.

—Quelles sont vos intentions à mon égard? lui demanda-t-elle.

—Et vous, quelles sont les vôtres?

répliqua-t-il froidement.

—Moi, je ne veux pas rester ici, je voudrais finir l'hiver à Nice, puis voyager.

—Ignorez-vous que vous êtes pauvre?

—Oui, s'écria-t-elle avec colère, et mon mari m'a dépouillé de tout, injustement...

—Injustement?

Le regard de Royalez l'arrêta court; elle baissa la tête et il reprit :

—Mon ami d'Altemont m'a légué sa fortune sous la condition expresse que je ne vous en ferais profiter que dans la proportion d'une rente de cinq mille francs; or...

—Cinq mille francs de rente? s'exclama Fernande en pâissant, mais c'est la misère, cela!...

—La misère, non. Une femme veuve, sans enfant, peut vivre avec cela. Vous irez habiter Hyères ou Saint-Raphaël, si le Midi est nécessaire à votre santé; mais la volonté de votre époux a été de vous enlever, avec les moyens de mal faire, cette richesse que vous avez trop aimée. L'honneur me condamne à vous refuser toute autre source de plaisirs; vous ne manquerez de rien, c'est l'essentiel. Vous devez savoir que l'argent n'est pas mon dieu; je suis heureux d'en posséder pour Yseult, cet ange qui vous ressemble si peu et qui sait faire profiter les malheureux de son superflu.

—Yseult m'a remplacé dans votre cœur, s'écria la duchesse irritée; eh! monsieur, épousez-la donc. Vous ne voyez donc pas que cette vie trop intime entre une jeune et jolie fille et un homme... comme vous, compromet ma soeur.

Royalez devint pâle, pâle comme un mort; il fit un pas vers Fernande et s'arrêta :

—Non, pensa-t-il, c'est une femme.

—Madame, reprit-il avec un sang-froid imperturbable, que ce soit notre dernière explication. Une rente de cinq mille francs vous sera donc payée intégralement chaque année par mon banquier. Vous êtes libre de vivre à votre guise, où bon vous semblera. Je suis

déchargé vis-à-vis de vous de toute surveillance, et je n'endosse aucune responsabilité à votre égard.

Elle l'écoutait, rageuse, mordillant ses lèvres.

Royalez salua et sonna pour qu'on fit avancer la voiture de la duchesse; il avait dit tout ce qu'il avait à dire.

Huit jours après, Fernande abandonnait la Touraine pour Cannes, où elle espérait, avec ses grâces de veuve intéressante, captiver le cœur de quelque richissime lord.

XVII

Afin de terminer les dernières affaires d'intérêt qui lui restent à régler, le comte de Royalez s'est rendu seul à Paris.

Chose étrange, il est irrité, impatient de rentrer à la Vallière; mais cependant il est heureux d'avoir pu racheter le cher hôtel de la rue Saint-Dominique et les terres qui entourent son château. Il eût voulu emmener Yseult avec lui, mais Yseult est invitée depuis longtemps chez les Artel, qui brûlent de la posséder quelques semaines, avec Mme Léotar, et Royalez a cédé aux prières de ses amis.

Maintenant, tout est terminé; et, avec une allégresse indicible, il s'élance vers la Touraine, au grand étonnement des Parisiens qui espéraient la conserver parmi eux.

Dans son âme chante la tendresse, il sent le besoin de la partager avec un être faible et aimant, qui lui rendra le bonheur et la confiance perdue.

Mais une contrariété l'attend à la Vallière; Yseult n'est pas là pour le recevoir, pour sourire à son retour et lui donner le baiser de bienvenue.

—Monsieur est de trois jours en avance, lui dit le fidèle Jacques, ce n'est pas étonnant qu'il trouve la maison vide; mademoiselle ne pouvait pas dîner.

—C'est vrai, au fait, pensa Royalez, elle ne pouvait pas deviner que je trou-

ve loin d'elle le temps si long, que je ne puis plus passer ainsi trois jours sans la voir.

Tandis que Jacques l'aidait à vider ses malles, ce fut d'Yseult qu'il parla.

C'était mettre le vieux serviteur sur son sujet favori; et Jacques avait la langue facile à délier.

—A présent qu'on est redevenu riche, je n'ai plus rien à cacher, se dit-il.

Et il raconta à son maître stupéfait, comment, depuis deux ans, mamzelle Yseult vendait les jolies peintures qu'elle faisait, et qui augmentaient les ressources du ménage et subvenaient à mille petites douceurs, desquelles monsieur le comte n'avait pas été déshabitué.

—Pourquoi ne me l'avoir pas appris plus tôt?

—Eh! monsieur, on a sa parole tout comme un autre. Je trahis mamzelle Yseult aujourd'hui, parce que son travail n'est plus nécessaire; mais je n'aurais rien dit avant; ça lui fait tant de joie, à la pauvre mignonne, de rendre à monsieur un peu de ses bienfaits, sans qu'il le sache; et Mme Léotar aussi se taisait bien.

Royalez congédia son valet de chambre sous prétexte de lettres à écrire; mais Jacques, en s'éloignant, regarda son maître et vit une larme couler de cet oeil fier.

Le comte demeura seul un instant; il pensait à ce que venait de lui dire Jacques; il pensait à Yseult, "l'Eau dormante"; cette enfant, cet ange plutôt qui avait mis dans sa vie tant de douces heures sans en recevoir un merci.

Tout à coup, un immense besoin de revoir Yseult le saisit, fut-ce en effigie. Il n'avait pas de portrait d'elle dans sa chambre. Au salon, seulement, se trouvait une photographie la représentant dans son simple costume de tous les jours.

Royalez alla au salon; il prit le cadre de peluche et baisa le petit carton représentant Yseult.

Il regarda autour de lui. Tout y révélait la présence habituelle d'une femme intelligente, sérieuse et artiste; un

métier à broder, un vase de fleurs, un panier à ouvrage, une boîte de chocolat, des photographies de fantaisie dans des cadres élégants, du papier à lettres, un livre de Lacordaire et quelques autres volumes.

Royalez alla ensuite à la chambre d'Yseult, une jolie chambre virginale, tendue d'étoffes aux nuances douces, où tout était harmonie et grâce; des fleurs, une admirable statue de la Vierge au-dessus d'un prie-Dieu; quelques potiches par-ci par-là, et ce parfum d'iris exhalé des tiroirs aux parfums odorants.

Puis il entra dans son cabinet de travail. Là, étaient déposés tous les souvenirs de celles que longtemps il avait appelées ses nièces, ces enfants du mensonge, qu'il avait élevés comme siennes; voilà la première page d'écriture d'Yseult, encore tremblée et irrégulière; puis le canevas terni, où les petits doigts maladroits ont tracé des lettres et des chiffres; enfin les élucubrations de dessin et de peinture, essais novices ou se révélait déjà un talent futur. Mais tous ces objets le laissèrent plus pensif encore,

A dîner, il s'irrita de voir vide, en face de lui, la place d'Yseult, et il toucha à peine aux mets qu'on lui présentait.

Il passa une nuit énervée, et le lendemain ne prit pas de repos qu'il n'eût enlevé l'absente à ses amis.

Yseult trouva son oncle changé, elle ne savait comment, mais l'expression de son visage n'était plus la même; elle le voyait à chaque instant préoccupé et silencieux, la suivant du regard avec une persistance étrange.

Ils reprirent leur douce et paisible existence à trois, entrecoupée de courts voyages à Paris et de quelques fêtes chez les châtelains environnants.

Un soir, Royalez conduisit au bal celle que l'on disait sa nièce, la fille de son demi-frère.

Quand on la vie entrer, on crut apercevoir un ange; elle était vêtue de crêpe blanc, ayant pour toute parure une branche de lilas au corsage, un cercle

d'or au poignet, et dans ses cheveux ondés, un petit papillon de perle qui y tremblait sur une tige d'argent.

Elle dansait lentement, sans fougue, mais d'une manière exquise. C'est la première fois que sa beauté s'imposait ainsi, éclatante et voilée tout ensemble; Royalez la suivait d'un regard ému; il sentit tout à coup que cette enfant tenait toute la place dans sa vie, et que, depuis de longs mois, il s'était mis à la chérir, lentement, mais sûrement.

Autour de Royalez on parlait d'Yseult; assis dans l'ombre d'une serre embaumée il recueillait les lambeaux de phrases des couples causeurs venus là, eux aussi, pour chercher un peu de fraîcheur.

—Mais, fit observer une jeune femme qui passait au bras d'un diplomate, croyez-vous Mlle de Royalez susceptible d'affection?

L'autre sourit finement:

—Oui, répondit-il. Chère madame, où est donc votre perspicacité habituelle? Avez-vous vu parfois des enfants jeter une pierre dans une eau dormante? La pierre trouble cette eau paisible, profondément, dans sa source intime, et l'onde en reste agitée longtemps. Croyez-moi, ce coeur de jeune fille s'est sans doute ouvert à une affection, mais elle n'est pas femme à livrer son secret; elle souffre peut-être, mais elle est capable de traverser le monde comme vous l'avez vue tout à l'heure, le sourire aux lèvres et la mort au coeur. Seulement elle doit aimer, celle-ci, avec toute son âme, et elle mérite d'être aimée à son tour d'une manière spéciale, elle ne peut devenir l'objet d'un attachement vulgaire.

—Alors, reprit la compagne du diplomate, vous croyez malheureuse Mlle de Royalez?

—Je n'ai pas dit cela; elle a une vie utile, elle fait le bien; or, quand on fait le bien on n'est jamais complètement à plaindre.

—Combien peu elle ressemble à sa soeur! vous savez, la duchesse, cette insensée qui a fait mourir de chagrin ce pauvre d'Altemont? Yseult est une

vraie Royalez, elle est bien de cette grande race loyale et fière qui ne peut déchoir?

—Seulement, reprit la dame perspicace, au bout d'une minute de silence, ne trouvez-vous pas que la position de cette jeune fille est un peu étrange, sinon fausse?

—Comment cela?

—Eh! oui, jolie comme elle l'est, et tout à fait séduisante, elle vit chez son oncle, un demi-oncle plutôt, encore jeune et séduisant lui-même—oh! je sais bien que la bonne Mme Léotar est là pour lui servir de mère!

—Ah! que vous êtes bien femme! s'écria le diplomate, pour saisir ainsi tout de suite le côté bizarre ou romanesque de cette vie; au fond, vous avez quelque peu raison; cette situation serait fausse pour toute autre que Mlle de Royalez, mais elle est si foncièrement innocente que son esprit n'a sans doute jamais été effleuré par une inquiétude à cet égard. Sa vie est limpide aux côtés de cet homme qu'elle pourrait aimer autrement que comme une pupille reconnaissante, quoiqu'il ait le double de son âge.

Il ajouta après une pause:

—Elle lui a fait du bien, à lui aussi, j'en suis certain; elle rassérène et embellit tout ce qu'elle touche.

—Ah! que c'est beau une âme honnête comme celle-ci, et par le temps qui court! soupira la jeune femme, en entraînant son cavalier vers les salons de danse.

Royalez, qui avait tout entendu, demeura assis là, le front dans ses mains.

Eh bien! oui, il chérissait Yseult, non seulement comme une enfant aimée, une pupille douce et dévouée, mais comme l'ange béni qui avait mis dans sa vie de solitaire beaucoup d'heures souriantes. Sa vue le rafraîchissait, sa présence le reposait, sa voix le berçait tout elle-même enfin le purifiait et lui faisait oublier les jours amers; et il sentait qu'il ne pourrait plus vivre loin d'elle.

Le monde parlerait de leur existence intime, de leur tête à tête quotidien,

il s'en étonnerait. Eh bien? devait-il, pour plaire à ce monde si large pour lui-même, si sévère pour autrui, s'éloigner de celle qui mettait du soleil dans son pauvre cœur meurtri, et qui, d'une existence nulle et vide, avait fait une existence remplie et sage!

Enfin, Mme Léotar n'était-elle pas là, comme une mère attentive, une conseillère discrète et prudente, pour faire taire les suppositions ou plutôt les étonnements du monde?

Hélas! il y avait des moments où Royalez se sentait jaloux de l'excellente femme; Yseult vivait davantage avec elle; Yseult lui faisait ses naïves confidences, partageait avec elles ses impressions, l'associait à ses oeuvres pies, et lui, Royalez, n'avait pas tout cela.

Elle n'était pas froide avec lui, mais sa réserve excessive l'irritait; et cependant, par une sorte de contradiction bizarre, il préférerait se voir ainsi traité, que si la délicieuse enfant l'eût regardé comme un oncle, un tuteur presque vénérable, avec lequel elle n'éprouvât aucune gêne.

Et voilà que Royalez sentit une vague terreur l'envahir: si la chère enfant avait le projet de se consacrer à Dieu? Elle était si parfaite! et puis, ne refuserait-elle pas tous les partis qu'on lui proposait? N'était-ce pas un signe évident de sa vocation? Peut-être resterait-elle jusqu'à présent dans le monde parce qu'elle s'y savait encore utile? Mais maintenant qu'elle y avait accompli son oeuvre, et ramené son tuteur aux pratiques pieuses qu'il négligeait, qui pouvait dire si elle n'allait pas se retirer là où l'appelait son cœur et sa ferveur?

Ou bien, peut-être avait-elle donné ce cœur, et donné sans espoir de retour, sans espoir de voir satisfait plus tard cet attachement silencieux.

A cette pensée, Royalez se sentit pâlir, et ses yeux bleus devinrent noirs.

Cependant, le cotillon finissait dans les salons très-animés, et l'on se préparait à souper. Yseult chercha du regard son tuteur et lui fit un signe.

—Si nous partions? demanda-t-elle.

—Vous êtes fatiguée?

—Un peu.

—Soit. Partons.

Comme il l'enveloppait de sa sortie du bal, il ne put s'empêcher de penser :

—Mais qu'a-t-elle donc ce soir pour rayonner ainsi? Ah! pourvu que dans cette foule elle n'ait pas laissé son cœur!

Le trajet était un peu long jusqu'à Vallière; Yseult s'endormit, confiante, sous la protection de son tuteur.

Avant d'arriver au château, elle s'éveilla tout à fait, et, pour dire quelque chose, elle murmura dans un soupir :

—Madame de Reisswick était bien belle, ce soir!

—Oh! oui, bien belle, répéta Royalez, avec un soupir qui ne s'adressait pas à la personne évoquée.

Mme de Reisswick était une Hongroise, seule rivale qu'ait eue Yseult ce soir-là. Mlle de Royalez se méprit sur ce soupir et sentit son cœur se serrer à la pensée que son tuteur était pris sous ce charme nouveau.

Et, en elle-même, elle revit et détailla les attraits de la belle étrangère, se disant avec sa résignation habituelle :

—Ils sont créés sans doute l'un pour l'autre et libres tous les deux. Si cela se fait, qu'ils soient donc heureux! moi je n'aurai plus qu'à me retirer dans un cloître et à offrir à Dieu mon pauvre cœur crucifié. Après tout, ma part aura été belle encore, puisque j'aurai pu vivre longtemps encore à ses côtés, le soigner, veiller sur lui... plus tard je prierai pour son bonheur; ce sera toujours comme cela!

Elle retint le sanglot qui lui montait aux lèvres et recouvra toute sa sérénité pour s'appuyer sur la main que lui tendait son tuteur au sortir de la voiture.

Puis, ils entrèrent dans la maison, bien doucement, avec précaution, afin de ne point réveiller Mme Léotar qui dormait non loin de l'appartement de son élève.

Au moment de lui dire adieu, sur le

palier de sa chambre, Royalez attira à lui la jeune fille, et, ce jour-là, le baiser paternel de chaque soir demeura plus longtemps sur le front d'Yseult.

—Il souffre, pensa-t-elle, en remarquant ses yeux pleins de tristesse.

XVIII

Cependant, Royalez n'avait pas revu Mme de Reisswick et ne semblait pas désireux de rechercher sa présence.

D'ailleurs le lendemain même du bal il s'était blessé en retirant un pauvre ouvrier des décombres d'une maison qui venait de s'écrouler.

Il souffrait et paraissait morose, regardant Yseult aller et venir dans le petit salon, svelte et légère comme un oiseau, jolie à ravir dans sa simple robe bleu-chasseur.

Au dehors, il pleuvait et faisait gris, mais la chevelure d'or de la jeune fille semblait jeter des rayons de soleil autour d'elle.

Ils étaient seuls ce jour-là, Mme Léotar ayant dû se rendre à Paris pour quarante-huit heures afin d'y faire quelques emplettes nécessaires; Yseult avait pensé un instant à l'y accompagner et même avait énoncé cette idée, mais un regard attristé de son tuteur la fit renoncer à ce projet.

—Il a besoin d'être distrait, pensa la jeune fille, la solitude lui est mauvaise; j'irai une autre fois à Paris.

Et Mme Léotar était partie seule, un peu surprise que sa chère petite Eau Dormante l'eût abandonnée ainsi.

—Yseult, voulez-vous chanter? demanda-t-il soudain.

Elle obéit lentement.

—La musique ne vous fera-t-elle pas mal à la tête? dit-elle en ouvrant le clavier.

—Est-ce que quelque chose de toi peut me faire mal? répondit le comte avec un accent qui étonna Yseult.

Mais elle pensa :

—Il me dit de temps à autre une parole aimable pour me remercier de mes

soins.

Et elle entama la "Chanson du Printemps" de Mendelssohn, que Royalez aimait beaucoup; puis, d'autres mélodies suivirent, et lorsqu'elle se retourna, elle tressaillit en voyant fixé sur elle, avec une expression étrange, le regard de son tuteur. Un peu gênée elle se leva.

—Vous semblez souffrir davantage, dit-elle, je savais bien que la musique vous ferait du mal.

Il sourit d'une indéfinissable manière.

—Elle ne m'a point fait mal, ainsi que tu le crois, répondit-il. Mais, Yseult tu chantes comme une femme qui a du chagrin plein le coeur.

Il s'arrêta subitement en voyant une nuance rose se répandre sur sa blancheur.

—Yseult, Yseult, continua-t-il, en la retenant pour qu'elle ne s'enfuit point, écoute-moi, j'ai le droit de te faire cette question, moi, ton tuteur, presque ton oncle: mon enfant chérie, si tu aimais quelqu'un, tu me le dirais, n'est-ce pas?

Il lui parlait avec un accent de douleur triste qui ne lui était pas habituel. Yseult ne répondit pas et détourna de lui son regard, ce clair regard où il lisait si bien.

Oh! non, elle ne lui dirait rien, elle qui voulait garder dans son coeur le secret éternel de sa tendresse. Ils demeurèrent silencieux, un instant. Royalez prit ce silence pour une affirmation.

—Y a-t-il longtemps que tu l'aimes? demanda-t-il d'une voix étranglée.

—Mais je ne vous ai pas dit... commença-t-elle.

Il lui jeta un regard suppliant, tragique.

—Ah! fit-il, ton coeur est donc libre? Tu n'as pas aimé?

—Non, je n'ai pas aimé, répéta-t-elle avec amertume.

Et il sentit sa main se glacer dans la sienne.

Yseult ajouta doucement: Dois-je me

retirer? ma présence vous est-elle pénible?

—Toi?... Il poursuivit sans lui répondre: Je souffre, c'est vrai; mais embrasse-moi, cela me soulagera.

Yseult secoua la tête sans répondre.

—Tu ne m'aimes donc pas, Yseult?

Il dit cela comme une plainte; elle le regarda; sa figure était sombre et exprimait la souffrance.

Alors elle eut pitié.

—Au fait, dit-elle, une nièce peut bien embrasser son oncle, une pupille son tuteur.

—Ce n'est pas pour cela! s'écria-t-il avec une violence inaccoutumée; je ne suis ni ton oncle ni ton tuteur.

Elle pâlit. Qu'avait-il donc?

Voilà qu'il la reniait maintenant, quand il ne savait rien de sûr, comme si ces faibles liens de parenté le gênaient?

Au fond Yseult se sentit heureuse.

—Allons, dit-elle en essayant de plaisanter, une garde-malade doit passer bien des fantaisies à son blessé. Ceux qui souffrent et qui sont faibles deviennent comme des enfants, sous la main d'une femme. Mon oncle figurez-vous que vous êtes mon bébé et moi votre maman.

Elle riait, mais lui eut un mouvement d'épaules simulant la contrariété; tandis que les fraîches lèvres d'Yseult effleuraient son front brûlant, il ne sentit plus son mal, et il s'écria tout joyeux, voyant qu'elle préparait une potion avec une hâte fébrile, comme troublée, ou pressée d'échapper à de nouvelles demandes:

Ma potion, Yseult? Ah! pourquoi?

Il est cinq heures, répondit-elle un peu étonnée.

Qu'ai-je besoin de remèdes, à présent? ton baiser m'a guéri.

Elle ne répondit pas et continua à verser tranquillement la boisson calmante dans le verre de cristal.

Mais quand elle le lui présenta, Royalez le repoussa, et si brusquement même, lui dont les manières étaient si douces à l'ordinaire, que l'eau se répandit sur le tapis.

Yseult ne dit pas un mot et répara tranquillement l'accident; ensuite elle prit son ouvrage et, toujours silencieuse et digne, alla s'asseoir dans l'embrasure de la fenêtre.

Alors, oubliant sa blessure et sa douleur, Royalez quitta son fauteuil et alla à elle; les yeux de la pauvre enfant étaient pleins de larmes.

—Pardonnez-moi, Yseult, lui dit-il, je vous ai offensé; pardonnez-moi j'étais fou.

Elle sourit malgré le sanglot qui lui montait à la gorge. Ainsi il se repentait déjà? il avouait qu'il n'avait agi que sous l'empire d'une exaltation passagère due à la fièvre?

— Vous êtes malade, répondit-elle, comment voulez-vous que je vous garde rancune?

Elle prit un livre et feignit de lire; il l'imita. La nuit vint; la pluie ayant cessé, le ciel redevint bleu et les étoiles apparurent.

Royalez refusa de souper et demanda seulement une tasse de café.

Yseult s'absenta un instant pour donner des ordres et prendre à la hâte quelque nourriture; à son retour elle trouva le salon vide. Elle courut à la chambre du comte, craignant qu'il ne fût plus souffrant: vide aussi.

Elle pensa qu'il était allé choisir un volume dans la bibliothèque, et elle attendit. Au bout d'une demi-heure, inquiétée elle sonna.

Jacques parut:

—Où est donc mon oncle?

—Ah! voilà, répondit le fidèle serviteur, monsieur le comte est sorti.

—Sorti?

—Oui, il m'a dit qu'il faisait beau, qu'il allait faire un tour de parc. J'ai essayé de retenir monsieur, car il est malade, et l'humidité du dehors ne lui est pas bonne, mais il n'a pas voulu m'entendre. Si mademoiselle pouvait le persuader.

Jacques n'avait pas fini de parler qu'Yseult était dehors, négligeant de jeter un vêtement sur ses épaules.

L'anxiété la dévorait. Sortir se promener dans l'herbe mouillée! quelle

imprudence, lui qui avait eu la fièvre dans la journée!

Elle appela: rien ne répondit que le vent tiède qui soufflait dans les feuilles égouttant l'eau. Elle passa devant le bassin sur lequel se penchait une naïade de marbre blanc; traversa le parc solitaire et sombre, et entra bravement dans le bois.

Il y avait une beauté sauvage dans ce coin mystérieux, où un torrent en miniature roulait ses ondes sur un lit de roches... Mais toujours rien ne répondait à ses appels.

Enfin elle eut l'idée de courir à une sorte de bosquet naturel formé par les sapins à la limite du bois, retraite silencieuse où le comte venait souvent. Ce fut là qu'elle le trouva.

—Ah! fit-il en la voyant, ma fée vient me réclamer ici, et me demander pour ma promenade imprudente!

Elle ne pouvait parler, tant étaient violents les battements de son cœur.

Il l'attira à lui et la pressa sur sa poitrine:

—Pauvre enfant chérie! murmura-t-il, comme elle a couru pour son méchant malade! Ah! si seulement tu voulais m'aimer un peu, Yseult!

—Mais je vous aime, mon oncle, balbutia-t-elle.

—Pas comme je voudrais, Yseult, pas jusqu'à me donner ta vie, dis-moi?

—Il y a si longtemps que je vous l'ai donnée! proféra-t-elle d'une voix faible comme un souffle.

—Mais je la veux tout à fait, tout entière, Yseult; ah! je t'aime tant, vois-tu! Si tu savais!... mon cœur a été brisé jadis, mais il ne lui est rien resté de la tendresse d'autrefois, car il était aveugle alors, et, depuis que ton amour y est entré, il s'est éveillé à une nouvelle vie. Réponds-moi Yseult le trouves-tu trop vieux ton pauvre malheureux tuteur, pour accepter de devenir sa femme?

Elle ne répondit pas, et, échappant aux bras du comte, elle glissa sur le banc rustique où il était assis avant son arrivée.

—Je ne sais comment j'ose te deman-

L'Eau qui Dort

der cela, reprit-il douloureusement ; que cela ne t'offense pas, je ne pouvais plus me taire ; mais si tu l'ordonnes, Yseult, si je te déplais, je m'en irai bien loin, et...

Elle lui mit sur ses lèvres sa main fraîche qu'il baisa.

Elle se redressa bientôt, et d'une voix ferme et nette, elle lui dit :

—Oui, je suis prête à vous donner ma vie, car je vous ai toujours aimé, aimé comme ce qu'il y a au monde de plus beau et de meilleur.

—Mon Dieu ! fit Royalez en levant les yeux au ciel, soyez béni mille fois ; cette heure me paie de tout ce que j'ai souffert depuis des années.

Ils revinrent appuyés l'un sur l'autre, pleins d'une joie silencieuse et profonde. Le vieux Jacques qui leur ouvrit la porte poussa derrière eux ce soupir de soulagement : "Enfin !"

Mais peut-être ne faisait-il pas allusion à la promenade téméraire du comte ; peut-être désirait-il depuis longtemps l'heure qui venait de sonner pour son maître et Mlle Yseult.

Quant à Mme Léotar, nous renon-

çons à peindre son allégresse ; depuis plus d'un an, elle priait Dieu pour que son enfant chérie fût heureuse ; elle était exaucée maintenant.

Quant au monde il s'étonna peu.

—C'est un mariage de raison, disaient les uns.

—Non, d'amour, répliquaient les plus clairvoyants.

A la nouvelle du mariage, la duchesse d'Altemont quitta Nice, où elle déployait en pure perte ses grâces de veuve intéressante.

La fête qui se préparait dissipa son ennui et lui rendit le sourire ; n'était-ce pas une occasion de s'amuser ?

En retrouvant Royalez épanoui, rajeuni, plus beau que jamais, et Yseult jolie et fraîche comme une fleur de mai, une larme échappa aux yeux orgueilleux de Fernande :

—J'ai passé à côté du bonheur, murmura-t-elle, et ce bonheur c'est Yseult qui l'a cueilli. Qui l'eût dit ? Yseult l'Eau Dormante ! Mais tout est bien ainsi, elle le mérite et moi je n'en étais pas digne.



POURQUOI JURER ?

Par **Edouard Cobrette**

L'HOMME, dit l'abbé Galiani, est le seul animal qui ait la faculté de se mêler de ce qui ne le regarde pas.

C'est sans doute cette faculté spéciale, unique, qui me pousse, aujourd'hui, à morigéner une classe trop nombreuse de nos compatriotes dont la principale occupation semble de vouloir faire rougir les gens bien élevés.

Mais j'y songe, est-il bien certain que je me mêle d'une chose qui ne me regarde pas, lorsque je signale un défaut dont l'opprobre retombe sur nous tous et qui nous fait passer, en bloc, pour des mal appris ?



Je l'avoue franchement, il ne me serait pas venu à l'esprit d'en causer, si toutes les races qui habitent ce pays partageaient ce défaut. C'est parce qu'il nous met trop en évidence, qu'il accentue trop le contraste, que le désir me prend de lutter contre lui. Et à ce propos, n'est-il pas étrange que ce soit les Canadiens-Français et les Irlandais qui détiennent, haut la main, le record, dans le "sport linguistique" du blasphème et du juron ?

Pourquoi les Irlandais et les Canadiens-Français, deux races religieuses par excellence, se livrent-ils si communément à de telles intempérances de langage ?

Est-il une relation quelconque entre la vertu de croire et l'action d'outrager la divinité ? Serait-ce parce que l'homme sous une soumission apparen-

te et acquise, cache une révolte constante et innée ?

Je ne sais et ne veux pas approfondir ce mystère. Je me borne à exposer un fait et à demander sa suppression par tous les moyens possibles, car j'aime ma race et nul, plus que moi, ne désire la voir gravir les hauteurs intellectuelles et morales.



Le mal est déjà grand et il attire l'attention de tous ceux qui ont souci de notre dignité. De nos jours, il est impossible de voyager en tramway, en bateau, ou en chemin de fer, on ne saurait se trouver dans une place publique, dans un théâtre, ou dans une réunion populaire, sans entendre des conversations émaillées de "baptêmes", de "maudits", de "christs", etc., etc. Et ce qu'il y a de plus triste, de plus profondément pénible, c'est que ce langage horrible est tenu par des jeunes gens, "l'avenir du pays, l'espoir de demain !"

Quelle manque d'éducation et de respect ?

Il n'en a pourtant pas toujours été ainsi. L'histoire parle de nos ancêtres en termes qui ne laissent aucun doute sur leur politesse. Les "voyageurs" seuls avaient la réputation de blasphémer à pleine bouche, encore se contentaient-ils, lorsqu'ils approchaient des centres civilisés.

Mais nos moeurs simples et gracieuses ont évolué vers le pire. Des adolescents, des bambins d'une dizaine d'an-

nées même ne peuvent lancer une phrase sans expectorer un "maudit" ou un "christ"!

Qu'on ne me dise pas qu'il n'y a qu'une partie du bas peuple qui parle ainsi, le mal se répand ailleurs, plus haut. Les Canadiens qui voyagent en Europe appartiennent, pour la plupart, à nos classes dirigeantes, eh bien! informez-vous auprès des Parisiens, s'ils n'ont jamais entendu un Canadien, échapper un "maudit"? On vous renseignera désagréablement.



Pourquoi jure-t-on?

J'ai pris la peine "d'enquêter" pour le savoir exactement.

Chez plusieurs, c'est par ostentation, pour faire du bruit, pour "faire l'homme", c'est-à-dire le rodomont. Chez d'autres, c'est une façon d'exhaler leur colère, et alors le blasphème est synonyme de faiblesse et d'impuissance. L'homme fort, résolu, sûr de lui, n'injurie personne. Il agit.

Enfin, chez la plupart, c'est pour mettre plus de sonorité dans leur idiome: on masque ainsi, la pauvreté de son vocabulaire.

Evidemment, pour ceux-là, notre langue est trop douce, et il faut la parse-

mer d'épithètes exécrables pour la rendre énergique ou vibrante. Mais si les jurons sont nécessaires que n'en fabrique-t-on de moins atroces? Il y a là matière à concours! Et ceci me rappelle que chez les bucherons on instituait jadis des "matches de sacres"... afin d'en trouver d'épouvantables! ce qui était un but absolument contraire au mien!

En tout cas, quel que soit le motif qui guide ceux qui jurent, quels que soient même les jurons qu'ils emploient, il y a chez eux un manque de savoir-vivre élémentaire, contre lequel nous devons protester.



Notre clergé, nos instituteurs, et vous Mesdemoiselles! vous devez faire une guerre sans merci à ces expressions malsonnantes.

Toutefois, c'est aux pères et aux mères qu'il appartient d'empêcher l'éclosion du mal.

O parents! ne tolérez pas le juron et le blasphème dans vos demeures. Ayez le souci de la dignité familiale et nationale. Ce qui se fait dans l'intimité se répercute toujours au dehors. Un jeune homme ne saurait être mal élevé chez lui et bien élevé en public. Cela ne se peut.



UN PENSUM GENERAL

Par Alphonse Lusignan

NOUS étions bien vingt qui déjeunions à table d'hôte, tous réunis par hasard ou par habitude, mais tous nous connaissant et amis.

Le restaurant est des mieux tenus et Vatel n'en désavouerait pas la cuisine. On y a liberté de table absolue. Ce qui se dit là de privé ne se répète pas au dehors. La conversation ne se fait guère par groupes, on cause comme on boit, librement, en face de tout le monde, en commun. Toutes les opinions s'expriment, toutes les histoires, si scabreuses qu'elles soient, se contentent pour les oreilles qui s'ouatent facilement et pour les opinions trop susceptibles. Le pour et le contre, le vieux et le nouveau, le dogme et l'hérésie, l'utopie et le paradoxe surtout s'y énoncent, s'y heurtent et s'y donnent leurs coups. Qui cela blesse ne revient pas ; qui revient est un homme sans préjugés, partant un homme d'intelligence.

On dit donc à cette table tout ce qui passe par la tête. Un jour, ce sera une discussion politique, le lendemain la libre pensée sera aux prises avec la religion, un autre jour verra le tour des propos paisibles, des histoires douces, des souvenirs racontés, des romans qui s'ébauchent, des projets en l'air.

C'était hier un des jours aux causeries bonnes et rajeunissantes, sans piment de controverse. D'accident, nous étions là quatre confrères de classe, quelques confrères du séminaire, des anciens qui ne s'étaient jamais lâchés mais ne se voyaient pas tous les jours. Un juge, des conseils de la reine, deux anciens ministres de la couronne, tous

homme de haute volée et de grands talents, un médecin et deux journalistes, ceux-ci de camps opposés mais de même coeur. Je ne sais plus comment la conversation tomba sur les exploits de collège, mais la bonde une fois ouverte aux réminiscences, ce fut entre nous assaut de récits et de questions.

—Te souviens-tu de X, le pion qui avait imposé un pensum à toute la communauté, et que nous n'appelions plus ensuite que le "pensum général" ?

—Oh ! la bonne histoire. Une dizaine de jeunes inculpés avaient emporté, le soir, dans la salle d'étude, une innombrable collection de hannetons. Ceux-ci, lâchés, se cognaient aux murailles, bourdonnaient autour des becs de gaz et provoquaient une bruyante hilarité ; le surveillant, ce brave X, irrité outre mesure, tapant du poing sur le rebord de la tribune, faisant du chiendent depuis une dizaine de minutes, perdant la tête, s'écriait : "Vous aurez une demi-heure d'étude de moins !" Et comme les rires allaient crescendo et tournaient à l'insubordination, lui, moins maître de sa parole, s'apercevant de son lapsus et voulant se reprendre, criait encore plus fort : "Vous aurez une heure de récréation de plus !" Quels éclats de rire homériques ! C'était à qui des élèves rirait plus haut, les couverts de pupitre battaient, les cris d'animaux les plus divers se faisaient entendre à rendre jalouse l'arche de Noé, les boulettes et les dards de papier criblaient la tribune du maître, les livres voltigeaient dans l'air, les sièges étaient culbutés,—

e'était un brouhaha, un tumulte indescriptibles. Les "suiffiers" fourraient leurs chandelles dans leurs pupitres, et le "règlementaire"—c'était toi, juge—se hâtait d'aller sonner le coucher. "Pensum général! hurla le pion, vous copierez chacun dix pages de dictionnaires!" Ce fut le comble, la mesure renversait; cris, chants, piétinements, sifflets, claquements de main, ce fut un désordre inouï; un vent de révolte soufflait; un chef! et nous proclamions notre indépendance. C'est encore toi, juge, qui étais notre chef naturel; nous t'aimions tous et nous t'aurions suivi dans toutes les frasques possibles; mais tu étais déjà trop sérieux, tu sentais déjà trop l'hermine pour t'associer à ces manifestations de potaches. Et tu fis, comme toujours, sagement.

—Le pensum, est-ce que nous l'avons fait?

—Mais non! tu sais bien que le directeur nous en fit grâce, le lendemain soir, à la lecture spirituelle, mais au prix de quelle mercuriale! Il était fameux, le directeur, pour nous donner des suifs, mais ce soir-là il s'est surpassé. Quel pamphlétaire ç'aurait été! Dites donc, avez-vous jamais vu manier le sarcasme plus mordamment que par lui? Comme il était sûr que personne ne lui répondrait, il s'en donnait à cœur joie. C'était surtout quand il expulsait un élève que ses remarques brûlaient. Il promenait lentement son fer rouge dans la chair vive. Ses victimes devaient se croire marquées pour la vie. Heureusement qu'il n'en restait rien.

La Lettre

Je mets sur le papier luisant,
Que ma tendresse vous destine,
Toute mon âme d'à présent,
Fidèle, assouplie et câline.

Je suis un pauvre grave, tandis
Que s'allongent les lignes bleues,
Telles de doux myosotis,
Et qui vont parcourir des lieues

Pour vous rejoindre enfin là-bas...
Puis je souris, soudain songeuse,
Avec des paroles tout bas,
En pensant que la voyageuse

Si sage et froide sous ma main,
Et d'elle longtemps caressée,
Saura vous obliger, demain,
A me donner votre pensée.

Mme CATULLE MENDES.

A DEUX DE JEU



—A quoi bon couper des cheveux qui n'y sont pas?
—Mais, mon cher monsieur, vous aurez l'illusion; or, l'illusion, faut pas l'oublier, quand elle est sincère elle remplace la réalité.
—C'est parfait. Je consens à avoir l'illusion que vous me coupez des cheveux, mais à la condition que vous ayez celle que je vous paye, bien que je ne vous paierai pas.

LE MARIAGE DE JACQUES

Par Alfred Descarries

ASSIS à sa table de travail, l'air chagrin, Jacques Dufaux songeait. A quoi songeait-il, ce bon instituteur privé de famille, n'ayant jamais connu les caresses de sa mère, et perdu son pauvre père sept années auparavant, le laissant seul au monde? Jacques porta à ses yeux où perlaient deux larmes amères son grand mouchoir à carreaux et gémit sa plainte accoutumée: Ah! J'en deviendrai fou! A quoi me sert de me torturer l'esprit avec cette chimère? Thérèse ne m'aime pas. Et pourquoi m'aimerait-elle, moi, un boîteux, un homme bon tout au plus à faire épeler l'A. B. C. aux enfants. Non! Toutes, elles me médaignent. Une jeune file ne prend pas pour mari un être triste et lamentable comme moi. Eh bien! je continuerai de vivre seul, je songerai le moins possible à elle, et tâcherai par là d'être moins malheureux.

Le brave instituteur ouvrit un livre et se mit à l'étude. C'était là sa consolation quand lui venaient ces moments de mélancolie. Mais pour cette fois, il fut obligé de le refermer, car la pensée de Thérèse l'obsédait au point de l'empêcher de travailler, devoir qu'il ne différerait d'habitude pour aucune raison.

Il la revoyait passant sous sa fenêtre, alors que lui, occupé à ranger des chiffres sur le grand tableau noir, il se surprenait à faire de graves erreurs dans ses calculs pour détourner trop fréquemment la tête, afin de ne pas manquer de répondre au salut amical qu'elle lui faisait chaque matin, l'accompagnant souvent d'un sourire plein de franchise et de douceur. Et il l'aimait! Il l'aimait d'un amour intense, y rêvait

constamment sans parvenir à l'écarter de son idée. Pourtant il eut voulu pouvoir l'oublier, certain qu'elle ne l'aimait pas.

Jacques Dufaux était une de ces natures marquées de l'empreinte ineffaçable de l'adversité, et qui se ressentent toute leur vie des épreuves trop fortes dont ils ont subi les morsures. Jamais le moindre sourire ne venait transformer cette physionomie grave et parfois sévère. Le pauvre homme avait à souffrir tous les jours des vexations nouvelles de la part des petits écoliers mutins. Par dérision, on l'avait surnommé "le visage de bois". Quelle méchante épithète, n'est-ce pas, pour un mortel dont le seul défaut est d'avoir trop souffert? Ces railleries aigrissaient davantage le caractère sombre de l'instituteur de Champeron et lui donnaient une allure mauvaise sous laquelle se cachait le meilleur cœur qui se puisse rencontrer. Un élève oubliait-il de faire son thème, ou un autre, usait-il à son égard de représailles trop violentes, pour toute punition il devait se tenir debout près du pupitre du maître, l'espace d'un quart d'heure, rarement plus.

Jacques n'avait qu'un ami, sincère celui-là, dans le cœur duquel il déversait ses amertumes, éprouvant comme un soulagement à confier à un autre le mal dont il souffrait. Aussi, le père Nicolas, vieux fermier de l'endroit, s'était pris d'une réelle affection pour lui et se plaisait à lui rendre bien des services. Justement, ce soir-là, Jacques attendait sa visite. Comme il tardait à venir, l'instituteur essaya de travailler, mais Thérèse, à son insu, l'en empêcha. Accoudé maintenant à la petite

fenêtre où tombaient les premiers rayons de lune, Jacques pensait à elle, à elle qui lui manquait, et dont il rempissait tous les instants de sa vie.

Soudain, un petit coup sec frappé à la porte le tira de sa rêverie. Jacques s'empressa d'aller ouvrir au visiteur. C'était le père Nicolas. Une chaude poignée de main, un regard amical s'échangèrent entre les deux vieilles connaissances et M. Nicolas prit place dans le fauteuil où depuis près de douze années il venait si souvent s'asseoir.

Eh bien! monsieur l'instituteur, demanda le vieillard, comment se portez-vous ce soir? Oh, comme toujours, répondit Jacques avec son air triste qui ne le quittait pas: "Vous savez, mon ami, je ne serai tout à fait bien, je crois, que lorsque je reposerai là-bas dans le petit cimetière, derrière notre clocher. Ce n'est pas moi qui regretterais la vie. Elle m'a si peu gâtée!

Allons! Comme vous êtes drôle, ce soir, reprit le fermier. Pour être franc, je dois dire comme vous. Il n'y a rien de bien engageant à aimer l'existence, mais il ne faut pas se laisser aller au découragement. Ça ne sert à rien qu'à nous rendre plus moroses. Vous savez le vieux proverbe: "Trop penser à ses peines, les multiplie". C'est tout de même un bon principe!

Ah oui! je vous comprends, répliqua Jacques, mais vous au moins vous avez une famille, des enfants à chérir. Ça adoucit la vie, allez. Moi, je n'ai rien de cela, pas même une mère, rien!... Ah! tenez, si je ne vous avais pour venir quelquefois me délasser un peu de mes arides habitudes, je serais le plus malheureux des hommes!...

Le père Nicolas pressa affectueusement la main tendue de l'instituteur et songea... Je me demande pourquoi vous ne vous mariez pas, dit-il soudain, à Jacques. Il y a tant ici de braves filles, propres, rangées et capables de faire votre bonheur. Ah!... fit narquoisement le vieillard, vous êtes timide, je gage. Je ne vois que ça, M. Dufaux. A votre âge, vous savez, on est encore un bon parti. Trente-cinq ans, mais

c'est jeune ça, c'est jeune! Eh! bon Dieu d'la vie, je voudrais bien m'y voir à mes trente-cinq ans, fit le père Nicolas, en tortillant sa longue barbe blanche qui en accusait bien le double. Dites-moi donc franchement, là, avez-vous jamais songé à vous marier?

L'instituteur toussotta légèrement, se passa à maintes reprises son grand mouchoir à carreaux bleus sous le nez et répondit: "Je n'ai pas de secret pour vous, monsieur Nicolas, je vais vous dire la vérité; jusqu'à ce jour je croyais la chose impossible, mais maintenant il me vient une lueur d'espoir, oh! une bien faible lueur, continua Jacques, peut-être même me suis-je trompé.

La curiosité du fermier était éveillée par cette demi-révélation. Vous avez enfin rencontré celle qu'il vous faut, reprit-il. Je le savais, moi, que vous finiriez par faire comme les autres.

Alors Jacques continua: "Tous les jours, il me prend une envie folle de lui écrire, de lui faire savoir que je l'aime à en perdre la tête, car elle ne le devinera pas, et à quoi me sert de caresser plus longtemps un vain espoir? Ah! si elle m'aimait, balbutia l'instituteur... ce serait trop de bonheur!...

Le père Nicolas ne put garder davantage le secret qu'il venait confier à son ami. Thérèse vous aime, lui dit-il, je le sais!

Cela ne se peut, soutint Jacques, Thérèse est si jolie, si bonne, et d'ailleurs elle est sans doute promise. Ce serait ridicule à moi de me poser en rival. Vous me comprenez, M. Nicolas?

Oui, oui, reprit le vieillard, je comprends tout, et croyez-le, croyez-le pas, Thérèse Vaudran vous aime, c'est moi qui vous le dis.

Vous voulez me consoler, je le vois bien. Pourquoi me faire croire ce que je sais impossible?...

Il n'y a rien d'impossible là-dedans, reprit le père Nicolas, presque fâché; Thérèse Vaudran est amoureuse de vous, et n'en aime aucun autre, entendez-vous?... Ecoutez-moi bien: "Hier,

je suis allé fumer une "pipée" comme d'habitude chez mon ami Vaudran. La petite Thérèse y était. On a d'abord jase un peu de la prochaine récolte, et puis ensuite la petite, qui fait de la musique comme un amour, nous a joué ce qu'elle savait de plus beau. Et faut pas vous dire si c'était beau. J'en pleurais, moi. Là-dessus Pierre s'est mis à parler de vous. C'est un bon garçon, qu'il m'a dit. Monsieur le curé en est bien content, c'qui paraît, et il ne voudrait pas le perdre. Penses-tu que ça ferait un bon mari? m'a demandé Pierre. Pour sûr, que j'lui dis. Je le connais et je sais ce qu'il vaut.

Oh! vous êtes bien bon, murmura l'instituteur.

Mais c'est pas tout, continue le fermier: "Il faudra nous l'amener, m'a dit Pierre, nous aimerions à recevoir sa visite de temps à autre. C'est un homme instruit et c'est si beau les gens renseignés. Toujours qu'à force de jaser, j'en suis venu à apprendre que Thérèse vous aimait plus qu'elle ne le laissait voir. C'est bien simple, comme vous voyez. Elle en a parlé à sa mère, et à vous de vous présenter maintenant.

Jacques Dufaux rayonnait. Il ne lui était plus permis de douter. Nicolas, son vieil ami, pouvait-il le tromper? Non! c'était impossible. Le pauvre garçon n'en revenait pas. Elle m'aime! rugit-il. Elle m'aime! Ciel, est-ce possible?...

C'est la pure vérité, appuya Nicolas, elle vous aime. Me croyez-vous, maintenant?

Oh! je suffoque de joie, dit Jacques avec des larmes dans la voix. Votre main, M. Nicolas, je ne m'acquitterai jamais envers vous?... Longtemps ils restèrent ainsi, la main dans la main. Jacques Dufaux n'était plus le même. Il promit d'accompagner le fermier le

lendemain chez Pierre Vaudran, et tous deux se quittèrent heureux.



Le lendemain, huit heures sonnait, l'instituteur de Champeron, astiqué, luisant, et vêtu de sa belle redingote des dimanches, fit son entrée en classe la mine réjouie, transformée, ce qui intrigua fort les moutards prêts à lui lancer le sobriquet accoutumé "visage de bois". Mais l'excellent professeur leur ferma la bouche avec un léger sourire, le premier qu'il ébauchait depuis son arrivée à Champeron.

Ouvrez ma fenêtre, dit-il à un élève qui obéit. C'était l'heure où Thérèse passait chaque jour. Il s'écoula quelques minutes d'une anxiété fébrile pour Jacques Dufaux. Enfin, elle parut radieuse, et Jacques, debout près de la fenêtre ouverte, le coeur palpitant, l'oeil humide, hasarda timidement: "Bonjour, Mademoiselle Thérèse. Bonjour!... Bonjour!..." lui répondit une petite voix douce, mélodieuse comme un chant de rossignol. Et rougissante, elle le regarda de ses grands yeux bleus qui semblaient dire: "Je vous aime". Puis, légère, elle disparut, pendant que chancelant, ivre d'espoir, l'instituteur regagnait sa tribune pour rattrapper le temps perdu.

Jacques ne fut pas trompé. Quelques mois plus tard, par un matin ensoleillé, plein de senteurs grisantes de la moisson étalant partout sa luxuriante richesse, le beffroi de Champeron carillonnait l'hyménée de Jacques Dufaux et de Thérèse Vaudran.

Le fermier Nicolas en habit de fête, le sourire aux lèvres, servit de père à l'instituteur, et put se vanter par la suite d'avoir fait des heureux.

Jacques Dufaux n'était plus seul au monde.



LES BAGUES

ANCIENNEMENT, le mot "bague", qu'on écrivait aussi "baghe", était synonyme de "bagage" et désignait tout ce qui composait l'avoir-meuble: vêtements, bijoux, meubles de prix, armes, armures, vases et ustensiles. On disait d'une personne riche qu'elle était bien "baguée". L'usage s'introduisit, peu à peu, d'employer spécialement ce mot pour désigner les menus bijoux, et en particulier les anneaux à mettre aux doigts.

Ce bijou, essentiellement intime et symbolique, s'environne, plus que tout autre, de légendes ou de souvenirs. En rappelant ici quelques-uns, nous intéresserons peut-être nos lectrices, pour lesquelles la bague est, tour à tour, gage de doux esclavage et de féminine royauté, lien d'amour ou relique d'amitié.

L'histoire des anneaux portés aux doigts remonte à la plus haute antiquité. La Bible permet d'en constater l'existence chez les Hébreux; les Égyptiens, les Grecs, les Romains nous en ont laissé un grand nombre; c'étaient, pour eux, de véritables sceaux—comme chez les rois au moyen-âge — ils constituaient une marque de personnalité et de pouvoir. Alexandre remet, en mourant, son anneau à Perdicas pour l'investir de son autorité; le roi d'Égypte transmet de même la sienne à Joseph.

Dans la Rome primitive, ce bijou sert à distinguer les classes de citoyens. La "nobilitas", c'est-à-dire les familles dont les membres ont exercé des charges curules reçoivent l'anneau d'or; les chevaliers, l'anneau de fer.

Avec le temps, cette distinction disparaît, et sous Justinien, la bague n'établit plus de différence qu'entre l'homme libre et l'esclave.

C'est sous l'empire romain, particulièrement à l'époque de la décadence, que le luxe des bagues—comme tous les autres—atteint son apogée; le faste et la profusion sont inouïs... Héliogabale, l'empereur fardé, efféminé, se distingue en ne portant jamais deux fois les mêmes bagues!...

Chez beaucoup de peuples, certains anneaux ont été des objets de superstitions. Ils jouent un rôle important dans l'histoire fabuleuse et primitive des peuples sémitiques. On fait de fréquentes allusions à l'anneau de Didon, à ceux de Gygès ou de Polycrate.

La légende prêle à la belle et tendre Didon un anneau nuptial qu'elle conserva pieusement, après la mort de son époux Sichée... jusqu'au jour où elle aima Enée. Les malveillants prétendent que l'anneau de Didon brille encore de nos jours, sur les blanches mains d'Artémises provisoires... telle la jeune veuve que le maître Alphonse Daudet a fixée, dans l'"Immortel", en traits piquants et inoubliables.

Vous vous rappelez Gygès, ce berger de Lydia qui vit, un jour, la terre s'entrouvrir, descendit dans cette cavité et y trouva un cheval de bronze creux avec des portes à ses flancs. Les ayant ouvertes, il vit un cadavre de grandeur plus qu'humaine portant au doigt un cercle d'or.

Gygès était un homme fort, ce que nous appelons maintenant un arriviste. Au lieu de s'effrayer, il songea à pro-

fiter des propriétés de l'anneau, qui, dès qu'on en tournait le châton en dedans de la main, rendait invisible celui qui le portait. Il sut si bien en tirer parti qu'il devint, grâce à ce talisman, favori, puis ministre du roi Candaule... puis roi... C'était du temps où les rois épousaient des bergères... et "vice versa".

Vous n'avez pas oublié non plus Polycrate, ce tyran de Samos du VI^e siècle avant notre ère. Epouvanté d'une fortune et d'un bonheur trop constants, il voulut s'éprouver lui-même, par une bizarre superstition, et jeta dans la mer une bague d'une merveilleuse beauté, à laquelle il tenait beaucoup. Lorsqu'il la retrouva dans le ventre d'un poisson servi sur sa table, il pâlit affreusement... Quelle revanche se réservait donc la fortune?... De grands malheurs ne tardèrent pas, en effet, à fondre sur lui; vaincu par Darius, le célèbre roi de Perse, il fut attaché à une haute croix.

Les anneaux magiques et constellés jouent un rôle important au moyen-âge. Les grimoires, les livres cabalistiques en mentionnent un grand nombre, que les esprits crédules s'acharnaient à retrouver avec une persévérance digne d'un meilleur sort; tel "l'anneau du voyageur" permettant de parcourir des distances considérables sans aucune fatigue.

Dans la réalité historique, certaines bagues ont aussi leurs légendes poétiques, amoureuses ou terribles.

Nous voyons luire dans notre mémoire, cercles enchantées renfermant la magie du passé, celles que les doges de Venise jetaient en grande pompe à leur magnifique épouse: l'Adriatique... L'anneau de Saint-Louis, résumant, dans un lien étroit, les nobles amours de sa belle âme: "Dieu, France, Marguerite..." Et la bague de Bayard, portant la fière devise du chevalier à l'âme d'hermine: "sans peur et sans reproche."

Voici les perfides bagues italiennes de l'époque du crime surnois et du vice éclatant; ces bagues criminelles,

recéleuses d'un subtil poison qu'un contact de la main suffisait à inoculer.

Puis la bague du comte d'Essex, le jeune et beau favori d'Elisabeth Tudor. Cette fille du royal Barbe-Bleue, passionnée et vindicative comme son père, pardonne difficilement. Cependant, Robert Devereux, comte d'Essex, condamné pour avoir tenté un soulèvement populaire, pourrait obtenir sa grâce, en envoyant à sa royale amie la bague qu'elle lui donna jadis, comme un gage infailible d'amour et de clémence... Elisabeth attend ce message; sa promesse lui sera douce à tenir... car les sentiments qu'elle eut pour le prisonnier ne sont pas éteints. Mais rien ne vient... Une fois de plus, la sombre Tour verra une tragédie sanglante... Elisabeth, paralysée par l'orgueil, laisse s'accomplir la sentence. Plus tard, hélas! la vérité se dévoila; la comtesse de Nottingham, que le condamné avait choisie pour messagère, avait gardé la bague, à l'instigation de son mari, qui haïssait le favori. Repentante, sur le point de mourir, elle avouait sa criminelle abstention... Mais la terrible reine, qui avait pleuré Robert d'Essex, ne pardonna jamais!...

La bague de Charles Ier était ornée de son portrait en émail, que surmontait — rapprochement philosophique, trop vite justifié par le régicide destin — une tête de mort et la couronne avec les initiales C. R. Le roi martyr remit, la veille de son exécution, ce bijou au colonel Yate. Il y a peu d'années, les descendants de ce dernier le firent vendre aux enchères, à Londres.

Pour nous distraire de ces tragiques souvenirs, faisons une fugue au pays des contes bleus... Pourquoi non?... La Fontaine n'a-t-il pas écrit:

Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême...

Peau-d'Ane, la belle aux robes couleur du temps, princière ancêtre des gentilles confectionneuses de plats sucrés, laisse glisser sa bague en pétrissant la pâte d'un gâteau... Perrault

vous a conté ce qui en résulta.

Parmi les tâches périlleuses ou impossibles que la "Belle aux cheveux d'or" de Mme d'Aulnay donne à l'aimable Avenant, est celle de retrouver sa bague tombée au fond de la rivière. Par bonheur, il est en relations d'amitié avec une carpe, ce qui lui permettra d'épouser la princesse après la mort du méchant roi.

Dans les contes des frères Grimm, en beaucoup d'autres encore, il est souvent question de bagues données ou perdues... Le nom de ce bijou liant et câlin semble, à lui seul, tout un poème.

De même, dans les romans romantiques—ces contes prestigieux pour adultes—les héroïnes offrent des bagues comme gages d'amour ou de reconnaissance.

Qui ne se souvient, dans les "Trois Mousquetaires", de la main royalement belle d'Anne d'Autriche écartant une tenture et passant à d'Artagnan, pour prix de ses services épiques, la fameuse bague ornée d'un diamant?...

Dans le "Chevalier de Maison-Rouge", du même auteur, c'est une bague encore que Geneviève offre—de bizarre et suggestive façon—à l'inconnu qui

vient de la protéger.

En Allemagne, le sujet de la tétralogie de Wagner n'est-il pas l'"Anneau de Nibelungen," qui donne son nom à cet ensemble nuageux de légendes germaniques?... l'anneau mystérieux qui confère un pouvoir supérieur à celui des dieux mêmes, et que Brunnhilde porte à son doigt?... A la fin du "Crépuscule des Dieux", il est repris par les filles du Rhin.

Nous le pressentons par ces exemples rapides, chez tous les peuples, aussi bien dans les brumes du Nord que sous l'ardent soleil oriental, la bague occupe une place à part et prête merveilleusement à la poésie ou au romanesque, par son caractère emblématique.

Pour les esprits rêveurs, ces bagues historiques ou fabuleuses semblent se rattacher les unes aux autres, à travers les temps, tels les anneaux d'une chaîne légendaire...

Mais nulle ne vaudra, pour la jeune fiancée au cœur plein d'amour et de foi, le poème muet de celle—délicate merveille de la joaillerie moderne ou cher "anneau d'argent"—qui lui fut passée au doigt, à l'heure enchantée où l'on croit au bonheur.

DENOUEMENT

Qui pleure à ma porte à la fin du jour?

Ouvre: c'est l'Amour.

Quel est ce front pâle à ma vitre noire?

Ouvre: c'est la Gloire.

On frappe. Qui frappe et frappe si fort?

Ouvre: c'est la Mort.

La Dame Qui Parle de Soi

CONNAISSEZ-VOUS cette agaçante créature,— mouche bourdonnante des salons,— la Dame qui parle toujours de Soi?... Elle arrive l'esprit en mouvement, la joie aux lèvres, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, agitant ses idées comme des noix dans un sac. Et, tout de suite, la voilà dans le vif du sujet... Elle parle, elle parle, elle parle... ou, plutôt, elle se raconte éperdument,—sans même s'apercevoir qu'elle vient de rompre le charme d'une causerie aimable, à laquelle chacun mêlait son mot. Elle tient le crachoir et ne le lâche plus... Il lui est arrivé ci, puis ça... Elle rappelle ses bons mots avec complaisance et, comme l'assemblée ne semble y goûter qu'un plaisir médiocre, elle insiste, reprend l'histoire, la tourne dans tous les sens, et s'esclaffe toute seule. Elle convient sans embarras qu'il n'y a qu'elle pour décocher des ripostes aussi aiguës, et, ce qu'il y a de plus fort et, en somme, de miraculeux, c'est que cela lui vient comme cela, naturellement, en écoutant "çanter" le rossignol... Justement, cela lui rappelle que, dans une circonstance... Des bâillements discrets, des soupirs mélancoliques tentent en vain de réprimer le zèle oratoire de la Dame; le flux monte, les flots se précipitent et la Dame parle toujours, car la Dame qui parle de Soi ne s'arrête point. Et comment pourrait-elle soupçonner l'ennui que ses discours dégagent, alors qu'elle y prend elle-même tant de plaisir? Hormis ce qu'elle dit, rien ne l'intéresse, elle ne sait point écouter, et si, par hasard, elle rencontre sur son chemin une "sosis", c'est-à-dire une autre bavard

de dont le souffle puissant ait su dominer sa voix, elle regarde de haut en bas cette personne mal éduquée, et, donnant les marques de la plus maussade impatience, elle pense :

—Eh quoi! est-il séant d'accaparer ainsi l'attention et la conversation, et de s'arranger en sorte que les hôtes de la maison ne puissent placer un mot?

Et, la Bavarde partie, l'autre— la Dame qui parle de Soi—de pousser un "ouf!" de soulagement et de s'écrier :

—L'avez-vous entendue, cette crécelle, non, mais l'avez-vous entendue moudre ces sornettes? Elle m'a rompu la tête, vidé la cervelle, donné le mal de mer; j'en suis malade! Et ces façons de diriger constamment la conversation sur un si piètre sujet: son "Moi haïssable", n'est-ce pas exaspérant et d'une vulgarité à faire frémir?

Chacun opine du bonnet, en riant sous cape, et, soulagée, la Dame qui parle de Soi entame, avec une flamme nouvelle, le récit interminable de quelque aventure dont elle est l'héroïne.

Elle est, d'ailleurs, marquée de signes particuliers, la Dame qui parle de Soi... Bien entendu, "tout" ce qui touche "sa" maison, "ses" toilettes, et les mouvements de "son" coeur, la passionne, mais pas au même degré, ni en même temps.

Ses convictions sont successives; l'objet change, l'ardeur reste. Tout d'un coup, elle enfourche un dada, et, pendant qu'elle le tient, elle s'y cramponne... Le favori a cessé de plaire, elle grimpe à califourchon sur une autre bête, l'étreint à deux mains, et, avec une inconstance admirable, oublie ses premières amours.



Les Pauvres en Habit Noir

Par Napoléon Legendre

LE travail a manqué partout; les foyers sont éteints et le garde-manger est vide. Les enfants pleurent durant la nuit; ils ont froid, ils ont faim et les parents tâchent de les calmer en leur faisant partager un espoir qu'ils n'ont pas. Cela dure depuis bien des jours et bien des nuits; la souffrance augmente et devient insupportable: on ne peut pas laisser mourir toute cette famille.

Il faut aller tendre la main.

Cela est dur, mais inévitable.

Le plus souvent, c'est la mère qui se sacrifie; car, dans toutes ces circonstances, la femme est plus courageuse que l'homme. La pauvre femme s'est donc mise en route, bien mal vêtue pour affronter le froid terrible qui glace même les mieux couverts. Ses doigts se bleuissent, ses dents claquent dans sa bouche, ses pieds s'engourdissent et peuvent à peine la soutenir; n'importe, il faut qu'elle attende, en dehors du seuil, pendant qu'on cherche, s'il y a quelque chose à donner, pour revenir lui dire, la plupart du temps, qu'il ne reste plus rien.

La journée est longue, dure, cruelle. Mais, en fin de compte, la femme, le soir, n'arrive pas chez elle les mains vides. Elle peut apaiser la faim de ses enfants et acheter, sinon du bois, du moins une bougie où l'on se réchauffe les mains, et qui enlève à la misère ce que les ténèbres lui ajoutent d'horreur.

Le lendemain, s'il n'y a pas de travail, eh! bien! elle recommencera. C'est une chose affreuse et triste; mais il y a toujours cette consolation: on sait que personne ne laisse mourir de faim le pauvre qui demande, et la force morale reçoit de cette idée un grand appui.

Mais il y a une autre misère bien plus effrayante, une souffrance bien plus terrible encore que celle-là: c'est

la souffrance, c'est la misère du pauvre qui ne demande pas. Celui-là, vous le coudoyez tous les jours dans la rue; il est mis comme vous, vous le saluez, vous lui parlez. Il sourit rarement; il rira plutôt aux éclats et de ce rire nerveux qui ne procède pas des sources ordinaires.

Il est parti de chez lui depuis le matin; voilà trois jours qu'on n'a pas mangé et qu'on est sans feu dans la maison. Il erre par les rues, plein du désir de rentrer pour avoir des nouvelles, et craignant d'un autre côté, de reparaître les mains vides devant les siens. Il marche; il va, vient et retourne, un peu sans savoir ce qu'il fait, espérant, désespérant, puis reprenant l'espoir. Il a cherché de l'emploi, il s'est adressé partout; sans trop insister, cependant, car on est toujours porté à redouter un peu les gens que la nécessité a l'air de presser; et il est rare qu'on ne fasse pas attendre très longtemps ceux qui ont besoin de suite, tandis qu'on tient à satisfaire sur-le-champ les indépendants qui paraissent pouvoir attendre. Il sait bien que s'il allait tout d'un coup exposer sa misère, on lui offrirait une pièce d'argent ou du pain. Mais c'est un acte qui aurait une conséquence terrible pour son avenir et celui de sa famille. Il est entendu que les personnes d'une certaine position ne peuvent pas demander, et doivent mourir plutôt que de s'adresser à la charité publique.

Etrange contradiction des préjugés humains! Le pauvre vole et il est déshonoré; il demande et reçoit, c'est tout naturel, et personne ne songe, pour cela, à l'humilier. Le riche filoute, escroque; s'il est assez habile pour ne pas se brouiller avec la justice, on le considère, on l'honore. Mais que, dans un moment de détresse, à bout de tous

moyens, il demande un morceau de pain pour empêcher sa famille de mourir, il est, pour ainsi dire, déshonoré, et cet acte, si simple en lui-même, restera contre lui pendant toute sa vie.

C'est un préjugé; tout le monde paraît s'en moquer, et, cependant, tout le monde est forcé de le subir. De même, cette pluie fine dont on rit et dont on dit: "Ce n'est rien," finit néanmoins par tremper aussi bien que la plus forte averse.

Ce n'est pas tout.

Le pauvre ordinaire ira demander du travail avec un habit troué, un chapeau sale ou des bottes déchirées, personne ne s'en étonnera. Mais que l'homme qui est censé vivre à l'aise se présente pour offrir ses services, dans un costume seulement un peu râpé, on y trouvera de suite les traces, les conséquences de quelque vice, et on éconduira le solliciteur quelquefois poliment, le plus souvent avec un brusque sans-gêne.

Dans ce monde, pour une certaine classe, du moins, et quoi qu'en dise le proverbe, c'est bien réellement l'habit qui fait le moine. Et, pour un grand nombre de ces météores qui brillent dans nos salons et sur les rues, la question est de savoir s'ils iront d'abord emmieller le tailleur et se procurer un costume pour aller éblouir le chapelier, le bottier et le bijoutier, ou bien s'ils commenceront par séduire le bijoutier afin de se faire appuyer par une grosse chaîne d'or, ou un superbe solitaire auprès de leurs autres victimes.

Généralement, on commence par le costume complet, qui, à lui seul, en impose plus qu'une épingle en diamant sur une cravate qui ressemble aux vieux drapeaux suspendus dans les cathédrales.

On dit, d'ailleurs, en vous voyant : Quel costume sévère! ce doit être un homme économe et rangé!

Le pauvre, lui, subit les conséquences de ces sottises idéées; et, pendant que sa famille meurt de faim, il est obligé de s'acheter un chapeau neuf; car c'est peut-être de ce chapeau que va dépen-

dre l'avenir des siens.

Et ce n'est pas là une des moins poignantes douleurs.

En attendant, il vend une à une ses hardes de dessous. Il a mis sa montre au mont-de-piété, et, quand on lui demande l'heure, il peste contre l'orfèvre qui, dit-il, l'a depuis huit grands jours pour la réparer. Bien des petits souvenirs ont passé depuis quelque temps. On a commencé par les choses les moins utiles et auxquelles on tenait le moins, pour en arriver, successivement, aux choses les plus chères et les plus indispensables. De tout, on n'a conservé que l'extérieur; le reste est allé entre les mains des brocanteurs et des fripiers.

Si triste que soit cette position, elle n'est pas, toutefois, désespérée. Mais il vient un jour plus triste encore, c'est celui où il n'y a plus rien à vendre. On aura peut-être une ressource pour un mois au plus; car le boulanger et le laitier iront bien encore jusque-là; ces gens ont généralement bon coeur. Est-ce leur état même qui en est la cause? Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que, de tous les fournisseurs de la famille, le boulanger et le laitier sont ceux qui persistent le plus longtemps après que l'argent a cessé de se montrer.

Mais cela même vient à prendre fin. Le boulanger et le laitier se sont lassés comme les autres: il n'y a plus rien à manger, il fait froid et les enfants pleurent.

Le pauvre homme part; car ici, la femme, malgré son courage, n'y peut plus rien. Où aller? A qui s'adresser? Il a déjà parcouru toute la ville; il a déjà demandé à tout le monde. Sur la rue, il rencontre des amis avec lesquels il lui faut causer en souriant tandis qu'il a la faim dans les entrailles et le désespoir au coeur.

Il entre quelque part où on lui offre à dîner et s'excuse en disant qu'il sort de table; mais le véritable motif de son refus, c'est qu'il craint de se trahir par sa voracité; c'est qu'il a peur, surtout, de ne pas pouvoir résister à l'envie de

glisser quelque chose dans ses poches pour les petits et leur mère. S'il rencontre quelqu'un, il peut bien lui dire : — "J'ai oublié ma bourse, et il me faut de suite cinquante sous; faites-moi donc le plaisir de me les prêter." Malheureusement, voilà deux mois qu'il use de ce petit stratagème, qui ne peut se pratiquer qu'une fois sur chaque individu.

Il revient chez lui, écoute à la porte et n'ose pas entrer parce qu'il entend pleurer. Il retourne sur ses pas et le voilà encore errant par les rues. Les douleurs physiques et morales qu'il endure lui donnent une espèce d'hallucination. Il voit passer devant ses yeux des nébuleuses faites de pièces d'argent. Il se baisse pour ramasser des louis d'or qui reluisent à ses pieds et qui s'enfoncent sous la neige à mesure que sa main s'approche. Il introduit fiévreusement ses doigts dans son gousset, certain d'y sentir le contact du précieux métal. Les rues lui paraissent immenses ou toutes resserrées; le sol s'élève ou s'abaisse lorsqu'il veut y poser le pied. Tout ce qui l'entoure revêt des formes fantastiques et produit un bourdonnement étrange; ses tempes se serrent et des sueurs roides perlent sur son front; son oeil commence à avoir cette fixité que l'on remarque chez les gens qui concentrent les dernières forces d'une raison qui leur échappe, pour tenter de dissimuler ce départ. Il marche et parle avec cette précaution exagérée de l'homme à qui le vin commence à paralyser la langue et les jambes.

Dans cinq minutes, cet homme va se laisser choir ou plutôt se sentir écrasé sous le fardeau qui l'opprime. S'il est près de chez lui, tant mieux; car voici ce qui va arriver. Dès qu'il sera tombé, on le transportera à sa maison; des étrangers—ce sont toujours des étrangers qui rendent ces services—le porteront sur son lit; on demandera du

vin, du bouillon, du vinaigre, je ne sais quoi; la pauvre femme, qui n'a rien de tout cela, pleurera; les enfants, en voyant leur père presque mort et leur mère se lamenter, vont pleurer encore plus fort. Qui sait? le plus petit, malgré tous les efforts de sa mère pour le calmer, va peut-être dire le mot terrible: j'ai faim! L'horrible situation va être mise à nu: c'est inévitable. Les étrangers vont offrir les premiers secours, puis les amis, puis les parents. Bref, voilà une famille sauvée d'une mort effrayante et mise à l'abri de la faim pour un mois, ou peut-être plus. Pendant ce mois, il peut se produire bien des choses. Le temps marche vite, mais les événements vont vite aussi. Il ne faut jamais être trop certain d'atteindre son but; mais, d'un autre côté, il ne faut jamais en désespérer quand on a encore un jour devant soi.

Cependant, il peut arriver—et il en est généralement ainsi—que le délire ne dirige pas la course du pauvre homme vers le voisinage de sa demeure. S'il y a une rivière, c'est presque toujours là qu'il descend. Y a-t-il, dans ces eaux sombres et froides, un magnétisme qui agit sur le cerveau ébranlé, un vertige attirant comme le vertige des abîmes? Je ne sais pas, mais l'homme descendra vers l'eau.

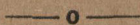
Il se baissera, peut-être pour ramasser une de ces pièces d'or qui miroitaient tout à l'heure devant lui, ou s'élancera pour saisir une apparition qui passe devant devant ses yeux troublés, l'image de sa femme, de ses enfants... Il se produit un bruit sourd: c'est fini. Dieu a jugé cette victime de la faim et des préjugés humains.

Les jugements de Dieu sont plus justes que ceux des hommes.

Le lendemain, les journaux rapporteront ce triste accident, et, un mois après les amis les plus proches même l'auront complètement oublié.



Le Charme des Livres



LONGTEMPS les livres n'ont existé pour moi, comme pour tous les enfants, que par leurs images, dont le dessin, la couleur remplacent le relief, en imitent la vie. Quand l'image me plaisait, vivement je tournais la page, cherchant de l'autre côté l'intérieur des maisons dont je voyais la façade, la fin de l'allée qui s'enfonçait sous les arbres, et le profil des visages sacrifiés à la perspective. Je compris bientôt que tout cela n'était qu'une apparence dont il fallait se contenter. Ce fut une déception, mais les livres en reçurent pour moi cet attrait magique, mystérieux, de recéleurs d'inconnu, qu'ils ont toujours gardé depuis.

Il y en avait tant à la maison, sans compter les hautes bibliothèques complètes, débordant, présentant à la vitre les reliures et les titres divers ! On en trouvait partout, sur les meubles, les tables, prêts à être feuilletés au caprice de la pensée ou du loisir. Le logis en semblait plus rempli, plus vivant, car le livre entr'ouvert éparpille sa chimère autour de lui. Ainsi, il y a des noms que j'ai connus bien avant de savoir lire, — Lamartine, Sand, Victor Hugo. A mes yeux, ces noms ne représentaient pas des êtres, mais des mondes inconnus, de même que le titre d'un livre m'a longtemps donné l'impression de ces lignes idéales qui enferment des montagnes, des rivières, des océans sur les cartes géographiques.

Du moment où je sus lire, aucun jouet ne me parut plus aussi intéressant qu'un livre. C'était un bonheur de l'ouvrir, de tenter la surprise des pages, et cela sans la moindre inquiétude du sujet. Tout m'amusait également. C'est superflu de donner d'abord des

contes de fées aux enfants. Les premiers livres que j'ai tenus à deux mains dans ma ferveur d'application, l'"Histoire sainte", les "Contes" de Perrault ou de Schmidt, sont tous pareillement encadrés d'or, peuplés d'êtres fantastiques, d'aventures merveilleuses, tellement j'étais éblouie par le miracle de savoir lire. L'hésitation même augmentait cette apparence surnaturelle en laissant entre les phrases des intervalles de rêves. De ces lectures balbutiées il est des mots qu'on n'oublie pas ceux qui vous ont fait chercher longtemps ou que l'on n'a pas bien compris. On dirait que le mystère où ils étaient enveloppés les emprisonne tout au fond de la mémoire, comme un cocon impénétrable et fragile brisé seulement à son heure par l'aile vivante et ouverte de l'idée enfin éveillée.

Les livres de vers me semblaient pleins de jour et d'air, avec leurs lignes courtes, entourées d'espaces blancs comme de l'atmosphère musicale formée par le rythme.

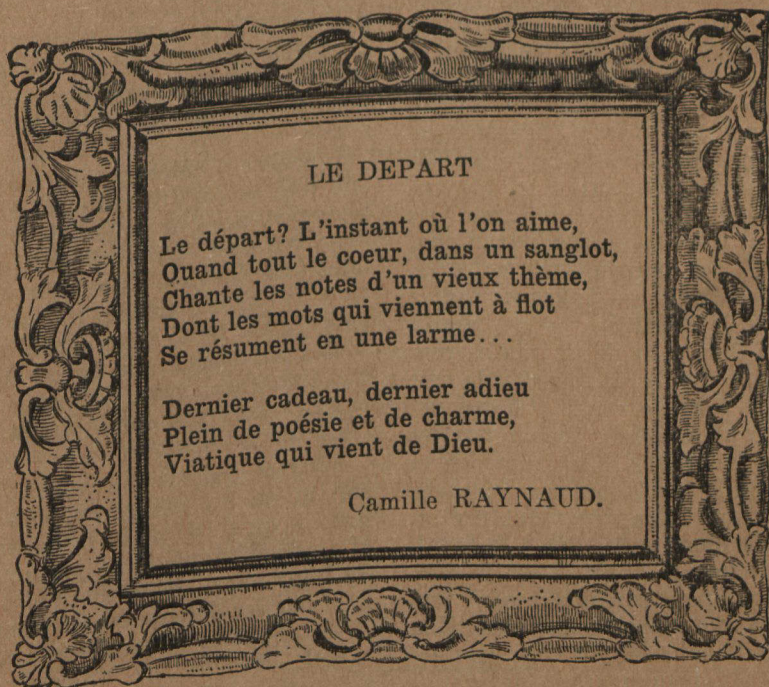
Je sentais là beaucoup de place pour la pensée, toute la largeur des marges ménagée aux lenteurs d'une intelligence d'enfant. Positivement, cela m'aidait à comprendre. Au contraire, la prose compacte, serrée, m'a toujours semblé difficile à lire assidûment du premier coup. Les phrases, les pages entières parcourues ont — je trouve — tout d'abord une physionomie plus tentante, plus intéressante que le sens même. C'est l'expression d'un visage dont les traits sont encore entourés d'ombre, le sourire de la pensée, sa tristesse, ses complications, son dénoement. Du bout des yeux à la pointe des cils, on saisit l'insaisissable, cette

Le charme des livres

première impression trop fine, trop fugitive pour résister à la lecture suivie où elle s'écrase sous la lourdeur des mots...

Aussi, l'hiver, près des vitres ruisellantes, sous le cercle étroit de la lampe, l'été, sur un banc de jardin, entourée d'un bourdonnement d'insectes, des bruits légers de la nature au repos, j'ai recommencé bien des fois mes livres d'enfant. Le bonheur m'en a duré longtemps, augmenté peu à peu par des détails inaperçus, des surprises, un charme de compréhension lentement complétée. S'ils avaient ou non un intérêt,

une valeur, je n'en savais rien. Aux affamés dans leur précipitation tout semble bon, car le goût est une faculté de loisir. Seulement je me souviens d'une grande émotion à chaque livre ouvert, de cette oppression singulière qui s'allège des pages feuilletées, comme si l'on avait en soi-même une partie des idées, des sentiments exprimés là et qu'on se sente heureux tout à coup de les voir fixés, traduits, plus clairs de tout le talent de l'auteur et de la netteté des caractères d'impression...



L'Art de Vivre Vieux

ON l'a dit depuis bien longtemps, nous sommes les artisans de notre propre infortune : l'homme, a prouvé Flourens, ne meurt pas, il se tue. Et ce physiologiste, qui a fait du problème de la longévité l'objet de ses veilles, avait observé que la vie normale devrait être d'un siècle, si des raisons accidentelles n'en arrêtaient pas le cours avant ce terme.

Flourens raisonnait ainsi : dans toute la série animale, la durée de la vie est, normalement, cinq fois le temps de la croissance ; or, l'homme mettant vingt ans à croître, la soudure épiphysaire se faisant chez lui de vingt à vingt et un ans, doit vivre vingt fois ce temps : d'où résulte pour lui une vie normale de cent ans. Ce n'est qu'exceptionnellement, conclut le savant avec quelque ingénuité, qu'elle dépasse ce terme. Et même qu'elle l'atteint, ajouterons-nous. Sans doute il a existé et il existe des centenaires ; il en est même, parmi eux, qui ont été des personnages notoires. Mais le phénomène — pourquoi tenter de soutenir le contraire — est plutôt rare. Et il doit y avoir un motif, plusieurs motifs à cette singularité, le motif pris dans le sens de rareté. Ce qui importe, surtout, c'est de rechercher les conditions favorables à la longévité et c'est ce qu'a parfaitement compris l'auteur d'une thèse qui vient d'être, ces jours derniers, présentée à la faculté de médecine de Paris. C'est la doctoresse Roy, à qui son intéressant travail a valu une mention flatteuse. Elle estime que la sobriété joue un rôle capital dans la prolongation de l'existence.

“Celui qui est sobre vivra de longs jours”, annonçait déjà l’“Ecclésiaste” et Hippocrate, qu'on a surnommé le “Père de la médecine,” aurait dit en

mourant : “Je laisse après moi deux grands médecins, la tempérance et la frugalité.”

Dans les vastes régions où le bouddhisme ne permet que l'eau pour unique boisson, les centenaires sont en nombre relativement grand ; il semble prouvé, du reste, que l'eau “n'annihile ni la force physique, ni l'énergie morale, ni les facultés intellectuelles” Les anachorètes, les pères de l'Eglise ne buvaient, la plupart, que de l'eau. Cela ne signifie point qu'on doive proscrire, d'une manière absolue, l'usage du vin ou de la bière. Le vin n'a pas été appelé pour rien le lait des vieillards et, de même qu'un vin pur de tout mélange frauduleux, une bière saine et légère ne saurait être nuisible à l'organisme.

L'action pernicieuse du tabac n'a-t-elle pas, aussi, été mise en doute ? Interrogés sur leur façon de vivre, les membres de l’“Ozone Park”, cercle de longévité établi à Brooklyn. (Etat de New-York) déclarèrent tous n'avoir jamais fumé. Et si vous consultez la liste des adhérents à la Ligue contre l'abus du tabac, vous y verrez un bon nombre de centenaires ou de gens en train de le devenir.

Pour ce qui est du café, il nous paraît qu'on l'a chargé de bien des méfaits et qu'en dépit de la prédiction de Mme de Sévigné, il ne passera, encore de longtemps, de mode. Voltaire n'en fit-il pas ses délices et cela l'empêcha-t-il de dépasser quatre-vingts ans ? Elisabeth Durieux, de Villeroux, en Savoie, absorbait chaque jour quarante tasses du café le plus noir, sans être incommodée. Contentons-nous, néanmoins, d'une tasse à notre repas principal, nous courrons moins de risques.

Après la tempérance, la frugalité est

un des principaux facteurs de longévité; pour s'assurer santé et longue vie, l'alimentation végétarienne est, sans conteste, préférable à l'alimentation carnée; mieux vaut encore le régime végétarien mitigé, dans lequel on associe aux fruits et aux légumes un peu de viande, du laitage et des oeufs. Mais ce sont là notions banales; de même qu'il serait superflu de renouveler les prescriptions si souvent édictées: exercice en plein air, hydrothérapie, massage, frictions, sports physiques, avec modération, etc.

*
* *

Est-il des professions plus favorisées que d'autres sous le rapport de la durée de l'existence? A feuilleter les biographies des artistes célèbres, il semblerait que l'art confère à ses fervents un brevet de longue vie. Si l'on prend pour limite inférieure de la longévité humaine l'âge de 75 ans, on voit que nombre de grands peintres ou sculpteurs l'ont dépassé: le Pérugin avait, au moment de sa mort, 78 ans; Antonello de Messine, 79; Michel-Ange, 92 et le Titien, dont Charles-Quint s'honorait de ramasser le pinceau, produisit encore, quand la peste qui désolait Venise l'enleva, dans sa centième année.

Mais il n'y a pas qu'en Italie que les artistes deviennent vieux; les brouillards de la Hollande n'ont point empêché Franz Hals d'atteindre ses 86 ans. Blavesteyn, 85, et, dans l'école française, s'il en est beaucoup qui succombèrent jeunes, on peut citer, parmi les maîtres, un certain nombre qui attei-

gnirent un âge relativement avancé: Horace Vernet, 76 ans; Corot, 79; Greuze, 80; Claude Lorrain, 82; Mignard, 83; Mme Vigée Le Brun, 87; Largillière, 90.

Dans la carrière médicale, par contre, les longévités se comptent: sans parler des médecins de l'antiquité, sur lesquels les informations sont privées de tout contrôle, quelques noms seulement viennent sous la plume: le docteur Delorme, médecin de Louis XIII et de trois autres de nos rois; au siècle suivant, les docteurs Sainte-Catherine et Lebeaupin, ce dernier mort à 117 ans; au dix-neuvième, le chirurgien Morange, qui vécut jusqu'au même âge que le précédent et le docteur Dufournel, qui atteignit six fois vingt ans! On a parlé aussi du docteur Meurisset, de Noyon, qui, âgé de près de cent ans, publiait un ouvrage d'archéologie sur la vie de saint-Eloi; du docteur David, de Montpeplier, qui, en 1902, à 101 ans, se rendait aux urnes, "pour y voter comme un jeune homme"; enfin, du docteur Boullé, dont, il y a quelques mois à peine, on célébrait joyeusement, dans l'Yonne, la vie séculaire.

"Qui veut voyager loin ménage sa monture", dit un sage proverbe; il est bien prouvé, en effet, qu'on peut vivre aussi longtemps et même plus longtemps avec une constitution frêle et malade, dont on prend soin, qu'avec un organisme robuste que l'on surmène.

La Rochefoucauld a eu beau écrire: "C'est une ennuyeuse santé qui s'achète par un trop grand régime", on n'a, pourtant, trouvé rien de mieux pour conserver sa misérable guenille.



Victor Hugo Grand-Père

JE dîne, raconte Mme Adam, chez Victor Hugo avec Girardin, Boysset, Schoelcher, Louis Blanc. Ce soir-là, Victor Hugo et moi nous avons une conversation sans fin sur les petits-enfants. Il a le plus profond mépris pour ceux qui ne sont pas grand-père ou grand'mère. Son éloquence, habituellement solennelle, devient simple, familiale, douce et d'une adorable bonhomie quand il parle des petits. Notre discussion porte sur ce point : Aime-t-on plus ou aime-t-on moins ses enfants que ses petits-enfants ?

— « Si les enfants vivent, me dit Victor Hugo, on ajoute les petits aux grands pour élargir, augmenter ses tendresses ; s'ils sont morts on croit les retrouver, on aime doublement les petits, on veut se persuader qu'ils remplacent les autres. »

— « Quand vos petits-enfants sont nés, me demande l'auteur de "l'Art d'être Grand-Père," quand les avez-vous aimés ? à six mois, à un an ?

— J'ai follement aimé ma première petite fille, tout de suite.

— Moi aussi j'ai aimé Georges tout de suite, à son premier cri. Tenez, voyez les deux portraits qu'on a faits de George et de Jeanne, me dit Victor Hugo en me montrant les photographies des deux enfants. J'en suis si fier que j'ai envie de les mettre dans un cadre à ma porte, comme chez les photographes, avec cette inscription : "les petits-enfants de Victor Hugo", pour que tous les admirent.

Jeanne et Georges viennent auprès de Victor Hugo. Il les attire à lui en me disant :

Mon âme, de leur âme enfantine, est
[l'aïeule.

Et encore :
Seigneur ! préservez - moi, préservez
[ceux que j'aime

De voir jamais...

La maison sans enfants.

Parfois, lorsque les enfants étaient là, au salon, et qu'une discussion s'élevait, Victor Hugo résumait le débat en quelques mots clairs et disait : "Qu'en pensent Jeanne et Georges ?" Tantôt l'un, tantôt l'autre, répondait : "Je n'ai pas écouté, papapa," — c'est ainsi qu'ils l'appelaient. — Invariablement Victor Hugo ajoutait : "Bien fait."

Je ne connais rien de plus beau que ces vers :

La douleur est un fruit. Dieu ne le fait
[pas croître
Sur la branche trop faible encore pour
[le porter.

Combien de fois ai-je vu Victor Hugo, une page blanche devant lui, un crayon à la main, Jeanne et Georges grimpés sur ses genoux, sur son épaule, sur la table, le harcelant pour qu'il leur dessine quelque chose ! "Papapa, une maison, un château. Sous leurs yeux ravis, un dessin fantastique surgissait en quelques traits.

Quand Jeanne et Georges étaient plus jeunes encore, j'aperçus un jour aux Champs-Élysées Victor Hugo allant à Guignol avec ses petits-enfants. Jeanne avait une cage à la main dans laquelle était un serin. Le grand homme s'assit entre son petit-fils et sa petite-fille. On jouait : "le Drame des sept Portes". Je lui demandai, le soir même, s'il s'était intéressé au drame.

— "Follement, me répondit-il.

— Et le serin de Jeanne ?

— Jeanne l'ayant mené à Guignol pour qu'il s'amuse comme elle, je suis certain que son serin s'est amusé"





Un camp indien sur la route du Saguenay.

Anecdotes sur Kreighoff

Par Louis Fréchette

DANS son numéro de février, le "Bulletin des Recherches Historiques"—une très intéressante revue, par parenthèse — publiait une lettre d'un de ses correspondants demandant des renseignements relatifs au peintre Kreighoff, qui s'est acquis une certaine célébrité, chez nous, par ses études et ses paysages canadiens.

Tout naturellement les réponses ne se sont point fait attendre, et le numéro suivant du "Bulletin" en contenait trois.

J'en reproduis textuellement deux, la troisième n'ayant absolument aucun intérêt historique :

"J'ai connu intimement pendant plusieurs années l'artiste Kreighoff : Il était né en Hollande. Après avoir étudié en Allemagne, il vint dans ce pays. C'était un bon linguiste et un musicien.

"Il épousa, à l'âge de dix-huit ans environ, mademoiselle Gauthier, de Longueuil, près de Montréal. Une fille est née de ce mariage.

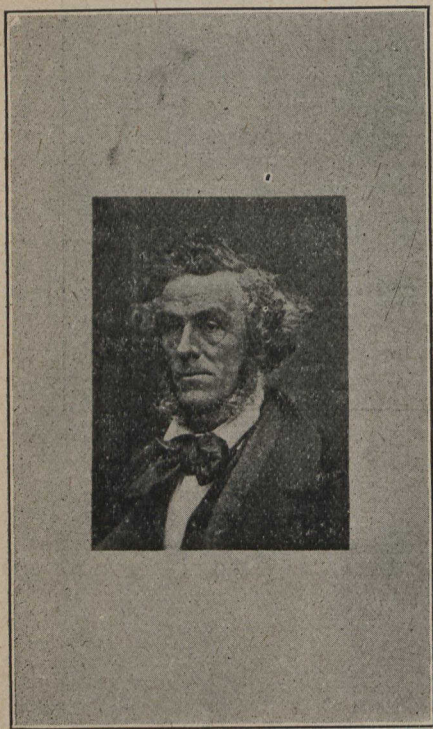
"Après avoir vécu à Québec pendant une vingtaine d'années. Kreighoff alla s'établir à Chicago, où il mourut le 4 mars 1872.

"Les peintures de Kreighoff ont acquis une grande valeur depuis sa mort. Il avait l'habitude de recevoir vingt dollars, de son vivant, pour un tableau. Une peinture de Kreighoff vaut maintenant cent dollars et les connaisseurs les apprécient de plus en plus."

Heber Budden, Québec.

"Cornélius Kreighoff était d'origine allemande. Il résida à Québec pendant plusieurs années. Je l'ai bien connu. Il épousa une jeune fille des environs de

Montréal. La fille de Kreighoff devint, vers 1870, la femme d'un officier de la garnison de Québec. Kreighoff mourut



Le peintre Kreighoff

à Denver, Colorado, il y a une quinzaine d'années. Les paysages canadiens de cet artiste sont très recherchés. Plusieurs mêmes ont été vendus jusqu'à mille dollars. L'honorable David A. Ross, conseiller législatif, possède une grande peinture de Kreighoff représentant la chute de Montmorency en hiver. Pour plus amples renseignements, s'adresser au plus intime ami de l'artiste, John S. Budden, rue St-Pierre, Québec."

J. M. Le Moine.

Je suis en état d'ajouter quelques renseignements à ceux qui précèdent, et même—si l'on veut bien me le permet-

tre—d'y apporter quelques rectifications. Kreighoff est né à Stuttgart. Il n'était pas, par conséquent, hollandais, mais wurtembourgeois. Je dirai tout à l'heure sur quoi je m'appuie pour risquer cette assertion.

S'il a jamais étudié la peinture en Allemagne ou ailleurs, il l'avait très mal étudiée, car les premières toiles qu'il a mises en vente au Canada étaient de pitoyables essais à peine dignes d'un amateur de collège.

Il était débarqué tout jeune à New-York, avec, bien sûr, tout autre intention, que celle d'embrasser la carrière artistique. Son orientation vers nos parages le prouve surabondamment.

A l'hôtel où il était descendu, il fit la connaissance d'une jeune Canadien-



Chasseur en marche

ne—servante accorte et jolie — qu'il épousa.

Elle n'était pas de Longueuil, mais

de Boucherville, et répondait au nom aristocratique de Louise Gautier de Saint-Germain, bien que son père fût connu sous le sobriquet plus que roturier du "vieux Lapocane".

Ce fut l'étoile qui conduisit le futur artiste sur nos bords.

Le jeune ménage s'établit d'abord à Boucherville, dans un petit appartement que lui loua Mme Roy, la mère du capitaine Roy, le populaire commandant du "Montréal".



La vendeuse de paniers

Kreighoff vivota là durant trois ou quatre ans.

Comme il était quelque peu musicien en même temps que rapin il donnait des leçons de guitare et de dessin dans les familles aisées de l'endroit, et en particulier chez le docteur Wilbrenner.

Plus tard, il vint s'établir à Montréal, au coin des rues Lagauchetière et Beaudry.

Il n'y fit guère fortune, à ce qu'il

paraît,—pas plus qu'à Québec, du reste, où il alla se réfugier en désespoir de cause.

C'est là que je le vis quelquefois. Il me semble l'apercevoir encore longeant la lisière des bois, dans les environs du lac de Beauport, avec sa figure hirsute, sa boîte de couleurs et ses deux grands chiens de chasse.

Beauport et Lorette étaient les endroits où il allait de préférence ébaucher ses paysages et croquer ses études de moeurs.

Mon confrère M. Le Moine dit qu'il maria sa fille à un officier de la garnison, en 1870.

C'est là certainement une erreur de date, car, en 1870, il y avait longtemps que Kreighoff était retourné en Europe.

Car, bien que ni M. Le Moine ni M. Budden n'en fassent mention, l'artiste est certainement retourné en Europe, après son séjour à Québec.

Son arrivée en Allemagne y fit même quelque bruit, à cause de l'apparente étrangeté de ses toiles. Je me rappelle avoir lu quelque chose à ce sujet dans le temps.

Kreighoff était débarqué avec une collection de paysages canadiens, tout émaillés des splendeurs multicolores dont l'automne teinte si merveilleusement les arbres de nos vergers et de nos forêts.

Cette richesse de nuances est incon nue en Europe; on prit le nouvel arrivé pour un de ces farouches impressionnistes d'alors qui peignaient sans vergogne des moutons roses et des vaches violettes.

Ça du paysage! Des arbres rouges, jaunes, bleus! Des forêts qui ressemblaient à un écrin de topazes, de grenats, de saphirs et de rubis! Franchement ce peintre-là se moquait du monde. Et ainsi de suite.

Bref, Kreighoff eut beau protester, discuter, offrir aux gens de venir voir, on lui rit au nez.

Ses peintures ne se vendirent guère: aux yeux des Allemands, le moindre de leurs défauts — car elles en avaient

d'autres beaucoup plus sérieux— était de n'être pas nature. Mais cela fit parler d'elles, et c'est déjà quelque chose.

Un petit héritage avait ramené le peintre dans sa ville natale. C'est là qu'on le retrouve, vers 1865, avec sa femme et sa fille.

Celle-ci avait eu son roman. L'officier qui l'avait épousée appartenait à une haute famille patricienne d'Angleterre. Furieux de cette mésalliance, les parents refusèrent de revoir le jeune homme, qui mourut de phtisie, de misère et de chagrin, ne laissant à sa veuve qu'un beau nom pour tout partage.

Restée seule et libre, elle était revenue reprendre sa place de jeune fille au foyer paternel.

Un jour, Philéas Roy—qui n'a pas connu Philéas Roy?—passait à Stuttgart, dans une de ses pérégrinations annuelles à travers l'Europe.

Arrêté devant une vitrine de modeste apparence, il avise un petit tableau qui excite vivement sa curiosité.

C'était une scène de sauvages, un campement quelconque.

—Sac à papier! s'écrie l'ami Philéas, c'est du canayen tout craché, ça! Faut que je marchande ce machin-là,

Il entre et s'adresse à une brave femme, qui, s'apercevant de la difficulté que le visiteur avait de s'exprimer en allemand, se met à lui répondre en français.

—Ah! vous parlez français!

—Oui, monsieur, je suis française.

—Enchanté, madame; moi aussi je suis français.

—Ah! moi, je suis française du Canada.

—Est-ce possible? moi aussi je suis canadien.

—Vous plaisantez!

—Parole d'honneur! De quelle partie du Canada êtes-vous?

—De Boucherville.

—De Boucherville, potence d'une petite mère! Moi aussi, tonnerre, je suis de Boucherville! Je m'appelle Philéas Roy.

—Un monsieur Roy? Etes-vous un

petit Maurice ou un petit Guillaume?

—Un petit Guillaume.

—Si je connais ça!... Moi je suis la fille du vieux Lapocane.

—Tout de bon? Embrassons-nous alors?

Et Kreighoff qui entrait au même instant, resta tout abasourdi sur le seuil de la porte, en apercevant sa femme dans les bras de Philéas, qui, comme on sait, ne manquait jamais, dans ces circonstances-là, d'y aller de tout son coeur.

La personne de qui je tiens ces détails véridiques, affirme, sous l'autorité de Philéas Roy, que Kreighoff est né à Stuttgart. Elle est en même temps sous l'impression que le peintre est mort, non pas à Denver, ni à Chicago, mais au foyer natal.

En tout cas, j'ai habité Chicago de 1866 à 1871, et il me semble impossible que, si Kreighoff eût vécu là vers la même époque, j'eusse pu l'ignorer.

Maintenant, les oeuvres de Kreighoff ont-elles réellement la valeur que certaines personnes leur attribuent?

Elles ont de la valeur commerciale, oui— car elles sont assez recherchées des acheteurs—mais leur valeur artistique est en général bien médiocre.

C'est d'un pauvre dessin, d'une exécution banale, d'un coloris très ordinaire, d'une monotonie désespérante et d'un sentiment nul. Du figolé à froid.

Comme il arrive à tous les bons amateurs, il a réussi quelques toiles; mais tout le reste ne vaut pas grand'chose... si ce n'est les dollars de la vogue.

A quoi attribuer cette vogue?

A deux causes principales.

D'abord Kreighoff était un étranger; et c'est tout chez nous être étranger, c'est déjà la réputation aux trois quarts faite.

Ensuite, il a peint des paysages originaux, non pas originaux de facture, de style, de sensation visuelle, mais originaux par le sujet traité.

Là-bas, on dit: "Tiens, c'est étranger; où a-t-il pris ça?"

Ici, l'on dit: "N'est-ce pas, c'est bien chez nous ça, au moins! C'est du ca-

nayen tout craché!" suivant l'expression de l'ami Philéas.

Et puis, comme il est le seul qui ait traité ces sujets-là, nul point de comparaison, ce qui est énorme.

Deux plaquettes de Kreighoff ont été popularisées par Leggo, l'inventeur de la Leggotypie, qui habitait Québec dans le temps, et qui en avait fait d'assez jolies chromo-lithographies.

C'étaient deux pendants de quelques pouces carrés.

Il y a très longtemps que j'ai vu ces deux plaquettes, mais, autant que je puis me rappeler, la première intitulée: "La charité, s'il vous plaît" représentait un vieux mendiant—assez bien étudié, ma foi—qui, l'air humble et souffreteux, frappait à une porte auprès de laquelle une petite enseigne portait cette inscription tronquée... "mieux, avocat".

Cette porte, je la vois d'ici, en face de la Poste, à côté de ce qui est au

jourd'hui le restaurant du "Chien-d'or."

C'est là qu'Hector Fabre a fondé l'"Événement"; c'est là que j'ai appris le peu de procédure que j'aie jamais su.

Le pendant avait pour légende: "Va au diable!" Et il fallait voir la grimace du bonhomme, qui détaillait en lançant à l'enseigne un regard chargé de malédictions!

Or, l'honorable François Lemieux, qui de toute évidence était visé là, fut jusqu'à sa mort—ceux qui l'ont connu comme moi peuvent en témoigner—un modèle de patience, de douceur, de bonté et de charité. Il se dévouait littéralement pour les pauvres.

Comment, par quel hasard, ou plutôt par quel malentendu le peintre Kreighoff a-t-il eu l'idée d'en faire l'objet d'une si injuste satire? C'est ce que je me suis demandé souvent.

L'EVENTAIL

C'est moi qui soumets le zéphire
A mes battements gracieux;
O femmes, tantôt je l'attire
Plus vif et plus frais sur vos yeux,

Tantôt je le prends au passage
Et j'en fais le tendre captif
Qui vous caresse le visage
D'un souffle lent, tiède et plaintif.

C'est moi qui porte à votre oreille,
Dans un frisson de vos cheveux,
Le soupir qui la rend vermeille,
Le soupir brûlant des aveux;

C'est moi qui pour vous le provoque
Et vous aide à dissimuler
Ou votre rire qui s'en moque
Ou vos larmes qu'il fait couler.

Sully PRUDHOMME,
de l'Académie française.

D'Où Viennent nos Fourrures

Par Le Chercheur

LA belle conférence de sir Wilfrid sur les fourrures du Canada a éveillé l'intérêt général. Chacun a accordé un peu de son temps à apprendre ou à se rappeler l'histoire de cette richesse nationale qui, hélas ! s'en va dépérissant à cause des progrès de la civilisation et surtout des tueries extravagantes et hors de saison des bêtes à beau poil. L'article analysé ci-dessous concerne un autre point de la question tout en étant intimement relié au savant travail du chef du gouvernement canadien.

*
* *

En parcourant rapidement la boutique d'un fourreur bien monté, nous allons voir à quelle diversité de peaux son industrie fait appel et la valeur que quelques-unes atteignent. La martre de France ou de cette région de l'Europe, ne vaut pas très cher, bien que le pelage, d'un brun soyeux, en soit fort agréable à l'oeil ; autrement brillante et surtout touffue est la toison de la martre du Nord, dont la variété la plus recherchée est la zibeline : celle-ci provient surtout des environs du Cercle Arctique et de la Sibérie. Elle se prend facilement, se laissant bêtement passer un noeud coulant au cou ; mais il faut voyager des mois dans des régions particulièrement inclementes pour en recueillir un chargement important. Si bien qu'une peau de zibeline reviendra à \$60 environ, alors que la peau de la martre commune ne se vendra pas

plus de \$7. Les putois européens se vendent encore bien meilleur marché ; mais il n'en est plus de même du putois d'Amérique, que nos lectrices connaissent certainement, sans s'en douter, sous le nom de skunk. C'est une fourrure recherchée également que celle du vison d'Amérique, sorte de putois d'eau, dont la dépouille, d'un brun foncé régulier est particulièrement estimée. Ne pas confondre avec le vison ni le Shunk la moufette, dont le pelage abondant, blanc et noir, et la queue en panache permettant aux fourreurs peu consciencieux de falsifier la fourrure de zibeline : une fois du moins que l'éjarrage a supprimé les poils durs, et surtout qu'un traitement énergique et spécial a enlevé complètement l'odeur épouvantable qu'émet la moufette.

Tout le monde connaît au moins de nom la fourrure de la loutre ; elle peut provenir de la loutre d'eau douce, mais aussi de la loutre marine. Celle-ci se chasse principalement dans le nord du Pacifique et dans la mer de Behring, et sa taille est autrement grande que celle de la loutre d'eau douce, en même temps que sa fourrure a une valeur beaucoup plus considérable. Les indigènes des îles Aléoutiennes en tuent chaque année des quantités considérables que porteront quelque jour nos élégantes. L'hermine est redevenue à la mode à l'époque actuelle : on l'apprécie pour la blancheur de son pelage, qui est dans toute sa beauté durant la saison hivernale tandis que la queue de l'animal demeure d'un noir magnifique. L'hermine a été une des fourrures les plus employées au moyen âge, et on la retrouve dans les blasons. Les peaux

D'où viennent nos fourrures?

proviennent généralement du nord de l'Europe.

Nous ne parlerons pas de la fourrure de l'ours, et à bien plus forte raison des peaux de tigre, de lion et de panthère, qui ne trouvent d'emploi que dans la fabrication de tapis ou tout au plus de couverture pour les voitures. La peau du loup du Nord ne sert le plus souvent qu'à faire des paletots de chasse.

Les renards sont les grands fournis-

de fils argentés. Nous ne sommes plus à l'époque où les renards polaires étaient si abondants dans l'île de Behring, par exemple, qu'ils venaient mordre le nez des gens dormant dans les huttes afin de constater s'ils étaient vivants ou morts; et les peaux de renards bleus ou argentés se vendent très cher. C'est pour cela qu'on s'est rejeté ces temps derniers sur un petit renard de la Sibérie orientale et du Japon septentrional, qui est gris brun



Un magasin de fourrures de la Baie d'Hudson.

seurs de fourrures. Tout d'abord voici le fameux renard dit bleu, qui n'est en réalité d'un brun ardoisé qu'en été, et qui, comme beaucoup d'autres animaux, est complètement blanc en hiver; il habite surtout les régions arctiques d'où on nous l'apporte à un bon prix. Il ne faudrait pas oublier le renard argenté, qui doit son nom à ce que, au moment du passage de l'automne à l'hiver, les poils brun foncé, presque noirs de l'animal, se mélangent

en été, presque blanc avec des racines de poils noirs en hiver, et qui se vend sous le nom pompeux, mais peu scientifique, de Camtschatkol; on rase son poil à mi-hauteur avant de le livrer au commerce.

La famille des chats ne fournit pas grand'chose aux fourreurs, car il ne faut pas parler des peaux de chats pour rhumatismes. Il est bon pourtant de citer le lynx, qui est utilisé couramment.

Parmi les petites peaux, celle de la taupe est peu employée; il n'en est pas de même, il s'en faut de beaucoup, de la peau ou des peaux des diverses variétés d'écureuils. Le petit-gris est le plus demandé: c'est la fourrure de l'écureuil du nord de l'Europe; son pelage d'hiver est particulièrement joli et lui vaut son nom; dans l'extrême nord de la Sibérie, il devient même tout à fait blanc. Les peaux de petit-gris les plus estimées sont celles où il reste sur le dos une bande d'une belle colo-

ment foncées. Nous ne devons pas oublier la fourrure d'opossum, qui, comme beaucoup d'autres, n'est pas toujours vendue sous son vrai nom; elle est très chaude, très fine, les jarres s'en arrachent facilement, et la bourre grise ou blanchâtre qui reste sert couramment à préparer une fourrure que l'on vend sous le nom pompeux de zibeline du Canada.

Il nous faut dire un mot de l'astrakan: c'est la toison frisée du mouton mort-né de Russie, qui présente une si



Le classement des fourrures.

ration rousse. Autrement on employait plutôt le petit-gris en conservant la peau blanche du ventre, et l'on obtenait le vair, qui est resté dans les blasons tout comme l'hermine.

Le castor donne une belle fourrure grise, au moins quand on l'a débarrassé de ses jarres. Le chinchilla, fourrure très chère, vient surtout de l'Amérique du Sud; on ne veut plus des fourrures de chinchilla grises, qui s'imitent trop facilement, et l'on recherche celles qui sont de teintes relative-

jolie apparence avec sa laine roulée sur elle-même, d'une épaisseur relativement faible, et donnant des aspects moirés tout à fait remarquables. Les belles peaux d'astrakan arrivent à se vendre des prix très élevés.

Des animaux à fourrures très spéciaux, en particulier par la façon dont ils sont chassés, sont par exemple les phoques à fourrures, qui, à un moment, ont failli amener des difficultés internationales, par suite de la rage avec laquelle on se disputait les îles qu'ils

D'où viennent nos fourrures?

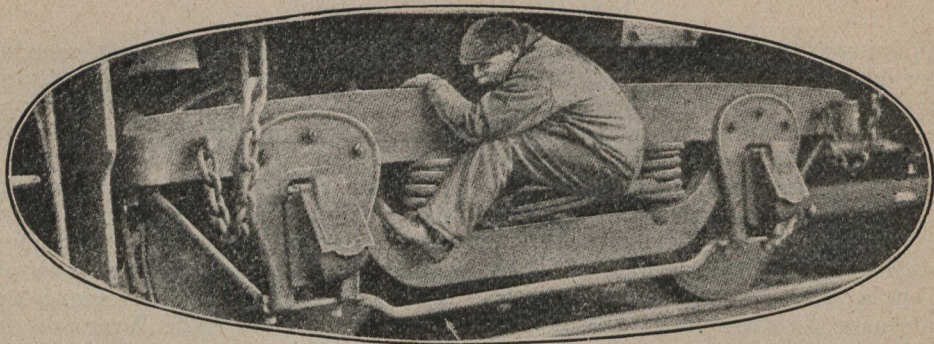
fréquentent. On les rencontre dans les mers du Nord, à Jan Mayen, à l'île des Ours, au Spitzberg, au Groënland, même dans l'embouchure du Saint-Laurent à une époque déterminée. La fourrure de phoque, pour ne pas être fort de mode en Europe, n'en est pas moins très demandée. Nous avons parlé de l'otarie tout à l'heure : et le fait est qu'on la chasse activement. Au commencement du dix-neuvième siècle, cette chasse a atteint une telle intensité qu'on fit disparaître complètement ces animaux des Shetland australes et de la Nouvelle Georgie, après en avoir massacré près de 400,000 en une seule année. Aujourd'hui, on les rencontre surtout aux îles Prybiloff, dans la mer de Behring; ils ne se sont conservés dans ces îles que grâce à une réglementation très sévère, qui interdit d'en détruire plus d'un nombre déterminé tous les ans.

Nous aurions encore à citer des fourrures plus rares, ou moins connues, comme celles que fournissent quelques espèces de singes d'Afrique avec les

quelles on fait de très beaux manchons d'un noir admirable; les queues touffues et blanches de certains autres permettent de fabriquer de magnifiques boas.

Avant d'en finir avec les fourrures, nous ferons remarquer que, par suite même de notre climat, nous sommes loin de les employer comme on est obligé de le faire dans les régions vraiment froides. En 1820, Wrangel, dans son expédition au nord de la Sibérie, portait une jaquette en renard polaire (qui, la façon à part, aurait fait envie à bien des dames); par-dessus, il mettait un plastron de fourrure qui lui couvrait sa poitrine. Il passait ses jambes dans une sorte de pantalon en peau de lièvre; puis dans deux paires de bas en peau de renne souple, et une paire de bottes de même peau, mais forte. L'équipement était complété par une pelisse faite d'une double peau de renne et des grenouillères fourrées. Il portait ainsi une quarantaine de livres de fourrure, en y comprenant le bonnet, les abris pour les oreilles et le reste.





Comment Voyagent les Tramps ?

Par Mistigris

J'EMPLOIE le mot "tramp", de préférence à chemineau qui est le terme français, parce que ce dernier n'est pas connu ici et que l'autre est entré dans notre langage courant pour n'en plus sortir.

Comment voyagent les tramps ? Mais, allez-vous répondre, à pied, toujours à pied, comme le Juif Errant, leur prototype. A-t-on jamais vu des tramps autrement qu'à pied, sauf quand Baptiste, les prenant en pitié, leur permet de grimper dans sa barouche "pour une petite escousse" ? D'autant plus que le tramp ne venant de nulle part et n'allant nulle part, n'ayant qu'à marcher, à se déplacer constamment, il doit lui importer fort peu que ce soit d'une façon ou d'une autre. S'il est fatigué, il n'a qu'à s'arrêter ou à aller moins vite.

Le raisonnement est bon, il est logique ; seulement, les faits ne le corroborent pas.

Le tramp adore voyager en chemin de fer, et comme il doit le faire sans payer, il n'hésitera pas à courir les plus grands dangers pour y réussir.

Il faut le témoignage des gens de chemin de fer, il faut l'autorité irrécusable de la photographie pour que nous puissions nous résigner à croire que le tramp pousse l'audace et le mépris du danger aussi loin.

* * *

La gravure qui sert d'entête à cet

article nous montre un "knight of the road" voyageant sur les ressorts d'un wagon. Position dangereuse entre toutes, surtout si l'on veut bien songer que le tramp mal nourri, déjà épuisé de toutes façons, n'a pas d'endurance et que la moindre défaillance serait pour lui la mort.

Le tramp qui s'installe entre deux wagons n'est pas beaucoup mieux sous le double rapport du confort et de la sécurité.

Il y reste dans un état de tension qui exige une somme d'énergie morale et de vigueur physique difficiles à comprendre chez des êtres qui répugnent aux moindres travaux.

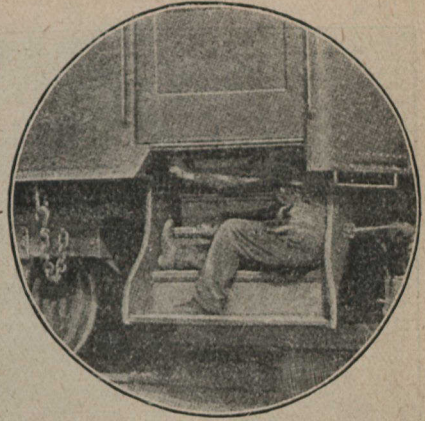
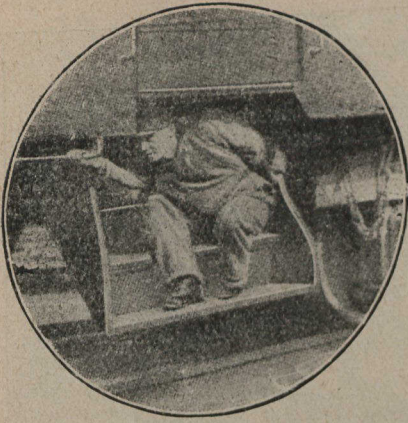
Dans cette position, les mains, les pieds n'ont presque pas de prise. Sur la voie la plus plane, il y a des sauts, des choes, des arrêts et des départs brusques : autant d'occasions de danger.

Ajoutons à cela le peu de soulagement à attendre des changements de position. Il n'y a en réalité qu'une position ; celle prise au départ. La changer, c'est risquer de choir dans le vide.

Imaginez les sensations, les souffrances du pauvre tramp obligé de rester ainsi pendant des dizaines ou des centaines de milles.

Dans l'opinion des "experts", la position la plus périlleuse est celle du tramp qui voyage sur une planche appuyée sur les renforts latéraux placés

Comment voyagent les tramps



au-dessous des wagons.

Cette planche est sujette à se dépla-
cer; et si elle échappait au renfort, à
un bout ou à l'autre, le tramp tombe-
rait sur la voie avec la perspective, vite
réalisée, d'une ou deux amputations.

* * *

Il y a pour le tramp des positions
plus confortables et moins périlleuses.

La meilleure est sans contredit le
trou en triangle qui se trouve sous la
boîte à charbon (coal truck). Il y a là
de l'espace tout plein, pour trois ou
quatre en se serrant un peu.

Il n'y a pas de danger d'être pro-
jeté dans le vide; il y a de la "prise"
pour les mains et on y est à l'ombre.

L'endroit préféré des tramps, en hi-
ver, c'est l'avant de la locomotive,
moitié sur le chasse-pierre, moitié sur
la plate-forme de la bouilloire.

L'endroit est chaud et l'on peut s'y

tenir deux. Du côté des inconvénients,
il y a celui d'être plus facilement dé-
couvert.

Les trains à vestibule jouissent d'une
grande popularité chez les tramps, car
ils y trouvent d'assez bons sièges sur
les marches. Il faut y rester courbé,
mais comme tout est relatif dans
ce bas monde, un "hoboe" vous dira
que voyager en "vestibular", c'est,
pour eux, comme qui dirait être en
première.

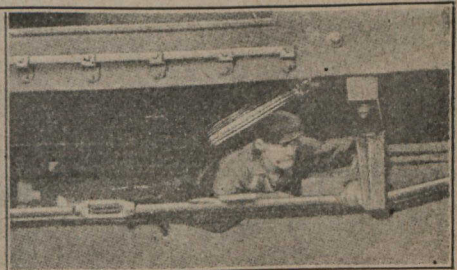
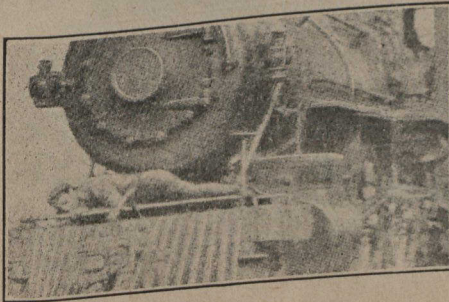
* * *

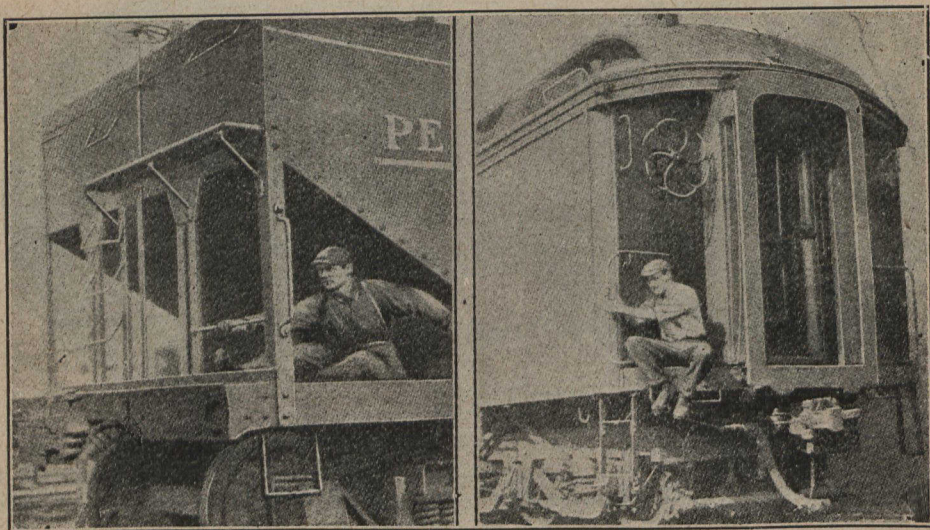
Une gravure nous fait voir, sur la
toiture d'un wagon à marchandises,
un tramp en train de pénétrer à l'inté-
rieur.

Voyager dans l'intérieur d'un wa-
gon à marchandises, c'est le nec plus
ultra pour ces messieurs.

Il n'est pas de trucs auxquels ils ne
recourent pour y arriver.

Autrefois, ça leur était assez facile.



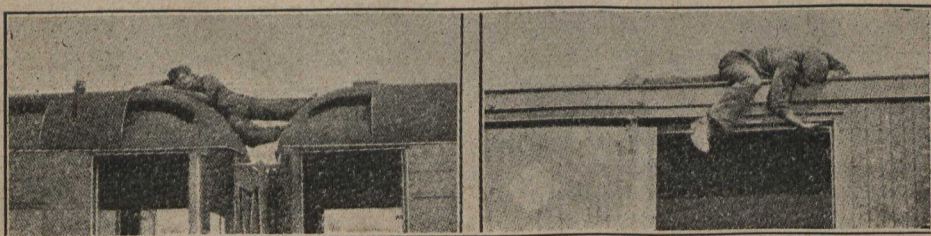


Il n'était pas rare qu'ils prissent place par demi-douzaines dans des wagons vides, voyageant en retour. Les autorités de chemin de fer n'étaient pas sans le savoir, mais plutôt que de se livrer à une vigilance coûteuse, elles toléraient.

Or, les tramps ont abusé. Ils ont mis le feu, accidentellement si l'on veut, à des wagons et à des trains complets; ils ont sali, contaminé, détérioré.

Ce qui fait qu'aujourd'hui, il est devenu à peu près impossible, sur les grandes lignes, de voyager à l'oeil dans l'intérieur des wagons à marchandises.

Sur certaines petites lignes du sud américain, on permet aux tramps de voyager pour rien dans des wagons, en retour, s'ils ont aidé aux manoeuvres dans des circonstances particulières. Masi le cas devient de plus en plus rare.



Augmentation
Considérable

Le Samedi

porté à quarante pages
par numero.

Mais restant au meme prix

LE NUMERO

5 cents

LE NUMERO

C'est là une aubaine pour les
amateurs de belle littérature,
de choses spirituelles et de
gravures égayantes.

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Propriétaires,
200, Blvd. St-Laurent, Montréal.

EXTRAIT d'un article paru il y a quelques années par M. Benjamin Sulte et que l'on peut considérer comme inédit :

Nous n'avons pas eu d'Irlandais parmi nous avant l'automne de 1775, alors qu'il en arriva un bon nombre, formant partie de l'armée de Boston qui envahissait le Bas-Canada. La garnison des Trois-Rivières était surtout composée de soldats de cette race, c'est pourquoi la première Saint-Patrice y déploya sa pompe et son enthousiasme.

Jean-Baptiste Badeaux, notaire, a noté soigneusement les faits les plus remarquables de cette journée du 17 mars 1776. Le drapeau des manifestants était un coupon de soie verte attaché à la tête d'un petit sapin dans les branches duquel on avait placé des baïonnettes reliées entre elles en forme de croix. Chaque homme portait un bouquet de verdure à la boutonnière de son habit. Les sabres au clair, les baïonnettes luisant au soleil, les tambours battant la marche, les fifres égrenant des airs de circonstances, toute la troupe alla d'abord saluer les Ursulines et crier hurra sous leurs fenêtres, pour les remercier des soins que ces bonnes religieuses donnaient aux nombreux malades des régiments yankees.

La procession passait sur la place d'Armes, des soldats lancèrent certains mots désagréables à Godefroy de Tonancour, qui se tenait sur la porte de sa maison, mais celui-ci, qui parlait anglais et qui était un "britisher" de première classe, leur adressa une bordée de "you may be damned" et de "hell to you all" qui les interbolisa considérablement. Toutefois ils se contentèrent de rire, prenant la chose du bon côté.

Arrivés chez Fafard de Laframboise, ils furent reçus la carafe à la main—cette carafe était deux seaux remplis de rhum. Les officiers entrèrent dans la maison pour fraterniser.

Chez Delzène, un marchand bien connu de ce temps-là, on but à la prospérité du congrès de Philadelphie, en at-

Expédiez-nous

en toute confiance vos

Peaux Vertes

NOUS PAYERONS L'EXPRESS.

Vous obtiendrez chez nous :

Prompt paiement,

Correct assortiment,

Les plus hauts prix du marché.

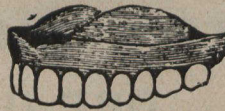
Notre Liste de Prix

GRATIS sur demande.

REVILLON FRERES

MAISON FONDÉE EN 1723

134 et 136 rue McGill, Montreal.



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (incorporé).

162, RUE ST-DENIS, -
- - - MONTREAL

tendant que celui-ci déclarât l'indépendance des colonies insurgées.

La ville était divisée entre deux partis : ceux qui étaient favorables aux "Congréganistes", comme on les désignait, et ceux qui restaient fidèles à la couronne britannique.

Badeaux, au bout de quelques jours, demanda au commandant de la garnison quand il entendait payer les Ursulines pour les soins donnés aux malades de l'armée américaine. La réponse fut assez évasive, mais, un peu plus tard, le compte fut réglé en monnaie de carte... que le Congrès répudiait. J'ai quelques piastres de cette monnaie parmi mes papiers.

La débandade, ou si vous voulez la retraite des Yankees, après la bataille des Trois-Rivières, en juin 1776, ramena les Irlandais dans leurs foyers—et si je ne me trompe—on ne célébra plus de Saint-Patrice au Canada jusque vers 1840, sinon même après cela.

Benjamin Sulte.

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction assurée



SANS

Toujours en mains un assortiment complet de Perruques, Toupets, Tresses et Boucles en cheveux naturels.
 Importateur direct de Paris, Londres et New-York.

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs.

SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les couleurs, coiffures pour Bals et Soirées.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous genres pour cheveux, ainsi que les articles de toilettes des meilleures marques pour l'Embellissement du Teint et Conservation de la Chevelure.

TÉL. M. 6106

8, NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL, CAN.

POURQUOI NE PAS VOUS ABONNER A

La Revue Populaire

C'EST LE SEUL MAGAZINE MENSUEL "A L'AMERICAINE" QUI SOIT PUBLIÉ EN LANGUE FRANÇAISE, SOIT AU CANADA OU AUX ETATS-UNIS.

Il est illustré avec goût.
 Il publie un roman complet dans chaque numéro.
 Il contient un choix superbe d'articles instructifs et amusants.

Il donne 116 pages de texte et de gravures par mois.
 Il ne coûte qu'un dollar par année ou 50c par six mois.

Si vous désirez passer d'agréables moments procurez-vous cette publication.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.-Props.,

COUPON D'ABONNEMENT

..... 1910
 Ci-contre veuillez trouver la somme de.....
 pour mois d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom

Adresse.....

Ce coupon n'est valable que pour les personnes demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal excepté.)

200, Blvd. St-Laurent.

Pour nos Lectrices

Veritable aubaine

Patrons d'automne et d'hiver

(1910-1911)

En nous envoyant le coupon ci-dessous et 50 cts, vous aurez droit à DEUX GROS CAHIERS de mode en FRANÇAIS, grand format 14 x 10—160 pages de patrons avec descriptions en FRANÇAIS.

12 SUPPLEMENTS DE 8 PAGES en couleur paraissant le 1er de chaque mois.

AVIS IMPORTANT:—Chaque gros cahier de mode contient un COUPON PRIME à échanger contre des articles de fantaisie. 1 CAHIER SEUL 20 cents par la poste.

ADRESSE: LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

Coupon-Mode "Revue Populaire"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour DEUX CAHIERS DE MODE et 12 suppléments de 8 pages, tel que dit ci-haut.

Nom

Adresse

Adressez, Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES.

626 PARC LAFONTAINE,
MONTREAL.

LA PHARMACIE CHIC

Au centre des beaux quartiers

La Pharmacie Moisan est reconnue comme la pharmacie chic du centre de la ville. Le site est admirable, le service distingué et les produits ultra select.

Les Capsules Anti-Chill pour l'Influenza (la grippe), frissons, accès de fièvres sont sans rivales devraient aussi être employées comme Préventifs. En vente partout. Si votre pharmacien ne les a pas adressez-vous à la Pharmacie Moisan.

PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies avec célérité et minutie, en n'usant que des meilleurs ingrédients, la Pharmacie Moisan n'a pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photographie.

Téléphonez si vous voulez que le messenger de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir: il retournera avec les médicaments.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4730

Sous le titre :

A Travers la Vie,

le spirituel Mistigris donne chaque semaine, dans

Le Samedi

2 pages de souvenirs personnels ou de dissertations humoristiques. Outre cela, il faut lire les Coups de Pitons et la Nouvelle Sentimentale qui paraissent aussi dans chaque numéro.

Suivez notre conseil : procurez-vous LE SAMEDI
IL REND LA VIE AGREABLE.

Une table bien servie

L'ambition de toute maîtresse de maison est d'offrir à ses hôtes un menu choisi—à quelques minutes d'avis. Voici des produits—prêts à servir—à cinq minutes d'avis, produits de choix et dont la qualité est toujours strictement maintenue:

CONSERVES DE LEGUMES "SOLEIL"

PETITS POIS "SOLEIL"

FLAGEOLETS "SOLEIL" & FONDS D'ARTICHAUT "SOLEIL"

MACEDOINES DE LEGUMES "SOLEIL", ET LES FAMEUSES

SOUPES "SOLEIL", AU CERFEUIL, AUX POIS,

SOUPES JULIENNE ET SOUPES AUX

TOMATES "SOLEIL"

— o —
CHAMPIGNONS F. LECOURT, PARIS.

COGNAC PH. RICHARD,

Ph. Richard.

Cognac.

SCOTCH WHISKY MITCHELL, Mitchell Bros., Glasgow.

IRISH WHISKY MITCHELL, Mitchell & Co., Belfast.

WHISKY CANADIEN, J. P. Wisner & Sons, Prescott.

CHAMPAGNE,

PIPER-HEIDSIECK

Kunkelman &
Co., Reims.

VINS CLARETS ET SAUTERNES, VIGNEAU & CAMBOURS, Bordeaux

CLARET ESPAGNOL, Companhia Vinicola Del Norte, Espagne.

VINS DE BOURGOGNE, MORIN, PERE ET FILS, Beaune.

VINS DU RHIN, Frédérick Krote, Coblenz.

VINS DE PORT, F. Bantissol, Portugal.

VINS DE PORT, Réal Companhia Vinicola, Portugal.

VIN SHERRY "FAVORITO", DIEZ HERMANOS, Jérés de la Frontera.

VIN DE MALAGA, GARRETT & CO., Malaga.

VIN DE BANYULS, Soc. des Vins Banyuls Bantissol, Banyuls-sur-Mer.

Votre fournisseur vous procurera tous ces produits.

LAPORTE, MARTIN & CIE, LIMITEE,

Distributeurs Généraux,

Montréal.